N° 292 — Tome LXXX 16 Août 1909

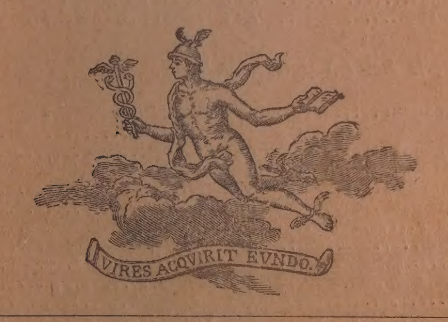
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
RICHARD CANTINELLI, RICCIOTTO CANUDO, ÉMILE CARTERON,
JACQUES CREPET, HENRY-D. DAVRAY, CAMILLE ENLART, ERNEST GAUBERT,
JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, HENRIK IBSEN, PHILÉAS LEBESGUE, CHARLES MERKI,
RACHILDE, MAURICE RENARD, ANDRÉ ROUVEYRE,
JOSÉ THÉRY, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 292 — 16 AOUT 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-. Davray. Vol. in-18 .... 3.50
Guerre des Mondes, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 3.50
e Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume t-18 .... 3.50
le du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18. 3.50
Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. 1-18 .... 3.50
Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 3.50
.mour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. ol. in-18 .... 3.50
Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-18 .... 3.50
ticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la ensée humaines*, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .. 3.50
Découverte de l'Avenir, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 ...... 3.50
ace aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 1-18 .... 3.50
and le dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Koza-iewicz. Vol. in-18 .... 3.50
ss Watters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 1-18 .... 3.50
e Utopie Moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 1-18 .... 3.50
Burlesque équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. ozakiewicz. Volume in-18 .... 3.50
ze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. ol. in-18 .... 3.50

EUVRES DE RUDYARD KIPLING

Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume 1-18 .... 3.50
Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. 'ol. in-18 .... 3.50
plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. 'ol. in-18 .... 3.50
Iomme qui voulut être Roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. 'ol. in-18 .... 3.50
n, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18 .. 3.50
Bâtisseurs de Ponts, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume 1-18 .... 3.50
ilky et Cie, roman, trad. par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18. 3.50
r le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard ipling par André Chevrillon. Vol. in-18 .... 3.50
ttres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume 1-18 .... 3.50
Iistoire des Gadsby, roman, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. ol. in-18 .... 3.50
Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume -18 .... 3.50
Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume -18 .... 3.50

LA PSYCHOLOGIE TRADITIONNELLE DES CLASSES ET LA PSYCHOLOGIE DES SAVANTS

—

Philosophes et savants ont un même esprit : ils posent des questions à la nature. Une réponse sûre est une loi scientifique, une réponse douteuse une hypothèse philosophique. Une même manière de penser curieuse, raisonneuse, critique, anime tout le savoir. Ce que peut avoir d'éclatant l'existence, ce qui se montre un instant plus en relief dans l'expérience sert de prétexte aux interrogations. Cela s'appelle trouver un objet d'étude. En fait, c'est en créer. Les objets n'ont que l'individualité qu'on leur prête (1). Comme l'indique souvent la métaphore originelle que le linguiste découvre à l'origine de leur nom (2), leur délimitation n'a d'autre fondement que de faciliter, d'améliorer ou d'embellir la vie (3). Le savoir est issu des arts et métiers (4). Ce qui n'intéresse pas, ce dont on n'a nul besoin reste indiscerné. Il ne se constitue aucun organe pour l'appréhender, aucune forme mentale pour l'encadrer.

D'ailleurs les connexités multiples que l'on découvre sans cesse entre un corps soi-disant déterminé et le grand tout naturel d'où il émerge inclinent de plus en plus à supposer que l'individualité est un simple équilibre plus ou moins provisoire.

(1) Cf. Poincaré, *la Valeur de la science*, p. 266.
(2) Cf. Regnaud, *Précis de logique évolutionniste*, pp. 7 et 8.
(3) Cf. Ernst Mach, *la Connaissance et l'Erreur*, pp. 11 et 12.
(4) Cf. Ernst Mach, *la Connaissance et l'Erreur*, pp. 12 et 13.

Il n'y a pas de corps isolé, il n'y a pas de corps existant par lui-même (1)... Ce qui donne le plus de consistance, dans le langage courant, à un corps défini, c'est sa transportabilité (2).

Elle n'est jamais absolue. Les variations dans le sens des noms en sont une preuve. A mesure que le savoir progresse, les noms finissent par désigner des choses très différentes de celles qu'ils avaient d'abord connotées.

Leur objet principal est de marquer des limites dans une classification scientifique, et comme les classifications sont continuellement modifiées à mesure que la science avance, les définitions scientifiques varient aussi toujours (3)... Si nous avions en main les corps simples inconnus, que les raies du spectre nous indiquent aujourd'hui dans les étoiles, et si nous pouvions soumettre l'eau à leur action, très certainement l'eau manifesterait des propriétés inconnues, qu'il faudrait ajouter à la liste (4).

Son nom ne désignerait plus le même objet; on peut même soutenir qu'un objet nouveau se serait substitué à l'ancien.

Ainsi toute enquête suppose un objet qui est une création de l'imagination, une hypothèse. Toute recherche relève donc de la philosophie par ses principes, comme elle en dépend par ses résultats, toujours entrevus plutôt qu'acquis. Les sciences viennent de la philosophie et vont s'y perdre. C'est à elle aussi qu'il appartient de critiquer leurs méthodes, car toute méthode est affaire d'art, projet d'action, retour vers la vie, vers le concret et partant hypothèse. Toute activité procède de règles claires et d'instincts. Parmi les règles, les unes sont sûres, ce sont des lois appliquées, mais le plus grand nombre est pur empirisme ou conjectures ; toutes se complètent au moment d'agir par le jeu des habitudes, par l'automatisme organique. Il y a de l'imprévu, du hasardé, comme aussi du déclanchement mécanique dans les actions humaines, même les plus coutumières. Tout procédé est une tentative vers la réussite, c'est une hypothèse en pleine vérification, c'est une chose philosophique.

Et voilà pourquoi encore tout objet d'étude est philosophique. L'objet est le premier acte du chercheur qui choisit

(1) Le Dantec, *De l'homme à la science*, p. 142.
(2) Le Dantec, *De l'homme à la science*, p. 144.
(3) Stuart Mill, *Logique*, I, p. 38.
(4) Taine, *l'Intelligence*, II, liv. IV, ch. I.

un point de repère plus stable sur le sein mouvant des choses. Il lui faut commencer quelque part. L'esprit est essentiellement discursif, analytique : il ne peut embrasser, en son ensemble, l'univers si complexe. Il pense par images. Il trace les physionomies, comme un enfant qui rassemble des découpures dans les jeux de patience pour reconstituer un tableau. Au moyen d'approximations sans ce e corrigées, il approche de la continuité (1), qui est dans les êtres. De personnelles, d'humaines, les définitions deviennent impersonnelles, mathématiques (2). Plus elles se perfectionnent, plus elles cessent de considérer leur objet comme une individualité aux contours immuables et nets, plus elles se le représentent comme un système de rapports, de réactions, d'apparences passagères en perpétuel devenir.

Objets et méthodes des sciences sont donc affaire de critique et d'invention philosophiques. Si la psychologie est une science, le philosophe devra lui assigner son commencement et son terme ; il guidera chacune de ses démarches. Mais qui dit philosophe ne dit pas pour cela métaphysicien. Les métaphysiciens, pourtant, retiennent encore la psychologie qui va leur échapper. Ils la retiennent par l'ascendant que leur laisse reprendre sans cesse le vieux cœur de l'homme toujours séduit par leurs intrépides espoirs. Ils la retiennent en mêlant à ses spéculations des notions comme la responsabilité et la liberté, faits sociaux dont l'idée seule, comme toutes les idées, est décrite et expliquée en psychologie. C'est que les métaphysiciens n'ont jamais observé ici-bas le jeu tout mécanique des sanctions morales que leur cachent leurs théories préconçues. C'est qu'il leur faut au delà de la tombe une justice conforme à leurs désirs et à leurs habitudes. C'est que tout cela suppose l'existence d'une âme immortelle et partant une psychologie qui l'enseigne : celle des classes.

Elle ignore le postulat fondamental et déterministe de la psychologie des savants : pas d'âme sans corps, ou mieux : pas de conscience sans un système nerveux centralisé vivant. Elle n'a cure des remarquables travaux accumulés pendant le dernier siècle, ou, si elle en parle, c'est qu'ils illustrent ses propos ou qu'elle prétend les discuter.

(1) Poincaré, *la Science et l'Hypothèse*, pp. 34 et 35.
(2) Cf. Le Dantec, *De l'homme à la science*, p. 54.

De leur côté les auteurs de ces recherches sont pour la plupart des médecins, des aliénistes, des savants. Ils sortent peu de leur laboratoire, ils sont spécialisés, cantonnés dans un coin du savoir. Les généralisations leur semblent hasardeuses, les vues d'ensemble inutiles. Ils exagèrent le souci d'être positifs. Tout philosophe pour eux est un peu métaphysicien. Ils sont à eux-mêmes leurs critiques, c'est-à-dire qu'ils le sont fort mal. Ils ne tirent aucune systématisation, même de détail, des méditations des penseurs. Ceux-ci, sans information, sans données sûres, ne peuvent élaborer une philosophie de la psychologie et, partant, une critique de la connaissance. Quel aliéniste donc se fera philosophe ? Quel bon maître surtout écrira pour la jeunesse un manuel où elle trouvera le véritable portrait de l'esprit, l'exacte description de son fonctionnement et les lois certaines de sa formation.

§

Qu'enseignent donc les manuels touchant l'objet et la méthode de la psychologie ?

Tout d'abord, que l'objet psychique est essentiellement distinct en nature de tous les autres objets d'étude, et en particulier des fonctions cérébrales qu'on expose en physiologie.

Les fonctions organiques sont purement et simplement des mouvements de l'organe et d'une matière sur laquelle il agit. La digestion, la circulation sont complètement connues et définies, dès qu'on connaît les mouvements de l'estomac et la matière digérée, les mouvements des vaisseaux sanguins et du sang. En dehors de ces mouvements, il ne reste plus rien à connaître (sinon d'autres mouvements des organes voisins comme les nerfs, etc), pour avoir la science complète de ces fonctions. — Considérons maintenant la pensée ou le sentiment. Sans doute la pensée a dans le cerveau quelques-unes de ses conditions... Toujours est-il que la pensée n'est pas une fonction du cerveau au même sens que ce mot fonction avait tout à l'heure. Tout à l'heure fonction signifiait mouvement : la pensée est-elle un mouvement? Un matérialiste peut bien dire..... la pensée est un effet, une résultante des mouvements cérébraux. Mais il ne peut dire, sans absurdité manifeste, la pensée est un mouvement du cerveau. Soit en effet un mouvement quel qu'il soit, rectiligne, curviligne, en spirale, dextre ou senestre ; qu'est-ce que l'analyse la plus minutieuse peut saisir de commun entre le mouvement et une penséee.... fût-ce une simple sensation comme la sen-

sation d'amertume ou la sensation de bleu? Un mouvement n'est jamais en somme que le transport d'un morceau de matière d'un lieu dans un autre : quel rapport de ressemblance y a-t-il entre ce fait et la conscience du bleu (1)?

De plus :

Les faits physiologiques se produisent dans l'espace, ils ont une situation, une étendue, une forme plus ou moins nettement définies : d'où il suit qu'on peut les mesurer ou même en dessiner la figure. Ils ne sont, au fond, d'après les théories de la physiologie la plus récente, que des combinaisons spéciales de faits physiques et chimiques... Au contraire, les faits psychologiques ne se produisent pas dans l'espace ; ils n'ont ni une situation, ni une étendue, ni une forme quelconque ; par conséquent, on ne peut ni en dessiner la figure ni les mesurer (2).... On ne connaît même pas jusqu'à présent le moyen de les mesurer indirectement par quelque relation constante avec l'étendue comme on mesure indirectement le poids par le mouvement de la balance, la chaleur par le mouvement de la colonne thermométrique, le temps par le mouvement des astres (3)?... Mon organisme et les objets matériels ont, en effet, ceci de commun, qu'ils occupent une certaine portion de l'espace dans lequel ils se meuvent. Voici au contraire des faits d'expérience journalière, donnés immédiatement et constamment, qui semblent bien d'un tout autre ordre : je suis triste ou joyeux, j'aime ou je hais quelqu'un... je raisonne, je prends une décision — ni cette tristesse, ni cette joie, ni cet amour ou cette haine,... ni ces idées, ni cet acte d'attention, ni cette volition ne se présenteront comme étendus, limités par une surface, des contours quelconques, occupant des situations respectives plus ou moins éloignées les unes des autres, se rapprochant ou s'éloignant. Ce cours des représentations, des sentiments, les actes de perception, de jugement, les réactions plus ou moins spontanées ou réfléchies, voilà ce qui constitue le phénomène psychique, par opposition au corporel, qui est spatial (4).

Le fait psychique n'a pas d'étendue, de dimensions, on ne peut le mesurer, le situer, il est profondément distinct du reste de l'univers.

En résumé :

L'opposition entre la psychologie et la physique est donc relative au contenu de notre expérience, lequel se compose d'une part de phé-

(1) E. Rabier, *Leçons de philosophie*, I., p. 22.
(2) L. Boirac, *Cours élémentaire de philosophie*, pp. 10 et 11.
(3) E. Rabier, *op. c.*, p. 24.
(4) Paulin Malapert, *Leçons de philosophie*, p. 9.

nomènes de conscience, de l'autre de phénomènes matériels... Nous désignons les sensations, perceptions, pensées, sentiments et volitions par l'expression abrégée de phénomènes de conscience et tout ce qui est étendu, remplit l'espace et s'y meut par celle de phénomènes matériels (1).

Ainsi, pour mieux résister aux tentatives d'accaparement de certains savants matérialistes, les psychologues des classes acceptent la conception mécaniste du monde que ceux-ci leur présentent. Ils laissent réduire le vivant à l'être inerte, la matière à la force, pour mieux établir que, si tout est mouvement, l'âme humaine n'est pas un mouvement. Ils consentent à voir dans cet univers une combinaison réalisée parmi toutes celles que permet de concevoir la physique mathématique, pourvu que la conscience en soit mieux exclue, pourvu que le caractère symbolique de ces représentations quantitatives apparaisse plus net, et s'oppose aux seuls êtres véritables : les qualités des choses. Pour eux, ce qui est vraiment soi et n'est pas un autre, c'est le son, c'est l'odeur, la couleur, la saveur, ce qu'un organe spécial distingue, c'est aussi ce qui se dérobe aux sens, comme l'électricité, mais que révèlent d'inexplicables variations dans l'expérience. Voilà ce que la tradition classique oppose au moral à travers les théories mécanistes, c'est-à-dire à ce qui est insensible, insoupçonnable si l'on considère les changements naturels. Et, en effet, les faits psychiques diffèrent encore des autres « par la manière spéciale « dont nous pouvons les connaître et les étudier (2) ». La matière est visible, tangible, sensible ; l'esprit se découvre par le sens intime. Le démontrer en comparant les phénomènes psychiques aux seuls phénomènes cérébraux paraît suffisant : la fonction nerveuse surtout se doit distinguer des fonctions mentales. Certains ne prétendent-ils pas faire du mental et du cérébral comme l'envers et l'endroit d'une même étoffe, ou mieux comme les deux faces d'un miroir dont l'une est opaque et pleine de ténèbres tandis que l'autre reflète toute l'ambiance et lui donne une nouvelle existence virtuelle et silencieuse ?

Les faits physiologiques se connaissent au moyen de sens, princi-

(1) Harald Hoffding, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, p. 2.
(2) E. Boirac, *op. c.*, p. 10.

palement par la vue, l'ouïe, le toucher... ils peuvent être observés au même moment par plusieurs personnes, et la connaissance que nous en avons est absolument distincte de ces faits eux-mêmes qui peuvent très bien exister sans elle. Ils ne diffèrent en rien sous ce rapport des faits physiques. Au contraire, les faits psychologiques échappent aux sens ; l'ouïe, le toucher peuvent bien percevoir les signes extérieurs, de la joie, de la tristesse, mais non les sentiments eux-mêmes... Ils sont connus cependant, mais d'une connaissance toute intérieure qu'on appelle conscience, parce qu'elle est inséparable des faits qu'elle doit accompagner (1)... Ils sont connus directement, portant eux-mêmes la conscience qui les révèle à l'être qui en est le sujet (2). Autrement dit : « Les phénomènes psychologiques ne sont perceptibles qu'aux sens externes (3). » Et de plus « les phénomènes psychologiques sont perçus par le sujet seul où ils se trouvent. Les phénomènes physiologiques peuvent être perçus par quiconque est placé en leur présence (3) ». Les uns sont subjectifs, les autres objectifs. « En philosophie, le sujet est moi qui sens, pense, agis, etc. ; l'objet c'est ce que je sens, pense ou fais. Par suite, est subjectif tout ce qui dépend de moi, de mon état particulier, de ma constitution individuelle, tout ce qui est inférieur à moi, et n'est connu directement que de moi ; est objectif, tout ce qui ne dépend pas de moi, tout ce qui m'est donné de l'extérieur et connu des autres comme de moi-même (4).

En résumé, il ne ressort de ces textes qu'une doctrine relativement peu précise et peu cohérente. Les psychologues des classes se représentent les procédés de la psychologie comme une manière de connaître, limitée au jeu des sens internes, ou comme l'activité connaissante en tant qu'elle révèle seulement certains faits dits personnels, intimes, subjectifs.

« La psychologie est l'étude des faits que nous connaissons « immédiatement, que nous rapportons directement à nous-« mêmes, dont nous disons qu'ils sont nôtres (5)... C'est essen-« tiellement la théorie de la connaissance (6). » Ainsi la méthode de la psychologie est toujours interne ; mais, tantôt interne veut dire obtenu par le moyen des sens internes, tantôt il signifie intime, personnel, caché aux autres. La première alternative restreindrait trop l'objet de la psychologie : les

(1) E. Boirac, *op. c.*, p. 10.
(2) E. Rabier, *id.*, p. 25.
(3) G.-L. Fonsegrive, *Eléments de philosophie*, p. 21.
(4) A. Rey, *Leçons élémentaires de psychologie et de philosophie*, p. 22.
(5) A. Peujon, *Précis de philosophie*, p. 7.
(6) Id., p. 9.

sensations externes sont certainement spirituelles. En psychologie, donc, on étudie ce qui sert à faire toute étude, à connaître ce qu'est toute connaissance. Pour connaître sa connaissance, pour se connaître, il faudra donc se replier sur soi-même, réfléchir, méditer (1). Voilà le procédé propre de la psychologie des classes : c'est l'observation interne ou subjective, sans analogue à aucun instant de la méthode expérimentale, « constatation directe, par la conscience, des faits psychiques (2) ».

Telle est cette théorie toute imprégnée encore des brumes métaphysiques, toute prête à déclarer que la connaissance qui se connaît, c'est celle qu'on a de soi : la conscience, opposée à celle qu'on a du reste : la science. On confond la conscience avec la conscience de soi. Et rien ne prouve que les lois de celles-ci soient également les lois de celle-là. Aucune distinction entre l'esprit et la personnalité, et pourtant la personnalité n'est qu'un phénomène de l'esprit. Sans doute, cette erreur s'explique. Quand la raison de l'enfant s'eveille, son organisme, cette portion de l'espace manœuvrable à volonté que limite son épiderme, lui semble faire partie de lui-même. Mais à mesure qu'il réfléchit davantage, il ne tarde pas à reconnaître combien ce corps, qu'il dit sien, ressemble aux autres. L'adulte place l'intime de son être dans cet acte de conscience essentiellement privé, inconnu de tous, qui se développe à l'intérieur de son organisme. Cet acte, toujours identique à lui-même, n'est-il pas inaltérable, indépendant, n'est-ce pas une substance? Les psychologues des classes n'osent plus faire ce paralogisme de causalité. On a trop bien établi que la connaissance de soi n'est que l'une des nombreuses connaissances humaines, et rien de plus. On leur en a montré le contenu jamais semblable à lui-même, suivant que la conscience de soi est souvenir, imagination, perception, suivant aussi l'heure et le lieu où elle apparaît. Tantôt on la trouve constituée par le sentiment de l'effort surtout intellectuel, c'est-à-dire par l'attention, tantôt par un certain nombre de formes ou schèmes nécessaires pour penser, ce sont les idées et principes de la raison, tantôt par une foule d'associations

(1) A. Peujon : *Précis de philosophie*, p. 13.
(2) E. Gase Desfossés, *Questions et réponses sur le programme de philosophie*, p. 11.

très diverses entourant une ou plusieurs images centrales : celle du corps, par exemple, celle du nom propre, celle du pronom Je, d'ordinaire, ce moyeu de la personnalité.

Sans doute, objectera-t-on, la conscience n'est pas que la connaissance de soi, c'est encore la connaissance des choses, en ce sens que l'activité qui travaille reste la même dans les deux cas ; mais il vaut mieux l'observer dans la connaissance de soi. En effet, la connaissance des choses ne peut se connaître, puisque par hypothèse elle connaît autre chose. Seule la conscience de soi éclaire le problème. La meilleure preuve est le résultat même de l'enquête. La conscience de soi apprend à l'homme qu'il est une activité s'exerçant à des degrés divers d'intelligence dans des formes stéréotypées : instinct, habitude, raison dans les différentes fonctions de perception, mémoire, abstraction, imagination, généralisation, jugement. — Autant vaudrait dire vraiment que la connaissance de la vie comporte, dans le fugitif instant où l'on y songe, fût-ce en physiologiste, toute l'information des traités volumineux qui en contiennent la science. Autre chose est de parcourir des descriptions de l'esprit, ou même une formule condensée qui en résume l'essentiel, opérations qui exigent bien des actes de conscience successifs, et autre chose est l'apparence rapide, mobile, changeante qu'est la conscience de soi. Celle-là seule pourtant est concrète. Or, elle ne livre jamais qu'un détail de la vie de l'âme, elle ne contient pas une psychologie. Si la connaissance des choses est la science, si, parmi les choses, existe ce que chacun appelle soi, la connaissance de soi est une partie de la science et même de la science psychique. Mais en tous cas l'étude de la connaissance n'est pas plus celle de soi que celle des choses. Se connaître veut donc dire, si l'on est logique, étudier la connaissance. C'est du moins l'idée la plus nette qu'on puisse avoir de l'introspection. La connaissance serait inaccessible à d'autre qu'au sujet qui connaît, elle s'appréhenderait immédiatement elle-même par ce qu'on appelle la conscience, elle s'examinerait à loisir dans l'observation interne, elle ne s'occuperait pas de l'individu dont elle est une faculté.

En somme « on peut montrer qu'il existe une différence de « nature entre le fait psychique et le fait physiologique » — celui-ci représentant tous les faits matériels — « et que cette « différence entraîne des différences de procédés dans l'appli-

« cation de la méthode expérimentale, par suite deux techni-
« ques scientifiques séparées (1) ».

Voilà du moins la thèse de la psychologie des classes, elle est conservatrice au premier chef.

§

Voici maintenant les tendances de la science actuelle.

La psychologie est déterministe. Non pas que le déterminisme soit à l'abri de toute critique, mais parce qu'il est nécessaire, si l'on veut « savoir pour prévoir afin de pouvoir ». On cherche les liaisons des faits parce qu'on croit devoir en trouver. D'ailleurs est-on libre de voir surgir en soi les idées? Et si les phénomènes de chacun s'imposent à lui, quelle présomption pour faire de la volonté un simple déclanchement auquel on assiste sans y prendre part!

La psychologie est psychophysiologiste. Son déterminisme est celui de l'âme par le corps. Là-dessus elle est de même avis que les gens de simple bon sens qui n'ont jamais vu de purs esprits. Elle se confirme dans cette opinion par le témoignage des saints et des spirites, qui en ont vu. Ces personnes exceptionnelles les dépeignent comme des formes corporelles, voire animales. Le corps a toujours semblé constituer l'être humain. « C'est l'organisme et le cerveau, sa représenta-
« tion suprême, qui est la personnalité réelle, contenant en
« lui les restes de tout ce que nous avons été et les possibilités
« de tout ce que nous serons (2). »

Cela résulte nettement des critiques de la conception classique que nous avons de la connaissance. D'après elle, cet acte se trouve à l'état pur dans les sentiments, les émotions, les volitions, toutes variétés de la pensée absolument personnelles. Mais si l'on sépare ces états de leurs antécédents, la peur, par exemple, de la perception d'un abîme béant sous vos pieds, nombre de psychologues n'y voient rien autre qu'une expression, par le langage des sens internes, de modifications viscérales.

C'est au système vaso-moteur que nous devons toute la part émotionnelle de notre vie psychique... Dans tout acte volontaire il y a deux éléments bien distincts : l'état de conscience, le « Je veux » qui

(1) A. Rey, *op. cit.*, p. 36.
(2) Ribot, *les Maladies de la personnalité*, p. 170.
(3) Lange, *les Emotions*, p. 136.

constate une situation, mais qui n'a par lui-même aucune efficacité, et un mécanisme psychophysiologique très complexe en qui seul réside le pouvoir d'agir ou d'empêcher (1).

Sans adopter toutes les vues de détail de cette théorie, une vérité demeure. Tout phénomène manifeste à sa façon une certaine phase nerveuse, qu'elle provienne d'un excitant primitivement intérieur ou extérieur au corps. Tout travail mental est un travail de l'organisme. Le corps est l'origine de tout phénomène. Si la pensée n'est pas une fonction du cerveau, elle est à coup sûr *fonction du cerveau.*

Il suffira de justifier provisoirement ces assertions dont l'expression verbale est certainement d'aspect matérialiste. Le langage en effet contient une philosophie inconsciente, métaphorique et anthropomorphiste. Le savant se souvient que le langage est « l'outil qui a servi à édifier la science, mais que « la science, une fois impersonnelle, a rejeté comme inutile et « dangereux... elle s'est procuré le langage mathématique(2) ». Il faudrait à la psychologie une langue nouvelle, adéquate aux observations, exempte des croyances héréditaires et inexactes. Par ces mots : « l'activité cérébrale crée la pensée, la pensée est fonction du cerveau », on exprime avec les manières de parler de la causalité métaphysique des rapports que l'on conçoit à la façon de la causalité scientifique. La pensée est fonction du cerveau veut dire : il existe une relation nécessaire et suffisante entre toutes les apparences qui hantent un cerveau et l'apparence de ce même cerveau que d'autres se représentent. La psychologie cherche des rapports entre les phénomènes comme le reste des sciences. Les phénomènes n'agissent pas les uns sur les autres, ils sont liés.

Sous peine de ne jamais passer du stade descriptif au stade explicatif, les sciences psychiques doivent donc poursuivre la recherche des causes jusque dans l'enchevêtrement cérébral. Or personne ne saurait faire sa propre anatomie. Le vrai procédé qui apprendra ce qu'est la connaissance ne consiste pas à se connaître, mais à considérer les autres. Prétendre le contraire serait analogue à vouloir faire de la biologie en limitant ses investigations à ce qu'on sait de son corps à soi. Cela ne

(1) Ribot, *les Maladies de la Volonté*, p. 3.
(2) Le Dantec, *op. cit.*, p. 34.

mènerait pas loin. — Les sciences morales reconnaisser d'ailleurs l'utilité de l'observation externe. Elles admetter même, et non pas, semble-t-il, dans une sorte de contradic tion, que la simple narration des faits psychiques comport une psychologie comparée, une psychologie animale, bre toute une série de travaux qui ne relèvent pas de l'observa tion interne bien qu'ils la supposent. Les produits des arts o de l'industrie des peuples lointains, sauvages, leurs opinions leurs mœurs, leurs usages, les déformations de l'esprit, le manies, les tares intellectuelles et passionnelles aident à cor cevoir toute la richesse de la mentalité humaine. Peu à peu par la fréquentation, les voyages, les lectures, on prend l'âm du Chinois, de l'Américain, du Papoua, on goûte les met étranges, les paysages exotiques, les bibelots asiatiques, le longs rêves de l'Orient. Plus simplement on devine les émo tions non ressenties des âmes différentes de la sienne, on re constitue des tours de pensée qu'on n'a jamais eus, mais qu d'autres ont suivis, en un mot on arrive à réunir les élément d'une science, on s'élève du singulier, du particulier a général.

Le sujet qu'il faut analyser pour se connaître, c'est « l'âm « humaine considérée dans son évolution continue, c'est-à-di « dans ses religions, dans ses sciences, dans sa philosophi « dans son langage, dans son art (1) ». C'est dans les poème les gloses, les chapiteaux et les ombres des édifices, dans le gestes arrêtés sur la toile, dans le dédale des lois périmée dans les combinaisons de machines, les outils surannés, qu l'homme s'instruit des mille nuances d'âme qui ont passé su ses pareils depuis ses plus lointains ancêtres jusqu'à la gén ration à peine ensevelie. L'humanité se compose de plus d morts que de vivants. La connaissance, pour se connaître, do interroger le passé. Voilà pourquoi l'observation interne q est une observation du présent est un mythe. C'est le langag par son artifice, qui la fait croire possible. La vie de l'espr est un perpétuel devenir, continuité où empiètent les uns su les autres des phénomènes, qu'on ne peut se représenter dar leur mouvant défilé que par des séries de contigus (2). Impo

(1) Levy Bruhl, *la Philosophie d'Auguste Comte*, p. 242.
(2) Poincaré, *la Science et l'Hypothèse*. M. Poincaré croit que le continu phy que est donné dans l'expérience et que l'esprit y introduit la discontinuité. C'est une hypothèse qui ressort de l'observation physique, mais qui se corrige et se trar

ible d'observer ailleurs que dans le passé, de décrire sa connaissance autrement qu'en décrivant quelque chose d'analogue ce qui est maintenant disparu, qu'en ressuscitant une connaissance détruite, précisément par un acte de connaissance actuel, qui en est distinct au moins numériquement. On observe pour ainsi dire la connaissance qui se cristallise au moment où, par une connaissance, une activité en plein jeu, on a fait cristalliser. Si la réalité des choses est continuité, elle n'apparaît à l'esprit, essentiellement discursif, que par des contiguites successives. En sa fugitive existence, la connaissance n'a pas conscience de soi, mais d'une connaissance antérieure ou d'une perception. *L'observation interne est donc tout au plus l'expérience qu'il faut avoir des faits pour en parler aussi bien en psychologie qu'ailleurs.*

En résumé, — ou par observation interne, on peut désigner l'observation des diverses représentations qu'on a de soi ou celle de certains actes tout personnels de connaissance par le moyen des sens internes; et dans les deux cas on ne tient pas compte de toutes les variétés de la pensée — ou par observation interne, on veut indiquer l'observation de la connaissance par un savant sur un autre que lui, alors on ne fait que donner un nom particulier à un procédé qui ne diffère en rien de tout procédé d'observation — ou l'on veut enfin remarquer qu'un fait doit apparaître, doit être phénomène, pour être objet de psychologie, alors on ne remarque rien qui n'arrive dans toutes les sciences, car un fait doit se manifester d'une façon quelconque pour devenir objet d'étude. Si personne n'avait vu d'animaux ni de pierres, il n'y aurait ni zoologie ni géologie. *L'observation interne est alors la « constatation* (1) » *même du fait. Ce n'est pas une méthode, mais le point de départ de toute méthode.* Les idéalistes ont depuis longtemps signalé qu'il faut, pour être, être perçu (2), c'est là tout ce que l'on entend par observation interne, ou du moins c'est vraiment tout ce qu'il faut entendre. Au fond vouloir s'observer soi-même, c'est, comme on l'a dit, vouloir « se mettre à la fenêtre pour

forme si l'on se place au point de vue de la critique de la connaissance, car alors le donné c'est ce qui est informé par l'esprit, c'est donc quelque chose de discontinu que précisément les mathématiques, par une série d'approximations successives, rendent équivalent au continu. Il est évident qu'en ce dernier cas esprit signifie, raison et non pas conscience.

(1) Malapert, *op. cit.*, p. 44.

(2) Cf. Rabier, *op. cit.*, pp. 28 à 31.

se regarder passer » (1) dans la rue. Le sujet qui observe e l'objet observé sont nécessairement distincts. Cette objectio présentée aux psychologues des classes n'est pas « absurde (2) » elle ne semble pas « vouloir dire que nous ne pouvons avoi « conscience de ce que nous éprouvons, ce que l'expérienc « contredit évidemment », elle veut dire qu'on ne peut avoi conscience *en même temps* du trouble éprouvé, de la chos extérieure et de l'activité qui ressent, de l'activité qui pense « L'introspection ne représente point une source de connais « sance distincte de l'externospection, car les mêmes faculté « de l'esprit, le raisonnement, l'attention, la réflexion, s'exer « cent sur la sensation source des sciences soi-disant externe « et sur l'idée source de la science soi-disant intérieure » L'observation interne constate un fait. Libre est-on de le con sidérer dans son mécanisme cérébral ou dans ses condition d'existence physique. L'observation interne ne peut donc êtr qu'un nom spécial et mal fait, donné à la méthode général d'observation, quand un psychologue l'exerce.

Cet aperçu sur les procédés change complètement la con ception de l'objet psychique. Le psychologue cherche à relie un phénomène quelconque, manifeste pour un individu, mieu pour un organisme, avec un autre phénomène : le cerveau d cet organisme. Il agit comme un savant, un chimiste par exem ple, qui veut trouver dans le milieu les conditions d'équilibr des corps inertes. L'un et l'autre, se plaçant à un point d vue déterminé, fixent les liaisons constantes et nécessaires qu'ils reconnaissent dans les faits, de quelque manière qu'il les appréhendent. Chercher les lois d'existence des chose relativement au système nerveux auquel elles apparaissent voilà l'objet de la psychologie. Chercher les lois d'existenc des choses sans tenir compte qu'elles doivent apparaître quelqu'un : voilà l'objet des sciences physiques. La cons cience, objet de la psychologie, et la matière, objet des scien ces physiques, ne sont donc pas des êtres, mais de simples rap ports entre les êtres. Ce sont des relations différentes qui s montrent dans les phénomènes quand, en changeant les ques tions qu'on se pose à leur égard, on change par là même d

(1) Cf. Auguste Comte, *Synthèse subjective.*
(2) Malapert, *op. cit.*, p. 48.

perspective. Par leur contenu, par leur nature, les êtres ne sont pas plus matériels que spirituels.

La psychologie ne se distingue pas des sciences, telles que la physique et la biologie, qu'on lui oppose d'ordinaire avec raison, par un contenu différent, comme par exemple la zoologie se distingue de la minéralogie ou de l'astronomie; elle a le même contenu, mais le considère à un point de vue différent et dans un autre but (1).

C'est l'habitude et le besoin d'agir qui fait dire d'une chose qu'elle est matière ou esprit. C'est aussi la nécessité où l'on est de ne rien pouvoir considérer sans se trouver du coup placé, soit au point de vue de la conscience, soit à celui de la nature. Tout est inévitablement connaissance, ou chose connue, mais, il est important de le remarquer aussi, tout peut être alternativement connaissance et objet connu.

Le physique et le psychique contiennent donc des éléments convenus et ne sont pas en opposition absolue, comme on le croit généralement. Cela deviendra plus clair encore si nous montrons que souvenirs, représentations, sentiments, volontés et concepts sont formés de traces laissées par les sensations et qu'ils peuvent dès lors être comparés aux sensations (2).

On entend ici évidemment par sensation le contenu des faits que l'on doit inéluctablement estimer comme faisant partie du monde, soit matériel, soit moral. Cette manière de parler psychologique permet de rejeter l'opinion qui voudrait identifier à la distinction de l'idéal et du réel, celle de l'esprit et de la matière, considérés, de nouveau, comme deux classes d'êtres absolument distincts. Le réel, ici, c'est non pas ce qui s'oppose au néant, mais ce qui est tout conceptuel, ce qui n'a rien de sensible. Les plus simples remarques de la psychologie des classes, même, ont signalé que l'idée était une image. Les souvenirs sont affectifs, sont eux aussi « les matériaux d'une « abstraction émotionnelle (3) ». La théorie de la connaissance la plus descriptive établit donc la parenté entre les sensations et les concepts. Mais il y a mieux. Lorsqu'on agite des idées ou qu'on poursuit un rêve, lorsqu'on discute, que l'on converse, qu'on réfléchit sur les questions que pose la vie de chaque jour, sur les décisions à prendre, on accorde certainement

(1) Ebbinghaus cité par Binet, *l'Ame et le Corps*, p. 165.
(2) Ernst Mach, *la Connaissance et l'Erreur*, p. 22.
(3) Ribot, *Psychologie des Sentiments*, p. 191.

aux idées toute leur objectivité. Autrement dit, on ne s'inquiète pas de leur nature consciente, de leur existence mentale, on s'attache à leur valeur matérielle, on s'occupe de leurs conséquences et l'on ne croit pas que tout cela soit fantasmagorie. On se place au point de vue de la matière, car le contenu des idées, tout comme celui des sensations, peut être envisagé de cette manière aussi bien que d'une façon psychologique. Il ne faut donc pas dire :

La psychologie étudie spécialement certains objets de connaissance qui ont le caractère de représentation...., les émotions, les volitions et les influences réciproques de ces objets entre eux ; elle étudie donc une partie du monde matériel, de ce monde qu'on a appelé jusqu'ici psychologique, parce qu'il ne tombe pas sous les sens, qu'il est subjectif et inaccessible aux autres que nous (1).

La psychologie étudie des objets qu'on peut, le cas échéant, regarder aussi comme matériels, elle « considère le monde « d'un point de vue individuel, subjectif, tandis que la phy- « sique l'etudie comme s'il était indépendant de nous (2) ». Subjectif veut donc dire non pas inaccessible aux autres, mais relatif au système nerveux de l'organisme, auquel se manifeste un phénomène. La conclusion s'impose.

La physique a pour objet les relations des sensations entre elles, abstraction faite de celles qui constituent notre organisme, tandis que la psychologie étudiera les relations des sensations avec celles qui constituent notre organisme (3).

Il en résulte que le fait psychique ne diffère pas des autres faits parce qu'il serait sans relation avec l'espace. Et tout d'abord si, par espace, on entend étendue, la pensée et la matière ne sauraient être étendues, ce sont des rapports. On représente la matière par des faits étendus, mais elle n'a pas de dimensions. Ce qui peut avoir des dimensions suivant sa nature, c'est le contenu, ce sont les phénomènes. Tous les

(1) Binet, *l'Ame et le Corps*, p. 167.
(2) Ebbinghaus, *op. c.*
(3) A. Rey, *la Philosophie moderne*, p. 143. — Déjà dans ses Leçons élémentaires, qui sont, avec l'ouvrage de Malapert, notre meilleur manuel de philosophie pour les classes, A. Rey a heureusement distingué le véritable objet de la psychologie (Leçons, pp. 13 et 40), mais il maintient la nécessité de l'observation interne (id., pp. 36 et 93). C'est le contraire de P. Malapert qui a bien vu l'illusion de l'observation interne (Leçons de philosophie, pp. 48 et 49), mais qui soutient l'hétérogénéité de nature entre le monde moral et le monde psychique (p. 9).

psychologues modernes (1) reconnaissent l'extensivité comme une qualité des données du tact, du sens musculaire et de la vue.

Ces sensations privilégiées... sont extensives, on les a indument considérées comme objectives, comme représentant la matière, parce qu'elles sont mieux connues, mesurables, tandis que les autres sensations, les sensations inextensives des autres sens, sont considérées comme subjectives parce qu'elles sont moins bien connues, sont moins mesurables et on les rapporte à notre sensibilité, à notre moi, on s'en sert pour former le monde moral (2).

Ce sont les sensations générales : douleur, bien-être, faim, soif, l'odeur, la saveur, le son. L'étendue, d'ailleurs, si elle est plus facilement mesurable que les qualités des sensations inextensives, n'est pas pour cela un signe exclusif d'objectivité, elle n'indique pas à elle seule les choses matérielles. On pourrait concevoir un musicien extrêmement bien doué qui se construirait une science du monde en pur langage sonore. Bien des animaux pensent sans doute avec des signes très différents de nos signes géométriques et mécaniques. Quoi qu'il en soit, certaines sensations, certains phénomenes seuls sont étendus.

Mais tous sont localisables, tous sont situés dans l'espace, parce que l'espace est un symbole fait d'étendue, symbole qui a représenté très anciennement la matière, au point qu'on les prend maintenant l'un pour l'autre. Pourra-t-il aussi représenter la pensée ? Quoi qu'il en soit, tous les faits matériels ou psychiques sont en un lieu de l'espace : celui où agissent leurs conditions d'existence. Ainsi les phénomènes de conscience ont lieu dans le cerveau. Si la considération de ce lieu n'a pas eu jusqu'ici en psychologie l'importance que la localisation a conférée aux faits matériels, on ne l'ignorait pourtant point. On a toujours localisé l'âme dans le corps, fût-ce dans le double ou le périsprit. Il n'est pas jusqu'au lieu d'habitation des âmes des justes et de celles des méchants que des théologiens géographes ont fixé suivant les cas dans le Tartare, les Limbes, le Scheoul, le Walhalla, le Ciel et l'Enfer. Les opinions du vulgaire qui font du cœur le siège des émo-

(1) Muller, Weber, Meissner, Stumpf, Wundt (nativistes), Huniston, Mill, Spencer (empiristes).
(2) Binet, *op. c.*, p. 74.

tions, des sentiments, des passions paraissent justifiées aux yeux des psychologues d'après lesquels ces phénomènes sont la conscience de changements viscéraux et en particulier vasculaires.

Etant localisables, les faits psychiques sont donc mesurables. Non pas directement, sans doute, puisqu'il en est d'inétendus tout comme en physique : la chaleur, l'électricité par exemple, mais indirectement, par l'intermédiaire de leurs corrélatifs organiques ; toujours comme les faits inétendus que décèle la physique et qu'elle apprécie par intermédiaires : thermomètres, galvanomètres. Ce n'est pas que les mesures psychiques soient très avancées ni très faciles. Le contraire est la vérité. Cela tient aux difficultés qu'on a d'établir une physiologie vraiment détaillée de l'activité neuro-cérébrale, complexité anatomique, impossibilité d'expérimenter pendant la vie, défaut d'appareils. Mais, en l'absence de rapports, exprimés dans des formules mathématiques élégantes et précises, les psychologues formulent déjà des lois où la notion de quantité n'est pas étrangère. « Rien n'est plus net que l'opposition « physiologique de la tristesse passive et de la joie. On trouve « en effet :

DANS LA TRISTESSE PASSIVE	DANS LA JOIE
1° Anémie périphérique	1° Hyperémie périphérique ;
2° Ralentissement du cœur ;	2° Accélération du cœur ;
3° Ralentissement de la respiration.	3° Accélération de la respiration (1) ».

En effet si l'on agit sur une circulaire présentant alternativement des périodes de tristesse et de joie, il suffit de la soumettre, suivant les cas, à une influence qui augmente ou diminue la vascularisation et la respiration pour voir disparaître les symptômes des deux émotions. Par l'emploi du café, de la caféine, des douches, du massage, du sérum artificiel, on fait disparaître la tristesse et même apparaître la joie ; par celui du bromure de potassium ou de l'hyoscine, on obtient l'effet contraire. Pour conclure au sujet de la tristesse et de la joie, elles paraissent correspondre à la diminution et à l'augmentation de la nutrition profonde des tissus, de la chaleur animale, accompagnées du cortège d'idées et d'images en rapport avec ces deux

(1) G. Dumas, *la Tristesse et la Joie*, p. 260.

états. Car ce n'est pas seulement dans l'ordre des sensations. mais dans le développement des idées par rapport à l'état organique que la psychologie peut poursuivre son enquête. Les diverses paralysies, les altérations des différentes sensibilités déterminent des délires, des manies, par conséquent tout un cours spécial d'idées et d'actions dont on peut prévoir la marche générale. Il semble qu'il sera un jour possible, par la considération des aptitudes physiques et de la délicatesse des appareils des sens, de connaître le tempérament, les ressources de l'esprit et du caractère, du moins dans leur orientation d'ensemble. Ce n'est pas là une méthode de science exacte, mais c'est certainement un acheminement vers elle.

§

A l'heure présente les sciences psychiques sont encore informes. Leur domaine est une vaste campagne qu'on traverse au petit jour.

Il s'étend à perte de vue; il comprend toutes les connaissances empiriques que nous possédons, que nous acquérons, on ne sait trop comment, et qui nous rendent de si grands services, dans la vie quotidienne. Il est clair que, par exemple, notre connaissance du caractère des hommes, nos prévisions de leurs actes, et la manière dont nous devinons leurs sentiments, rien qu'en écoutant le son de leur voix ou en guettant les expressions de leur physionomie, est une accumulation de remarques empiriques qui ne doit rien à la psychologie; il est évident aussi que la sûreté avec laquelle un ignorant peut juger si une personne est bien portante, malade ou seulement un peu faible, d'après la coloration de sa peau, son allure générale et une foule de petits signes imperceptibles, n'est point le résultat d'une étude médicale théorique, et il en est de même d'une foule d'autres connaissances qui sont en nous et nous servent continuellement. Tout cela est, comme origine, extra-scientifique.

La science pourra-t-elle s'introduire là-dedans? Ceux qui s'y sont déjà établis pensent volontiers que non, parce qu'ils veulent conserver cette situation mystérieuse et privilégiée qui les fait ressembler à des mages (1)!

Mais les graphologues, les physionomistes, les nouveaux chiromanciens, tous ceux qui s'occupent d'anthropométrie, d'onéirétique, d'aliénation et des mille relations du physique et du moral ont foi en l'avenir de ces recherches. Elles cons-

(1) Binet, *les Révélations de l'Ecriture*, pp. 255 et 256.

titueront la psychologie. Ainsi les premiers psychologues auront été les devins antiques, les sorciers du moyen âge, les prêtres de tous les temps. Du fatras des rites et des incantations des diverses sectes on peut dégager çà et là une observation exacte, l'ébauche d'un procédé sûr. Explorer l'âme des autres, lire dans leurs destinées n'a jamais été d'ailleurs que l'exagération de cette curiosité si naturelle et si utile qui pousse à violer sans cesse le sanctuaire de la conscience d'autrui, l'antre où parfois s'élaborent les projets ténébreux et adverses. La psychologie moderne est revenue de ces chimères : le destin des hommes lui est indifférent. Comme les autres sciences, elle espère fournir à la pratique de suffisantes données pour déterminer un acte utile, écarter une tendance nuisible. La physique, qui a déjà trouvé pas mal de lois naturelles, ne se croit pas pour cela en mesure de raconter l'évolution future des choses, elle dit ce qui fut, à l'aide de quoi chacun prévoit l'instant prochain, le seul intéressant, à vrai dire.

L'éducation, la guérison des aliénés, des nerveux, l'amendement des criminels, voilà les principales techniques qui interrogent le psychologue avec anxiété. Par quels entraînements, par quels sports supérieurs rendra-t-on plus facile à l'enfant l'accession à ce type véritable de l'homme qu'on a toujours rêvé de lui faire atteindre? Quels sont les procédés sûrs, organiques, pour faire ses humanités, pour tirer profit de la conversation sublime que l'adolescent entretient avec les meilleurs des morts, pour utiliser le souvenir des institutions, des arts, des idées évoluées et à jamais abolies ? Comment rendre les anormaux à la vie sociale, restaurer l'âme saine dans le corps sain, faire d'un déchet une force? Par quelle discipline ingénieuse inspirer à tous, dès l'enfance, des réactions harmoniques, des actions permises ou tolérées, amener la société elle-même à se faire une philosophie régnante conforme aux inclinations de l'univers? La psychologie devra répondre. Mais il y a pour elle un second rôle : être dans le monde spirituel ce que sont les mathématiques dans le monde matériel : fournir une langue où les faits moraux soient le moins possible déformés. Les sciences humaines, sociales, font leurs descriptions à l'heure présente comme la physique du dix-septième siècle, d'où la mesure était presque absente. Elles racontent, en se servant du langage vulgaire et de ses mythes, ceux qui de tous les événements

seront le plus difficiles à exprimer en un idiome impersonnel et qui cependant le doit être pour qu'on puisse avoir des représentations vraiment utilisables de l'esprit.

On n'atteindra ce double but qu'en se persuadant de l'inefficacité et de l'illusion de l'observation interne, simple apparition du fait, en retenant aussi que la matière et la conscience sont des systèmes de rapports et non des êtres, en rejetant hors de la psychologie toute préoccupation de matérialisme et de spiritualisme, puisque l'énoncé de ces deux thèses métaphysiques renferme, on le voit, un non-sens.

On en prendra occasion pour rejeter une dernière distinction chère aux psychologues des classes entre matière et conscience.

La fin des fonctions physiologiques, c'est l'entretien de la vie... Lorsque tout marche régulièrement dans la machine corporelle, le but est atteint. Les fonctions psychologiques ont sans doute aussi comme première fin et la plus essentielle la conservation du corps. Mais elles ont des fins plus nobles. C'est surtout quand le terme de cette vie arrive qu'éclate cette différence... les fonctions de la vie morale, étant susceptibles d'un progrès sans limites, nous semblent par là même avoir droit à une durée sans limites. Quand la mort survient, l'amour maternel n'a point épuisé ses tendresses, ni l'intelligence du savant ses découvertes, ni la vertu ses dévouements. Cette puissance de renouvellement semble appeler un avenir et la mort nous paraîtrait sacrilège d'y toucher. — L'opposition entre les deux ordres de fins est si profonde qu'il se présente parfois dans la vie des circonstances où les fins morales exigent le *sacrifice* des fins matérielles et où il faut donner sa vie pour être fidèle au devoir et pour ne pas trahir son âme. On appelle héros ou martyrs ceux qui savent faire ce sacrifice. Le vulgaire sauve sa vie en oubliant les vraies raisons d'être de la vie. C'est justement comme dit le poète : « Propter vitam vivendi perdere causas (1).

Les fins supérieures ont pourtant besoin de l'existence du corps pour être atteintes. C'est un effort exceptionnel de la matière nerveuse qui a précipité le héros vers le sacrifice et la mort. C'est l'harmonie d'un système nerveux bien équilibré qui maintient fixe la volonté du martyr dans les souffrances, la honte et les supplices. L'idéal et l'infini sont éclos du travail d'humbles cellules, la vie future n'est rêvée que par la présence d'un court ébranlement moléculaire. Et l'immortalité

(1) Rabier, *op. cit.*, p. 27.

n'en est-elle pas plus assurée? Pendant cette minute où dure la conscience, l'homme peut saisir son impérissable grandeur, il a compris le monde, l'a apprécié et jugé. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Et d'ailleurs n'est-ce pas l'imperfection de son savoir, de son caractère, de sa civilisation qui le laisse, à sa mort, inassouvi et rempli d'un effréné désir de durer? Ce qu'on sait de son être n'engage-t-il pas à croire qu'après une vie plus longue, plus heureuse et plus sage, le cœur lui-même rejetterait l'existence comme une écorce aride dont il aurait à loisir savouré le fruit ?

ÉMILE CARTERON.

QUELQUES MOTS SUR G.-S. TRÉBUTIEN

(1800-1870)

Je viens de terminer, lues avec ivresse, savoureusement relues, les six cents pages que forment les deux volumes in-8° des *Lettres à Trébutien*, et, avant que de parler de leur destinataire, il faut que je crie quelle admiration m'inspire cette magnifique correspondance. Le Barbey d'Aurevilly des romans, malgré tant de pages prestigieuses, m'a souvent gêné par son enflure, l'invraisemblance des situations ou la lenteur du récit; pour louer pleinement le Barbey des *Œuvres et des Hommes*, j'ai besoin d'oublier l'exclusivisme de son point de vue. Mais ces *Lettres à Trébutien*, qu'aucune fiction ne guinde, que le dogme ne contrôle pas, ne m'imposent, elles, ni arrière-pensées ni réserves. Barbey m'y apparaît un écrivain-né, égal aux plus grands et ne ressemblant à personne. Ceux qui l'ont connu prétendent retrouver dans ces pages un écho de sa conversation. Je ne m'étonne plus, dès lors, qu'on l'ait mis de pair avec l'éblouissant, le légendaire Rivarol. Il n'est guère question de rien, dans ces deux gros volumes, que du signataire, et encore souvent dans des contingences qui, sous toute autre plume, lasseraient le lecteur. Mais telle y bouillonne sa personnalité, si puissante, si ruisselante de moelle, d'esprit et de verve, que les deux gros volumes semblent trop courts, — et mieux : qu'on garde, les a-t-on fermés, l'étonnement quasi physique, — oui, physique, en vérité ! — que tant de force, de grâce, d'érudition, d'éloquence et d'âme ait pu y tenir ! Ah! la merveilleuse boîte de Pandore que ce beau livre, — boîte de Pandore à rebours, où les nobles peintures du souvenir, les poignards damasquinés de l'ironie, les plus somptueuses étoffes verbales sont entassés pêle-mêle avec les théogonies de l'antiquité et les papyrus de l'histoire, et d'où jaillit inépuisablement la théorie ailée des images les plus hardies ! De

ce désordre magnifique, qui révèle plus de dons que ses compositions appliquées et châtiées, *le Connétable* sort immense. Il voyait juste, décidément, quand il prophétisait que ceci lui vaudrait sa plus belle couronne. Vous souvenez-vous de ces pages folles du *Prêtre marié*, — je dis *folles* parce que l'invraisemblance y hurle, — où Néel de Néhou, pour conquérir le cœur de Calixte, attelle à une *briska* ses deux poulains entiers, et, après une course à la mort à travers la plaine dont les broussailles déchirent leur poitrail, dont les ornières ont vingt fois manqué le faire verser, les jette pantelants, sanglants, brisés sur le perron du Quesnay? Eh bien! depuis que j'ai lu les *Lettres à Trébutien*, c'est des traits de Barbey lui-même que je revêts cet Hippolyte désespéré. Le tour de force où échoua le romancier, l'épistolier l'a accompli. Seulement les choses ici changent de lieu et de nom : la briska est un char, la plaine l'Empyrée; les deux poulains entiers, que l'*agitator* mène d'une mine aussi fière qu'un Bartolomeo Coleoni, s'appellent la Pensée et le Verbe, et Calixte, qui s'émeut, demain lui dispensera le laurier.

§

Je reviens au sujet de cet article. Si le premier sentiment qu'inspirent les *Lettres à Trébutien* est tout d'admiration pour leur auteur, le second est tout de curiosité pour leur destinataire, et celui-ci s'accuse d'autant plus vif que celui-là s'est éveillé plus enthousiaste. Barbey d'Aurevilly n'était point prodigue de son amitié; son caractère entier le lui défendait. On connaît les noms de ses intimes; au cours d'une vie longue de quatre-vingts années, on n'en compte guère, à écarter les femmes, qu'une demi-douzaine. Mais aucun ne lui fut aussi cher que Trébutien, nul ne tint aussi longtemps une aussi large place dans sa pensée, son estime et son cœur; à personne il ne prodigua les protestations de tendresse, de dévouement, de reconnaissance, voire de respect, comme à celui-là, dont soixante lieues le séparaient constamment et qu'il resta des années parfois sans pouvoir joindre. « Amitié éternelle, emprise éternelle, *hasta la muerte*, *for ever* » sont les plus chétives formules où se traduit son affection. J'emplirais des pages à reproduire les passages des *Lettres* où il n'est question que d'elle, de sa constance, de ses élans, de ses espoirs. Trébutien

s'y voit nommé « mon adorable, mon incomparable ami », il y lit par exemple : « Ce que j'estime le plus dans mon âme, c'est mon amitié pour vous » ; il y reçoit des aveux comme celui-ci : « Oh ! mon cher Trébutien ! vous ne savez pas comme c'est vrai et profond, quand je vous appelle mon cher Trébutien ! L'amitié a ses pudeurs et ne peut pas raconter ses troubles, mais dernièrement je parlais de vous à une femme, l'émotion me prit, et si fort, mon ami, qu'elle en a été jalouse huit jours. »

Quel fut donc exactement cet homme dont le nom sonne comme un écho romain, et qui, de fait, exerça sur Barbey d'Aurevilly cette séduction fascinatrice dont rayonne jusqu'à nous la Ville Eternelle ? Qu'a-t-il fait, laissé ? Que fut-il ?

Il existe plusieurs biographies de Guillaume-Stanislas Trébutien. Il y en a une très copieuse de M. Robillard de Beaurepaire, l'archiviste normand. M. Maurice Tourneux est l'auteur d'une autre, plus ramassée ; enfin M. Léon de la Sicotière a laissé une étude bibliographique assez complète, récemment publiée (1). Je renvoie à ces ouvrages le lecteur curieux du détail des dates ou des opuscules édités par Trébutien. Pour une fois que je ne me mêle pas de critique documentaire, j'ai hâte de passer par-dessus le matériel de cette biographie. Aussi bien l'intérêt qu'elle présente consiste-t-il ailleurs surtout.

Trébutien ne fut guère un écrivain. — L'autre jour, à la Bibliothèque Nationale, on m'apporta par erreur une plaquette que je n'avais point demandée. Elle portait au dos : TRÉBUTIEN, *Trente-six ans*, Caen, 1856. (Cote Ln 27 19769.) A ma profonde surprise j'y reconnaissais dès les premières lignes un poème en prose de Barbey d'Aurevilly recueilli, sous le titre *Sonnet*, dans les *Rythmes oubliés* parus chez Alphonse Lemerre en 1897. Une rapide enquête me donnait bientôt la clef de l'énigme. Il ne fallait voir là qu'une petite supercherie... galante. Fort épris d'une dame dont il voulait chanter l'anniversaire, l'éditeur avait emprunté la plume de son meilleur auteur, qui la lui avait prêtée, faut-il le dire, avec joie !

Il y aurait évidemment injure et injustice à induire de ce particulier tout particulier au général. Trébutien a signé à

(1) A. Blaizot, 1906. — Cette plaquette n'ayant été tirée qu'à 100 exemplaires, je lui ferai quelques emprunts.

bon droit quelques opuscules et un précis-guide assez étendu de la ville de *Caen*. Mais lisez cette page, la meilleure dans la préface de son précis :

Aujourd'hui, malgré le temps, ce bourreau des choses, et les hommes, ses valets, qui l'aident dans ses effroyables destructions, la vieille Favorite de Guillaume le Conquérant a, pour appuyer sa vieillesse, des monuments robustes et superbes. Ses églises, merveilles de la pensée catholique, son château, ses anciens hôtels, offrent des types frappants de tous les styles, depuis le plein-cintre roman jusqu'aux pendentifs de la Renaissance. Dans cette ville hérissée d'aiguilles audacieuses, couronnée de dentelles charmantes, d'arabesques aériennes, on pourrait aisément faire tout un cours d'architecture comparée. Elle a donc mérité de garder ses armes (1). Malgré trois siècles de profanations, d'ignorance, de ravages, Caen est toujours, comme au moyen âge, donjonné d'or, — de cet or que le génie étend jusque sur la pierre et que le couteau de toutes les Barbaries, qui le gratte, ne peut entièrement effacer! Quant à la pourpre du fond de son écu, si les années l'avaient ternie, le sang de Charlotte Corday en eût rajeuni la splendeur.

Cela n'est pas mal, seulement cela trahit terriblement, aux bonnes places, l'emprise de l'ami Barbey, — qui avait revu les épreuves. M. Léon de la Sicotière, qui fut très lié avec Trébutien, et dont l'ouvrage prend parfois l'allure d'une apologie, en convient d'ailleurs. « Leur manière, écrit-il sans malice, se ressemblait parfois à tromper même l'œil d'un ami. »

Dans ses dévotions à la muse, Trébutien n'est pas beaucoup plus original. Quand il écrit :

Et mes chants les plus beaux sont au fond de mon cœur,

— il nous faut bien conclure qu'il quitte *Phèdre;* quand il regrette l'un de ses plus chers collaborateurs, Alphonse Le Flaguais, qui eut sa minute de notoriété dans l'école normande :

Alphonse aux accents palpitants
A qui la Mort a dit : Silence !
Avec nos oiseaux du printemps
Eut force traits de ressemblance.
Il effleurait, mais en volant,
Les choses basses et mortelles ;
Comme nos chères hirondelles
A l'aile forte, au cœur vaillant.

(1) *De gueules au château donjonné d'or.*

Hélas ! délicat et brillant,
Il n'avait qu'un cœur et des ailes !

— nous devons admettre que sa manière rappelle « à tromper même l'œil d'un ami » la verve trop facile de l'abbé Barbey d'Aurevilly, un autre de ses habituels collaborateurs.

Comme éditeur, ses amis, dont il faut bien convenir que les louanges n'étaient pas entièrement désintéressées, l'ont singulièrement surfait. J'ai tenu entre mes mains la plupart des plaquettes sorties des siennes, — dont plusieurs, tirées à trente-six exemplaires, sont rarissimes aujourd'hui. La faute typographique y est rare, les fleurons et les bandes suffisants, le choix du papier s'en avère heureux, car elles ont à peine jauni. Ceci admis, il reste à dire que sa principale originalité fut de multiplier les exemplaires sur papier de couleur, — un goût qui lui avait été suggéré par Barbey, épris, comme on sait, de tous les bariolages, — et son mérite supérieur de répandre le joli format in-16 carré, alors peu connu, et préférable cent fois à l'in-8° pour les livres minces. Mais nous voici loin du *primus inter impares* et des « vous savez éditer comme Benvenuto ciselait », dont le régalait l'auteur reconnaissant de *Brummel*.

Plus sérieux serait le bagage de Trébutien en tant qu'érudit. Si dans l'orientalisme il ne marqua guère que comme un écho de M. de Hammer ; si, comme médiéviste, on peut lui reprocher d'avoir poussé le respect des textes jusqu'à la superstition de l'erreur ; si dans ses essais d'archéologie il s'inspire un peu trop directement des idées de M. de Caumont, comme le constate M. Robillard de Beaurepaire, il n'en demeure pas moins qu'on lui doit la traduction fidèle de quelques poèmes turcs ou persans dignes d'examen, et d'avoir extrait de la poussière des bibliothèques plusieurs manuscrits qui font fort bonne figure dans le florilège normand des XIIIe et XIVe siècles. Sainte-Beuve se montra très satisfait de son *Dict d'aventures ;* le savant Edelestand du Méril loua pleinement *l'Etablissement de la Fête de la Conception Notre-Dame dite la Fête aux Normands*, dont le texte avait été revu par Quicherat.

Tel cependant et considéré dans sa triple qualité d'écrivain, d'éditeur et d'érudit, je ne sais si Trébutien eût mérité tous les regrets qu'il laissa ; mais il était quelque chose de plus qu'un écrivain et un éditeur, — quelque chose qu'on ne rencontre

que trop rarement chez l'écrivain, et jamais, m'a juré l'écrivain, chez l'éditeur : une âme!

§

Pour faire mentir l'adage, Trébutien, bien que n'ayant guère d'histoire, fut constamment malheureux. Quand il naquit, sa famille, jadis prospère, avait glissé à la gêne. Dès l'enfance un accident l'avait rendu infirme. Il traînait une jambe ankylosée, « infernale » (1). Parvenu à l'âge d'homme, il eût voulu s'adonner librement aux belles-lettres. Sa pénurie l'obligea à se faire libraire. Il aimait les livres, — mais les vieux et les rares, — en un mot ceux qu'il ne pouvait posséder. Le mouvement contemporain le tenta : il se crut saint-simonien, mais cet avatar ne lui valut que de se voir temporairement renié par M. de Hammer, son maître ès-sciences orientalistes. Il conçut avec Barbey le projet d'une grande revue normande et décentralisatrice : elle n'eut qu'un numéro. Il essaya d'un voyage, — par quoi il manqua mourir de faim en Angleterre. Obligé de reconnaître que, s'il possédait la sensibilité de l'écrivain, la fécondité du moins lui en faisait défaut, il accepta un emploi subalterne de caissier à la Revue de son ami du Méril; ce projet échoua comme tous les autres. Il pensa, pendant trois ans, à Paris, gagner sa vie à transcrire, pour le libraire Sylvestre, des poésies médiévales, ces travaux-là, du moins, étant de son goût, mais bientôt ce fut à une collaboration au Dictionnaire du Commerce qu'il lui fallut demander son pain!... Alors, comme ses amis venaient de lui obtenir un poste de sous-bibliothécaire à Caen, il revint, pour ne plus les quitter, à sa chère ville et à sa vieille mère; il avait, pour le restant de ses jours, neuf cents francs de traitement : il se déclara riche, mit sa richesse aux ordres de l'amitié et au service des belles-lettres, —et rendit grâce à Dieu!

Car il était, avant toute chose, profondément croyant. Comme il arrive aux âmes mystiques, la sienne sortait des épreuves apurée dans son métal et plus ferme dans les principes qui demeuraient son orgueil et sa consolation. Trébutien avait renoncé à toute ambition terrestre, il s'était tourné définitivement vers le ciel, patrie de l'absolu où les légions d'anges, peut-être, réalisent la décevante chimère d'une démocratie

(1) Octave Uzanne, *le Livre*, juin 1889.

noble, juste et sereine... Il était bien guéri des utopies de Claude-Henry de Rouvroy et bien désabusé des mirages du progrès. Il allait devenir, dans son cabinet silencieux et austère comme une cellule, le « grand moine du mépris, qui n'a de règle que l'inflexibilité du sien pour les choses et les œuvres du siècle, et qui s'est cloîtré si noblement contre lui (1) ». De fait il pensa prendre l'habit. Seulement, sur le point d'en réaliser le dessein, il dut s'apercevoir de ceci : c'est que si son cœur était assez haut pour que Dieu l'habitât, il était aussi trop grand, trop généreux et trop impatient de dévouement pour ne point loger par surcroît tous hôtes qui n'y offenseraient pas leur divin voisin.

J'ai devant moi un portrait de Trébutien, — celui que M. Maurice Tourneux a placé en tête de son étude (2). Je cherche d'abord vainement l'attrait humain de cette figure ascétique. L'homme que l'artiste a gravé ici, vêtu d'un long manteau pareil à une soutane et d'une pèlerine qui évoque le capuce, est un moine encore par son large front méditatif et ses rides amères. C'est un moine révolté contre son temps. Il n'est plus d'ici-bas, il vit à l'écart, loin, trop loin de nous ; je peux l'admirer dans son détachement, il ne m'invite pas à l'y aimer. Je l'y devine aigre et prévenu. Mais soudain je me rappelle que Barbey notait, au cours d'une conversation, son œil chaud et brillant comme « une pierrerie dans un velours noir », et le nuage rose dont la moindre émotion colorait son teint brun-foncé. Alors je songe quel étonnant éclat devait prendre la joie ou l'enthousiasme sur ce visage désenchanté et je comprends quelle douceur ce pouvait être, pour un ami, de l'y provoquer.

Les plaquettes qu'édita Trébutien, — toujours consacrées à sa chère Normandie, ou à la gloire de ses amis, — portent des devises désespérées. « I bide my time », (j'attends mon temps), *muero porque no muero* (je meurs de ne pas mourir), y gémit le malheureux éditeur. En attendant qu'arrivât son temps, — celui de la vie éternelle, — il multipliait cependant ses opuscules, dont chacun correspondait à des semaines de travail, à des mois de quotidiennes privations. Or sait-on à combien monte leur nombre, et publiés

(1) Memorandum de Caen.
(2) *Le Livre*, 10 juillet 1890.

pour la plupart *sumptibus et impensis suis ?* A tout près de soixante ! Cet homme, qui avait faim surtout du tombeau, ne pouvait pas mourir : son cœur le rivait à la terre.

Quelques traits empruntés à sa vie enrichiraient le plus somptueux *de Amicitia.* M. de Robillard nous en conte un particulièrement topique. A l'époque où il s'occupait d'orientalisme, Trébutien était entré en relations épistolaires, je l'ai mentionné, avec M. de Hammer. Ces relations durèrent trente ans, — jusqu'à ce que la mort les vînt briser. Les deux correspondants ne se virent jamais. Cependant ils étaient, de cœur et d'esprit, devenus si profondément amis que, par testament, l'orientaliste viennois désigna l'éditeur caennais pour être son biographe « en lui révélant, *sub sigillo secreti*, les particularités les plus intimes de son existence ».

Mais surtout on ne vantera jamais assez l'étroite affection qui, pendant près de trente ans aussi, l'unit à Barbey et fit de lui comme son frère d'élection. Nous n'avons pas malheureusement les réponses de cet Olivier aux « dominicales » de son Roland. Mais nous n'en savons pas moins tout ce que Roland dut à Olivier. Le premier, Trébutien devina Barbey, l'encouragea de sa foi, l'aida de ses conseils, de son crédit. A maintes reprises, encore que bien pauvre lui-même, il se fit son Mécène typographique. De 1835 à 1856 il ne cessa d'être, en tout désintéressement, son archiviste, son secrétaire et son documentateur. Les notes de Trébutien sont à la base du *Chevalier des Touches*, et sans doute les manuscrits des *Prophetes du Passé*, de *Brummel* et de *la Bague d'Annibal*, refusés par vingt éditeurs, auraient-ils fini en cornets d'épicier si les presses de Caen ne les avaient recueillis. Et ces lettres à lui adressées, et pour lesquelles, en commençant cet article, je disais mon enthousiasme, de quels soins n'en assura-t-il pas la conservation ? L'autre jour, chez Mlle Read, j'en relisais quelques-unes dans un de ces registres de papier vélin où l'enthousiaste ami les copiait de sa ferme et superbe écriture, — *scriptura statrix*, disait Barbey, qui ici n'exagérait pas. Il y en a sept, de ces registres, qui forment une collection de quatre cent vingt-sept lettres ! Je songeais combien de mois de patiente application représentait cette monumentale copie, moulée amoureusement le matin, *au lit* — pour économiser quelques bûches... Je dis *amoureusement* : le terme n'est

pas trop fort. Trébutien transposait l'amour dans l'amitié, et c'est là sans doute le secret du sentiment si tendre qu'il inspirait à ses amis. « Ce que Trébutien veut, Dieu le veut. — Parlé cœur à cœur tout en dînant face à face », écrit Barbey dans le *Memorandum de Caen*. Et souvenez-vous encore de ce passage, plus haut cité, où le redoutable *Sagittaire* se vantait d'avoir rendu une amie jalouse, à lui parler de son cher Trébutien. Ah ! ce passage-là, tout à l'heure, je ne pouvais me défendre, en le notant, d'en trouver le ton quelque peu choquant, j'y reprenais je ne sais quelle affeterie qui n'est point de mise dans l'amitié de deux hommes... Mais, à y mieux penser, peut-on reprocher à Barbey d'avoir senti et traduit passionnément sa gratitude ? Et puis cette amitié qu'il y avait entre ces deux hommes-ci, — cette amitié, tout dévouement d'un côté, tout profit de l'autre, il faut bien en convenir, et des deux parties acceptée d'un égal enthousiasme, — c'était tellement plus grand, tellement plus beau que ce qui d'ordinaire porte nom d'amitié !

Trébutien ne copiait pas les manuscrits ou lettres du *Connétable* que pour lui ou son ami. Il en adressait encore des exemplaires à ceux-là qu'il jugeait dignes du présent. Ce qu'il aimait, il voulait que d'autres l'aimassent. Ce grand cœur n'était anxieux que de se répandre *ad majorem gloriam amicitiæ*.

Hélas ! Barbey et Trébutien se brouillèrent. Ils se brouillèrent à l'heure qui eût dû, précisément, entre toutes, sonner la joie de leurs cœurs unis. Quelques mois auparavant quand il avait fallu signer l'édition des *Reliquiæ* d'Eugénie de Guérin, — ces *Reliquiæ* rassemblées dans une commune ferveur, — ils s'étaient généreusement disputé la seconde place, chacun se montrant jaloux de laisser à l'autre l'honneur de la première et renversant pour son Euryale le cri de Nisus : *Me adsum qui non feci !* Maintenant il s'agissait de compléter le monument élevé à la mémoire des chers morts du Cayla : Maurice après Eugénie, le sylvain après la colombe. Tout concourait ici, semble-t-il, à les souder plus fortement que jamais : le but poursuivi, l'effort partagé, le succès du projet, dont celui des *Reliquiæ* était le gage. Cependant ils se brouillèrent : c'est la page affligeante de ces deux vies, dont chacune offre l'exemple de si hautes vertus.

On a donné plusieurs causes à cette rupture lamentable : on a dit notamment que Barbey avait scandalisé et blessé au vif Trébutien en lui proposant Poulet-Malassis, éditeur trop spécialisé dans les publications graveleuses, pour les *Lettres* d'Eugénie. Il est à peine besoin de faire remarquer l'invraisemblance de cette version : la disproportion s'y avère trop grande entre l'offense et le ressentiment(1). Que Poulet-Malassis ait été le prétexte, il est possible. Mais la vraie cause, ici comme toujours, fut une femme : celle-là même pour laquelle Barbey d'Aurevilly, s'improvisant le Cyrano de Trébutien, — un Christian qui d'ailleurs, dans son physique, ressemblait plus à Cyrano qu'à Christian, — avait écrit ce poème en prose : *Trente-six ans*, que j'ai lu dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale sous la signature G.-S. T. C'était, affirma Barbey à M. Octave Uzanne, « une coquine abominable, un monstre de bassesse et de perfidie, » qui, par ses coquetteries sans scrupule, avait, de longues années, torturé le naïf bibliothécaire. Mais lui, Barbey, le grand frère, profitant de ce qu'un jour les yeux du pauvre amoureux s'étaient dessillés, avait entrepris de le venger. Et il avait écrit *les Bottines bleues* (2), « rythme » féroce comme une danse du scalp, où, entre autres dénominations violentes, l'Egérie d'hier se voyait qualifiée « une Escarbagnas roturière de la Pédanterie ». Et puis Trébutien, d'abord en demi dans cette effroyable escourgée, aurait revu sa bourrèle...

Quoi qu'il en soit, il faut dire, à la louange des deux amis, qu'ils gardèrent toujours le culte du sentiment qui les avait unis si incomparablement, — et, jusque dans les instants les plus aigus de leur désaccord, la dignité d'attitude qui convenait à leur passé de tendresse. Point de reproches ni de récriminations. Barbey s'appliqua le vers de Moïse :

(1) Et pourtant !... En relisant les épreuves de cet article, je suis pris d'un scrupule. Trébutien, ce chaste et ce mystique, n'était-il point susceptible d'aimer *de passion* l'image d'une Eugénie de Guérin ? Les femmes qui allumerent de ces flammes posthumes jusque dans le cœur de nos contemporains ne sont point si rares : voyez Marie Stuart ou Marie-Antoinette ! — Cette hypothèse est tentante, littérairement parlant du moins. Si on l'admettait, il faudrait se souvenir qu'Eugénie avait marqué pour Barbey une inclination mêlée d'effroi.

Peut-être saura-t-on enfin toute la vérité sur cette lamentable brouille quand M. Esparbès nous aura donné son ouvrage sur les Guérin, depuis trop longtemps attendu. Il se pourrait bien alors qu'on y vît la main non plus d'une, mais de trois femmes : Mmes de B** et T*, Mlle Marie de G**.

(2) *Rythmes oubliés*, Alphonse Lemerre, 1897.

Mon Dieu, vous m'avez fait puissant et solitaire !

Trébutien prit pour devise un autre vers du même poème :

Et j'ai dit dans mon cœur : que vouloir à présent (1) ?

Seulement les œuvres de Maurice de Guérin, par Barbey sauvées de l'universelle destruction et par lui remises à Trébutien, parurent sans sa signature, et la dédicace à Trébutien disparut de la seconde édition du *Dandysme*.

Il y a des figures auxquelles conviennent particulièrement les rehauts de l'infortune.

Après la publication des *Reliquiæ*, Trébutien avait entrevu le succès ; le succès bientôt, — je ne parle que du littéraire, — se changea en triomphe : on sait l'engouement vraiment extraordinaire dont le journal d'Eugénie fut l'objet tant auprès de la critique que du public. Son éditeur devint un des correspondants de Sainte-Beuve ; Montalembert le remercia de « l'inestimable présent qu'il avait fait au monde entier », Camille Selden, Schérer, Montégut, Villemain, Lamartine lui-même rivalisaient d'enthousiasme et de louanges... Toute la société catholique de France, de Navarre et d'ailleurs adressait au petit bibliothécaire caennais des lettres de gratitude, chaque province se fleurissait de muses virginales qui tendaient vers l'ami de la colombe leur lys avec leurs manuscrits. Et Trébutien commença de signer « l'hermite-chevalier » et de bénir *in-nomine* d'Eugénie de Guérin. « En ma qualité de vicaire d'Eugénie sur la terre, écrivait-il à un de ses amis, j'appelle tous les dons et toutes les grâces d'Eugénie sur votre chère enfant. »

Ses dernières années correspondent à ce ton et à ce style. « Sensitive violente et saignante », l'avait, défini Barbey au temps de leur jeunesse. Trébutien vieux n'est plus le Trébutien qui trouvait des cris indignés pour lancer sa *Protestation contre le rationalisme dans l'art* (2), ni dont le cœur acceptait des amis qui faisaient se cabrer son esprit. Sans doute il est toujours possédé de ce besoin d'aimer et d'admirer qui est le plus noble don de sa nature. Les vers où il se dépeint,

(1) V. *Quelques Lettres de G.-S. Trébutien*, publiées dans le *Mercure de France*, 15 oct. 1906, par M. René Martineau.
(2) *Revue du monde catholique*, 15 octobre 1847.

empruntant la plume de l'abbé d'Aurevilly, le résument encore à soixante ans passés :

J'ai des amis... et je les aime !
De leur bonheur je suis heureux
Et, sacré du même baptême,
Je regarde fait à moi-même
Ce que la gloire fait pour eux !
De ces enfants de l'Harmonie
Je suis l'amoureux *éditeur !*
Ma vie à la leur est unie,
Et leurs écrits et leur génie
Sont une part de mon bonheur (1).

Seulement son horizon s'est rétréci, et avec lui le champ de ses sympathies. « Il semble, mandait Barbier d'Aucourt à Jean Racine, quand celui s'avisa d'attaquer Port-Royal, — il semble qu'un homme aussi tendre et aussi sensible que vous l'êtes ne devrait songer qu'à vivre doucement et à éviter les rencontres fâcheuses. » Ce conseil charitable, un peu ironique peut-être, mais de prudente sagesse et que Racine devait si peu suivre, on dirait que Trébutien, sur le tard, se l'est assimilé. Il n'a plus que deux balances, le dogme et l'œuvre d'Eugénie, et ceux qui n'y pèsent point bon poids, il n'en veut pas. Il ne souffre autour de lui que des âmes blanches et des robes noires. « J'ai foi en vous, écrit-il à Marie Jenna, et je vais vous dire pourquoi, c'est que vous êtes réellement chrétienne. » Il accole à son profit, sur un médaillon, celui de l'abbé d'Aurevilly ; il est en grande correspondance avec le catholique et royaliste Roumanille ; mais l'orthodoxie d'Aubanel lui semble suspecte et Veuillot blâmable à cause de sa fougue. On ne l'aborde qu'en faisant le signe de la croix. On ne lui parle plus qu'en baissant la voix. Saint Trébutien, dit Roumanille, et saint Trébutien admire passionnément la prose édulcorée du vicomte Armand de Pontmartin. Ce n'est plus la petite chapelle de l'amitié, c'est sa sacristie.

Je crois bien qu'à la veille de sa mort, — il eut la mort qu'il désirait, à l'église, en train de débrider ses vigiles, — il ne comprenait plus guère pourquoi il avait tant aimé le *Connétable* qu'il appelait maintenant, selon le mot de Jules Levallois, le grand « Déconcertant ». Marie Jenna, après Jules Vallès et

(1) *Le Livre des hirondelles*, 1858-1865.

l'abbé, avait essayé de les réconcilier. Elle y échoua. — Pourtant c'est à Barbey d'Aurevilly que Trebutien doit de vivre devant la Postérité. S'il fut jadis le créancier de sa gloire, il est aujourd'hui son débiteur (1).

JACQUES CREPET.

(1) Il convient de noter que, par une coïncidence singulière et vraiment touchante, la dernière publication de Trebutien fut celle du *Pacma*, 1869, un rythme oublié de Barbey d'Aurevilly, et la dernière œuvre de Barbey : *Amaïdée* (1889), dédiée à Mme Trébutien comme à la nièce de « l'ami des meilleures années de sa vie, de celui à qui il devait le plus ».

LE « BRAND » ÉPIQUE D'IBSEN

(*Suite* [1])

Le prêtre fut un moment sans trouver les mots
de la réponse qui fermentait en lui ;
un éclat fiévreux lui monta aux joues ;
il saisit son ami par le bras, murmurant :
« Oui, j'ai la vocation ; mais par moments ;
comme la lune elle croît et elle décroît ;
je suis ballotté comme un navire en mer ;
je prie en luttant et je luttte en priant.

« Mais je vaincrai ; d'abord au dedans de moi,
puis sur mes frères répandus sur la terre ;
je ne barguigne pas ; je ne me contente pas
de *quelque chose ; tout* est à faire, rien de moins.
Le cancer de l'époque est la division du travail ;
elle corrode à mort tout ce qui est *entier ;* —
l'un prend soin de son ventre, un autre de son âme,
un autre de sa science, un autre de sa vanité.

« Aussi notre race est enfoncée dans la fange.
Car l'esclave *aspire*, oui, vers la terre promise,
mais il rampe dans la vie, boiteux et mou,
et se réfugie où il peut, au hasard.
Dis-moi, *où* est celui qui *veut* et *croit* et *voit*, —
qui se *bat* pour la cause qui le *passionne ?*
Des *hommes*, je n'en vois plus sur la terre ;
je ne vois que des *ventres*, des *têtes* et des *mains*.

« Mais c'étaient des *hommes*, que le Seigneur créa.
Ce fut pour des *hommes* que le Christ vint ; —
car c'étaient des *hommes* qui étaient damnés,
et pour qui la sentence devait être rachetée. —
Maintenant le grand œuvre gît en ruines ; —
monte sur une cîme, ami, et regarde ; —
pleure, si tu peux, — et ris, si tu es fort, —
et crie alors : « Ah ! les belles forces gâchées ! »

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 290 et 291.

« Tu sais maintenant le but où tend mon âme.
Je vois clairement que ce qui est à faire.
l'œuvre qui convient à un homme de nos jours,
c'est de refaire *entiers* les gens de cette race.
Nous ne vivons plus au temps des miracles ;
Dieu ne crée plus aucun Adam sur la terre ;
c'est une aide humaine qu'il faut au Seigneur
pour que la race reprenne sa voie.

« C'est pourquoi je veux aller par le monde,
rassembler les membres, les morceaux épars,
et créer l'homme, le véritable tout,
pour la seconde fois à l'image de Dieu.
C'est pourquoi je te combats, toi et les tiens,
tous ceux dont la vue fausse a fait tomber la race, —
qui cherchez la vérité dans un seul filon, —
alors qu'elle n'est nulle part sinon dans tout ! »

Les yeux anxieux comme d'un oiseau pris au piège,
la jeune fille nageait sur le flot rapide de ces pensées ; —
elle se sentait comme courbée sous la puissance
de cette tempête de volonté en ce cœur fort.
Mais Ejnar secoua son blond visage
et répondit avec un sourire amical :
« Je vois que tu tiens comme homme la promesse
de ton enfance, tu seras une verge du monde.

« Je me rappelle bien les heures de l'école,
quand nous vivions en rêve les histoires antiques
avec leur violence, leur injustice, leur misère,
et que nous en inventions la suite ; —
s'il fallait secours, pitié, tu n'étais pas là ;
tu ne barrais jamais la route aux méchants ;
tu laissais faire le mal ; mais après le crime
tu te précipitais, l'épée vengeresse haute.

« C'est le même esprit qui te pousse aujourd'hui,
fougueux, à mettre le monde sens dessus dessous,
mais sache que tout germe arraché aux racines
veut être remplacé par une meilleure semence.
N'éteins pas l'allumette résineuse, bien qu'elle fume,
avant d'allumer la lanterne sur notre chemin ; —
n'efface pas de la langue les vieux vocables,
si des idées nouvelles n'exigent des mots nouveaux.

« Et rappelle-toi que vocation et conditions de vie souvent
peuvent être sur le pied de guerre. Le vicaire
n'est guère à sa place comme réformateur ; —
où la montagne s'interpose, la voix ne porte pas.
Comprends-moi bien. Je sais que d'un humble état
bien des géants de ce monde sont sortis ; —
mais ce peuple est frappé pour faire du billon : —
ne fausse pas la marque imprimée par Dieu. »

Le prêtre alors eut un gloussement, comme un rire
éteint avant d'être parvenu jusqu'aux lèvres ;
une moue de mépris tira sa bouche mince
et s'y joua, comme il reprenait la parole :
« Oui, ce peuple, de sa nature, est double !
Ce peuple fait grand, quand se choquent les verres,
quand chansons et discours délient les ailes de l'esprit,
et que la pensée s'envole de sa cage.

« C'est un peuple aux souvenirs incomparables ;
C'est un peuple qui a été grand autrefois ;
C'est un peuple de héros et d'héroïnes, —
lorsqu'au skalde on a commandé une chanson.
C'est un peuple si fort, si intrépide ;
c'est un peuple qui menace du poing l'Orient ;
c'est un peuple qui surveille le Midi, —
quand l'orateur d'une fête élève la voix.

« C'est un peuple où chacun est tellement parfait
que tout le monde peut apprendre chez lui
toute qualité brillante qui fait honneur, —
comme d'ailleurs jadis un témoin l'a écrit (1).
C'est un peuple qui croit fermement en son droit
à gouverner le monde de son recoin de roc,
qui a grandi quand l'esprit du temps était las ; —
tel est notre peuple, — dit son certificat.

« Que le temps se couvre d'un manteau de tempête,
que les mots se taisent parce qu'on a besoin d'actes,
qu'il faille remplacer le bâton par l'épée

(1) Allusion évidente à l'épigraphe du « chant national couronné » en 1820 de de H.-A. Bjerregaard :
« Courage, fidélité, courage, et tout ce qui fait honneur,
le monde entier peut l'apprendre parmi les rocs de Norvège »
(Cité d'après Karl Larsen : *H. Is episke Brand*, p. 257.)

et porter vide sur la hanche le baudrier, —
qu'est alors *ce peuple*, ses hommes, ses femmes ?
un peuple dont toutes les facultés sont paralysées ;
un peuple qui se fait à la fin si petit
que presque il disparaît du champ de sa propre vue.

« Alors la femme crie et l'homme recule ;
l'oreille n'entend plus prières ni commandements ;
alors nous nous disons pauvres gens sur la rive,
frappés d'ailleurs par Dieu pour faire du billon.
Qu'avons-nous à faire aux rendez-vous de combat ?
L'obole des fils du roc y peut-elle rien?
Ils ont à tout jamais reçu la mission
de mener la charrue et diriger leurs barques.

« Si l'ennemi s'approche, que pouvons-nous y faire ?
Offrir des sacrifices est l'affaire des autres.
Par bravade seulement un exalté brumeux
a mis en lambeaux le drapeau norvégien.
Non, laissons les fils des grands peuples s'évertuer
quand les veines du temps coulent chaudes et pleines ; —
nous creusons le sillon dans la mer et sur terre ;
c'est notre affaire de suer, non de saigner.

« Dix ans encore et nous aurons l'obscurcissement
le moite crépuscule pour une tâche de nains,
où la volonté vague entre le bien et le mal,
où de tous la vue est sotte, le cœur desséché.
Alors un nuage noir couvrira la contrée,
telle la pluie de cendre sur la ville antique ;
mais personne ne verra que le pays est maudit,
et personne ne songera à fuir.

« Au contraire ! Dans les circuits étroits de la mine,
la troupe de pygmées se sentira tranquille,
et brisera le minerai au chant des gouttes d'eau,
avec les âmes bossues comme les dos.
Tout battement de cœur sera couvert d'un coup de marteau,
tout cri de l'âme par la lime aiguisant la scie ;
le malheur des amis ne fendra aucun cœur,
la mort des proches n'éteindra nul sourire.

« Et si le soleil même de la foi est menacé dans le nord

par le Fenris (1) du doute railleur et aboyant, —
le descendant du nain trouvera cela très bien :
c'est l'affaire des autres, non la sienne.
Il appartient à un peuple bon pour les querelles,
mais non pour la lutte, la victoire et la renommée, —
il se contente d'atteindre, au delà de cette vie,
un peu de salut ou un peu de damnation.

« Que lui importent les trous de clous dans les mains?
Et l'angoisse de la mort au bois des oliviers ?
Et les gouttes de sang, quand les dents des épines
mordaient le front du Seigneur à l'heure suprême?
C'était pour *les autres* que le Christ mourait;
pour eux il était l'annonciateur de l'amour ; —
le coup de tire-pied du Juif éternel est tout
ce que notre Seigneur a souffert pour *ce peuple-ci.* »

Il n'y eut pas de réponse. Muets comme enfants peureux,
qui vont, insouciants, cueillir des baies au bois,
et soudain sont devant l'ours terrible des monts,
tous deux restaient médusés devant lui sur le sentier.
Les yeux fixés sur cette apparition de colère,
Les mains froides étroitement serrées,
Regardant en arrière, éperdus, épouvantés,
ils s'éloignèrent sans bruit, cherchant l'oubli.

Bientôt ils le perdirent de vue. Ejnar respira,
comme quelqu'un qui a livré un dur combat ;
elle soupira comme lorsqu'on a souffert,
la nuit, les tourments d'un sombre cauchemar.
Il voulut chanter, mais le souffle lui manqua ; —
il voulut rire, mais sa voix sonna faux ; —
il voulut se moquer, — mais l'oiseau ironie
s'envola : il voyait le chasseur qui visait.

Alors il tourna son regard vers les pins du Sud,
vers les bois de lauriers, vers l'or des citronniers,
vers la vie estivale dans les chauds vignobles,
vers les grappes de raisin brillantes et pleines, —
elle ne saisissait que par l'ouïe son tableau ;
ses yeux, presque sans voir, se portaient vers le fjord
et elle ne répondit que par ces simples mots :
« As-tu vu comme il grandissait en parlant! »

(1) Le loup Fenris, un des fils de Loki, de la race des trolls.

LES CHEMINS DE L'ÉGLISE

On raconte d'un troll qu'il s'en allait à pied
et voulait traverser un fjord je ne sais où —
mais il n'enjamba pas assez loin et resta
dans cent mètres d'eau. Il en avait jusqu'au genoux.
Pour des êtres pareils le sentier semble fait,
qui descend depuis les cimes jusqu'au rivage ;
deux vallées le partagent en trois tronçons,
escalier de trois marches des sommets à la mer.

Marchez des heures, puis levez les yeux en l'air,
vous croirez être au pied de la montagne ; —
mais en bas, où le cours de la vallée s'incurve,
vous avez sous vos pieds le second escarpement.
La vallée d'en haut est étroite et noire, mais sans neige, —
les ruisseaux de glace et d'eau s'y précipitent ; —
la vallée d'en bas est étroite et grise et sans arbres, —
il y meurt et y naît des hommes, comme nous.

Mais ne croyez pas être arrivés au fjord ;
là des hommes épars demeurent, à la limite
entre la vie dans les champs et la mort sur le fjell, —
là le soleil est froid, la pauvreté réside.
Il faut descendre encore les derniers degrés ;
alors vous verrez des régions d'autre sorte ;
en de vastes champs se dorent les épis ;
les fruits mûrissent ; là demeurent les riches.

Ils s'étaient rencontrés dans la vallée d'en haut.
Comme des nuages qui voguent, chargés d'éclairs,
ils s'étaient heurtés ; la rencontre orageuse
avait produit lueurs et tonnerre, — puis répulsion. —
Le couple continua le chemin de descente ;
Brand longea le précipice ; il était habitué ;
il serra son sac plus haut sur le cou,
et s'avança pas à pas, les yeux en dedans.

La joie du porteur de croix luisait sur son front,
il savourait les douloureuses délices
qu'une âme peut sucer dans le mot : « repens-toi », —

milieu du saut entre embrasser et maudire.
Il avait vu le chanteur épris de l'été,
il avait fait taire le chant par ses paroles,
ramené les yeux du peintre du soleil à la terre, —
il voyait son œuvre, et le repentir l'angoissait.

Il écarta largement ses bras au vent;
il sauta ainsi en avant, bras ouverts;
une larme chaude et salée lui brûla la joue;
il cria, comme hors de lui, le nom d'Ejnar.
Il ne fut pas entendu. Sa marche se ralentit,
son sang échauffé peu à peu se refroidit; —
il monta jusqu'à ce qu'il fût sur la crête,
d'où le sentier descend au pied de la montagne.

Loin devant et bas au-dessous allaient les deux;
mais guide et cheval étaient dès longtemps hors de vue.
Elle essaya la passerelle posée en guise de pont;
lui semblait avoir peur qu'elle pût manquer.
Ils passèrent pourtant, et les têtes baissées
avancèrent le long du bord du gouffre humide; —
elle allait, portant, comme la mère des hommes,
le gain de sa science, la perte du paradis.

Bientôt ils furent loin, entre un bois et les rocs;
Mais Brand continua regardant, cherchant, fouillant,
du sommet où il restait, dans la vallée; —
c'était son pays natal qu'il voyait en bas.
Il connaissait ce fjord étroit, sinueux et noir,
et le coteau de terre éboulée, aux bouleaux maigres,
le cimetière circulaire et sa porte au toit de tuiles,
le pont vermoulu et l'église goudronnée.

Il reconnaissait les habitations éparses;
Il se rappelait chaque coude du chemin;
le pavillon rouge était toujours là;
pourtant tout lui semblait devenu plus petit.
Il vit la large fente où le fjord s'ouvre;
il vit un navire que le vent ramenait;
il vit un quai, et une maison peinte en blanc; —
celle de la veuve du boutiquier de l'embouchure.

C'était la maison de sa mère, séjour de son enfance,
où il avait grandi parmi les cailloux de la plage.

Et ce fut un fourmillement de souvenirs
jusqu'alors disparus dans la nuit d'un seul.
Il voulut les repousser, les chasser bien loin,
mais ils revenaient, moqueurs et grimaçants;
« Brand, te souviens-tu? » demandaient-ils ; ô torture, —
son cœur se serra, de retrouver cet effroi.

Il retrouvait l'angoisse d'être associé
à quelque chose hors de son œuvre propre ;
sa moitié de sa force était comme tombée
sous le fardeau lourd de cette communauté.
Ce qu'il voulait de grand lui devint étranger ;
ses forces languirent, ses coups devinrent mous,
il se sentait, à l'approche du foyer natal,
un Samson tondu dans les bras de sa catin.

Il se laissa tomber sur une pierre plate
et dit, moitié rêvant, moitié parlant :
« On dirait des spectres pleurant au bord du fjord,
on dirait des trolls criant de tous les fjells.
Oui, oui, — vous pouvez bien me reconnaître,
bien que j'aie grandi depuis que vous ne m'avez vu ; —
j'ai été taillé dans la chair de votre race;
nous sommes parents et vous me reconnaîtrez.

« Voyez pourtant comme est sombre et froide la rencontre ;
on sent que l'orage menace ; c'est bien !
Au large la pluie tombe rapide et serrée ;
le vaisseau diminue sa voile, sa misaine est carguée.
Eclate, orage, rafraîchis mon front, rafraîchis mes joues ;
nettoie l'air de toutes les buées du souvenir ;
une peste est en elles, que nul remède
ne peut guérir, sinon le vent du large.

« La maison de ma mère.... Elle est peinte à neuf,
elle a un toit de tuiles et des chambranles verts, —
mais exposée à tous vents, sans abri d'arbres,
elle a peu de soleil et jamais la chaleur du midi.
Ainsi va-t-elle, au cours des ans, toujours pareille
à elle-même, avec les chaînes de son travail sans trêve,
veille à ses affaires, compte, devient riche,
si riche, si riche, qu'il est affreux d'y penser. »

Soudain il rit, d'un rire amer, comme en pleurant,
son regard s'était abaissé sur le versant; —
sa voix résonna sourde, brève, tranchante et moqueuse,
et, à moitié rêvant, à mi-voix il pensa :
« Eh ! voici la coudraie. Elle en a, des souvenirs (1) !
Là pour la première fois j'ai vu la valeur norvégienne ;
Là pour la première fois j'ai vu le sang norvegien,
et de quelle manière, à notre époque, il coule.

« C'était un jour clair d'automne; je me rappelle
comme les coudriers, bruns et jaunes, bruissaient;
sur les sorbiers pendaient les baies rouges par grappes, —
et quel fourmillement, quels chants des oiseaux !
Nous allions rentrer; j'étais le dernier;
je vis une noisette, très haut, difficile à prendre; —
puis j'entendis craquer des branches sèches,
j'entendis des pas; c'était un homme qui venait.

« Il marchait, portant une hache sous sa veste;
à chaque pas il épiait derrière lui;
et il s'affaissa, comme épuisé par le travail;
puis il se releva, et sembla sûr de lui.
Il posa sa hache sur un tronc abattu
et tira de sa poche un chiffon, un cordon, —
épia encore autour de lui, et tout à coup
se trancha un doigt de la main droite.

« Je vis le sang jaillir ; je n'en vis pas plus ;
Je me mis à courir et tus ce que j'avais vu.
Mais le lendemain en nombreuse compagnie,
j'allai au recrutement dont la session s'ouvrait.
Dans la salle le capitaine était à une table
avec medecin, maire, secrétaire, greffier, appariteurs.
Les gens du pays, en foule, causaient entre eux ;
ils chuchotaient qu'une guerre était probable.

« Et un à un les jeunes gens furent appelés,
mesurés, examinés et inscrits ;
quand c'était fait, chacun, la mine longue,
retournait vers le groupe aux cœurs oppressés.
Enfin il en vint un à la main enveloppée.

(1) Le récit qui suit, dont aucune trace n'est restée dans le *Brand* dramatique, a été repris plus tard dans *Peer Gynt*, mais avec une signification toute contraire

Avec quelle pâleur mortelle il s'avança !
Ses yeux étaient baissés ; je vis sa sueur couler ; —
Je le reconnus du premier coup d'œil,

« Il montra en hésitant sa main dans un lange
à ceux qui siégeaient autour de la longue table ;
Il bégaya une histoire de faucille qui
avait pris le doigt, le tranchant jusqu'à la peau ;
c'était arrivé, disait-il, par accident ;
Il était là, une image de détresse du monde,
Il était là, mentant et aussi s'excusant, —
comme le désespoir même qui demanderait grâce.

« La foule entière se pressa autour de lui ;
on se haussait sur les pieds, on montait sur les bancs,
les yeux écarquillés, oubliant la parole ;
les regards lancés au gars étaient comme des flèches. —
A voix basse, ceux de la table, un instant, se concertèrent.
Puis le capitaine se leva, un vieux, gris ; —
Il voulut parler, les mots lui restèrent dans la gorge ; —
Il cracha, montra la porte, et dit : « Va-t-en ! »

« Le gars partit. Les gens s'écartèrent : chemin
par où il put s'enfuir sans être arrêté ; —
rouge comme le sang qui jaillissait de son doigt
était alors la flamme de sang sur ses joues.
Il s'en alla, très loin, en haut dans la montagne ;
on le regarda s'éloigner, les langues déliées ;
Il monta, monta, tant qu'on ne put plus le voir ; —
Il appartenait à la région des fjells. —

« J'ai pensé bien souvent à ce garçon-là ; —
Surtout ce dix-sept mai (1), où le peuple assemblé
sur la place de ville, avec chants et drapeaux,
alla en procession vers la statue de l'homme de la liberté (2).
Pour la première fois, nouvel étudiant, j'en étais ;
je marchais parmi la jeunesse gaie et chantant ;

(1) Le 17 mai, fête nationale non officielle, anniversaire du vote de la constitution norvégienne (1814).

(2) Statue de Christian Krohg (1777-1828), fut ministre dans le premier ministère norvégien en 1814. Une souscription nationale fut proposée, quelques mois après sa mort, par le poète Wergeland, pour lui élever un monument, qui fut inauguré le 17 mai 1833.

c'était pour moi prodigieusement excitant,
cette foule de peuple qui chantait et s'avançait.

« La large rue était trop étroite pour le cortège.
Les portes étaient bondées, les fenêtres pleines ;
de jolies femmes nous souriaient gracieusement ;
des rubans brillaient, des fleurs jetées diapraient la voie.
Le canon tonnait ; les drapeaux flottaient.
la poussière était comme le voile d'un jour de bataille,
le chant national montait, les enfants jouaient du tambour,
et les cœurs témoignaient : « charmant est notre Nord ! »

« Ceux sur qui notre pays compte, boutons d'espérance,
Oui, bien des milliers entouraient le monument.
On fit silence ; on semblait attendre quelqu'un.
Un homme alors monta sur le piédestal.
Cris et battements de mains bruirent comme une vague,
et les hourras eurent un éclat de trompettes ;
« c'est lui ! » disait-on de tous côtés dans la foule ; —
c'était un peuple qui saluait son poète (1).

« Car cet homme était le grand poète du peuple.
Blond, large d'épaules et fort, tête nue,
debout près du lion, sa main saisissant la pierre,
il rassasia la vue de la foule, comme la grandeur le doit,
Puis lorsqu'il eut récolté cette approbation
par des cris et des applaudissements nouveaux,
il éleva la voix, gonfla sa poitrine,
et parla, d'abord en prose, puis en vers.

« Il parla du soleil du matin, éclairant
les bois d'Ejdsvold (2) après la nuit d'esclavage ;

(1) Le poète dont il s'agit ici est Henrik Wergeland (né en 1808, mort en 1845) Ibsen n'a jamais vu Wergeland, et même Wergeland n'a jamais pris part à une procession (cortège des diverses corporations précédées de leurs bannières), telle que celle-ci décrite, car ces processions bien ordonnées n'ont commencé qu'en 1844, époque où Wergeland était déjà malade. Mais Wergeland, le 17 mai 1828, à vingt ans, lorsque la fête était interdite et que Bernadotte faisait disperser la foule par la force, avait reçu un coup de sabre, et depuis lors avait toujours été à la tête de ces manifestations nationales annuelles. A la fois poète et agitateur politique, exaltant le sentiment national, très populaire, et resté populaire longtemps après sa mort, on l'appelait « le roi du 17 mai ». Toutefois le discours résumé plus loin ne paraît être aucun discours déterminé de Wergeland. (H. Eitrem, *Morgenbladet* 2 fév. 1908.) La seule allusion précise est celle à l'ébriété de l'orateur.

(2) Ejdsvold, petite ville où se réunit en 1814 l'assemblée constituante norvégienne, qui vota la constitution du 17 mai. La nuit d'esclavage est la période de trois siècles d'union avec le Danemark.

puis du trésor de la liberté conquis,
enfin de la grande importance de cette fête.
Ses yeux brillaient dans un brouillard humide, —
et les yeux de la foule brillaient comme les siens ; —
c'était l'éclat que l'on gagne à veiller
une nuit en dansant autour d'un bol de punch.

« Puis il parla de la suite des générations
d'autrefois à maintenant ; puissant était son verbe ;
proscrivant comme athées les contempteurs du peuple.
il fit vibrer ces mots au-dessus de la foule :
« le sang qui dans les veines d'un Norvégien coule,
c'est le sang même qui coulait du jarl Haakon (1) ;
la flamme qui brûle aux joues d'un Norvégien,
elle a brûlé sur les joues du dieu du tonnerre ! »

« Je me souvins du sang répandu dans les bois,
de la joue enflammée devant la longue table ; —
je sentis un glaçon me courir par les membres ;
un éclair brisa le rêve, et je fus éveillé.
Je regardai tout autour. Les rires vont fuser ?
Tout au contraire ; on retenait son haleine ;
rien qu'une rumeur, ronron de chats jouisseurs
dont on gratte les cous et caresse les dos.

« Il chatouillait la foule, qui se laissait faire ; —
moi seul sentais peser le poids de la vérité
je savais pourquoi le sang coule, d'habitude,
et pourquoi les joues s'enflamment dans notre race.
Je m'enfuis comme si, d'abîmes, par milliers,
j'avais aperçu des diables fêter ce jour ;
derrière moi criait un mugisseur aux mille voix : —
mon peuple, approuvant le mensonge du skalde !

[(2) Comme serment au mensonge, les trompettes sonnèrent,
et le poète descendit, son discours fini ;
mais la semence qu'il a fournie sera semée
par les journaux dans toutes les vallées de Norvège.
Là elle lèvera et elle jettera des racines ;

(1) Haakon Jarl († 1029), célèbre viking, un des derniers défenseurs des anciens dieux.

(2) Cette strophe est biffée dans le manuscrit le plus ancien, et n'est pas recopiée dans le plus récent.

à quelle récolte doit-on s'attendre dans cent ans ?
Lorsque le prince du mensonge parle par la voix du prêtre,
comment cela peut-il aller parmi les autres ? »]

Il sauta de sa pierre ; il regarda en bas,
où le pays s'étendait dans l'ombre humide et noire ;
sa figure semblait une tempête qui sommeille ;
son regard n'était pas seulement sévère, mais sombre et dur.
Il ressemblait à Moïse, ce jeune prêtre ; —
dans toute la colère de l'Ancien Testament,
il était comme l'aigle du Seigneur, qui regarde
son peuple dans le désert fêter le veau d'or.

Un rayon de soleil, pourtant, lui caressa le front,
qui s'éclaira et devint plus serein.
Il vit une barque s'éloigner du rivage, —
et loin au delà du cap il en voyait deux.
Puis il en aperçut dix glissant vers l'estuaire,
et partout il voyait les chemins s'animer ;
des groupes et des groupes, et tous se dirigeaient
vers le même but, la vieille église du pays.

C'était l'heure de l'office. Son regard s'abaissa
vers cette singulière et paisible promenade,
et ces mots doucement sortirent de sa poitrine :
« Quelle est pour le Seigneur la valeur de ces âmes ?
Partout sur terre, c'est maintenant l'heure sainte ;
là, des milliers de clochers montent vers les nuages ;
là, les ondes des orgues s'enfuient ; les cloches tintent ;
appel au service divin, à l'abri de la paix.

« *Là* le soleil rayonne ; *là* les cieux sont hauts ;
là-bas les esprits se frottent et se polissent ;
là, le métal de la pensée prend forme d'anse
qui soulève un chacun au-dessus de la foule.
Là, descendent des anges, grands, forts, paisibles,
qui s'offrent à porter le message de la race ; —
là, du moins les chemins vers Dieu sont praticables.
Il s'agit seulement de veiller et vouloir.

« Mais ici !... Cette église au toit de bardeaux.
Ni tour, ni flèche, ni croix pour monter au ciel ;
nul appel de cloches ; aucun jeu d'orgues.

et elle est resserrée entre un fjell et l'autre.
Combien la raie du ciel est rétrécie par les amas de neiges !
Comme le brouillard écrase la sombre croupe !
Et pourtant, voyez comme la paroisse s'agite,
grouille et fourmille sur les chemins de l'église.

« Les peuples paisibles veulent en être aussi,
et mêler leur voix au concert du monde.
Que le Seigneur leur a-t-il donné pour s'élever ?
Quelle colombe leur a-t-il envoyée avec son message ?
Qu'ont-ils en dehors de la vie toute nue ?
Qu'est-ce qui les invite aux actions de grâces ?
Il a ordonné, prononcé son dur : « Sois »,
et le peuple existe — enfants de la détresse.

« Je voudrais savoir une chose. Si l'espèce entière
avait sombré quelques instants avant l'heure du salut,
ceux-ci étant seuls épargnés, — le poids des fautes
serait-il enlevé par le sang comme aujourd'hui ?
Le Seigneur aurait-il envoyé son fils à ceux-ci ?
Le combat de la croix fut-il livré pour eux,
déliement immense donné pour si peu ?
Je crois, je crois qu'assurément il l'aurait fait ! »

Il précipita ses pas pour descendre ;
mais, à ce moment, une petite pierre bondit
sur le sentier ; elle rebondit et roula
tant qu'elle s'arrêta jusqu'en bas de la côte.
Il leva les yeux ; — devant lui, un chien hérissé,
les oreilles droites, en arrêt, le regardait, —
et derrière le chien se tenait une fille
qui riait et tenait un chiffon sur sa bouche.

Elle semblait presque adulte, encore enfant,
de sang chaud, fraîche, langoureuse et potelée,
inconsciente d'elle-même, guère innocente,
pleine d'impétueux désirs, bien qu'ignorante.
Elle restait là comme si elle se moquait à travers les larmes,
elle respirait comme si elle eût porté en elle heur et malheur ;
sa peau était d'un jaune brun ; il était clair
que du sang de bohémiens coulait dans ses veines.

Elle avait les cheveux coupés comme un garçon.
Profondément enfoncés dans l'orbite, ses yeux noirs

regardaient le prêtre fixement et sans relâche,
étrangement séduisants et pourtant étourdis.
La jupe courte lui claquait les jambes ;
ses pieds étaient serrés dans une peau lacée ;
elle tenait une corne de bouc de la main droite,
et s'accrochait aux branches d'un arbuste près d'elle.

Etonnée comme l'enfant qui vient de naître,
elle considérait en bas le prêtre dont le regard montait ;
ainsi s'échangeaient, du sentier au sommet,
deux questions sans paroles qui se rencontraient en chemin.
Bientôt le prêtre retrouva la voix ; avec un signe de tête
il demanda doucement : « Dieu soit avec vous. Où va le chemin ? »
mais la fille cria comme si elle eût été piquée ;
elle lâcha sa branche et grimpa sur le plateau.

Elle ne répondit pas, elle grimpa et grimpa ;
il entendait les cailloux s'ébouler, les bruyères craquer.
Haut au-dessus elle s'arrêta. Froide et morne,
elle regarda et lui cria : « A l'église ! »
Elle se remit à monter, — plus haut encore,
et toujours plus haut ; — puis s'arrêta de nouveau,
mit sa main en porte-voix, — « A l'église, oui ! »
cria-t-elle, mais cette fois en riant.

Elle monta jusqu'à ce qu'elle fût derrière une pointe
du glacier qui s'avançait là, froid et grenu.
« A l'église ! » et ce fut un cri déchirant,
mais, cette fois, poussé dans la corne de bouc.
« A l'église ! » criait-elle, tantôt ici, tantôt là,
mais toujours plus haut et toujours plus loin,
tantôt sur le glacier, tantôt d'une des cimes
couvertes de noir gravier, communes en ces hauteurs.

« A l'église ! », criait la fille, tantôt de sa bouche,
tantôt avec la corne, ou la main, ou les deux ;
le son résonnait au loin dans la vallée,
les montagnes du Nord en renvoyaient l'écho.
« A l'église ! » Cela grondait tantôt comme un chant,
ou comme un rire, ou comme des cloches lointaines ;
tantôt c'était comme un cri, puis cela chantait
comme un air allécheur sur les hauteurs désertes.

Le prêtre sentit que son sang se glaçait.
Il resta longtemps immobile, regardant, écoutant,
tandis que la voix grondait, variait, se déplaçait,
derrière lui, puis de côté, puis devant.
Elle voulait aller à l'église ; mais tout en bas
était l'église, au-dessous de lui : et elle montait.
Loin ? Jusqu'où ? Parmi les cimes et les sommets ;
parmi les colonnes de la salle des grands fjells.

Et pourtant « à l'église ? »... Confusément
un nom brilla, éclair dans la nuit de ses souvenirs ;
il venait, reculait, sifflait et faisait signe,
lui glissait sur la langue ; enfin il saisit.
D'abord il lui parut si bizarre, si étranger !
mais peu à peu se montrèrent des traits connus ;
enfin tous les brouillards du temps se dissipèrent,
très net parut le nom à la lumière du foyer.

Il se souvint d'une vallée écartée, très loin,
où la montagne repose sous la neige gelée ;
c'est une crevasse entre un plateau et des pics,
avec un plafond tendu de glace et de neige.
Par le gel, le dégel, les tourments de neige, l'hiver
construit cette voûte penchée sur l'abîme ;
un ruisseau glaiseux traverse la vallée ;
un lac de montagne est là, aux ombres noir-bleu.

Parfois la voûte couvre à moitié la vallée ;
elle est tendue à l'extrême, prête à rompre ;
la rivière de glace décroît, se creuse et glisse ;
mais l'amas de neiges croît d'année en année.
Vienne alors un été au soleil chaud,
l'œuvre des hauteurs se brise avec fracas,
la rivière augmente, le ruisseau chante et déborde,
l'amas de neiges se brise sur la crête aiguë.

L'assise qui le porte fond en gouttes de neige,
et des bruits et des gerçures annoncent sa chute ;
un craquement, de la fumée, — puis cela mugit, éclate,
l'éboulement se produit et remplit la vallée.
Coup de tonnerre, coup de fusil, cela suffit
lorsque le glacier est trop suspendu, —
et pendant de nombreuses années le ruisseau
doit couler au fond de l'abîme recouvert.

Il se souvint, c'était au temps de son enfance,
d'une trouvaille étrange qui fut faite.
Jadis, aux temps lointains, un homme était parti chasser,
et personne depuis ne l'avait jamais vu.
Il avait chassé le renne dans la montagne ;
un coup fut tiré, il y eut une avalanche ; —
on disait aussi l'époque et l'endroit,
bien que personne ne pût s'en souvenir.

Près de cent ans plus tard le chasseur fut trouvé.
Le troupeau de rennes écrasé, la bête tirée,
son fusil, le sac à balles, la hutte de chasse, —
tout reparut au jour dans le marais gelé.
Grands et petits purent ainsi voir la trouvaille ;
il se souvint qu'il y avait été.
Alors il se rappela, malgré le temps écoulé,
le nom que les gens donnaient au terrible endroit.

L'église de glace. Un sentier y conduisait
haut au-dessus de lui, longeant la falaise, —
et qui veut y aller doit passer par ici ; —
mais par ici justement est passée la fille.
Elle allait à l'église de glace. Souffle du névé,
tourbillon de neige et temps de verglas,
il lui semblait sentir sa présence récente.
Elle venait de la neige et retournait à la neige.

Tout lui apparaissait à la lueur de ce froid.
Il voyait la vie, la léthargie, les luttes de son coin natal,
comme à travers le voile d'une vapeur de givre ;
et c'était au travers de cela qu'il allait,
Il aurait voulu un cheval, passer à la course
devant chaque maison, surtout celle de sa mère, —
ne rien entendre, sinon l'éclat crépitant
du fer de son cheval, — et puis, droit au fjord.

A bord, à bord! Qui voudrait s'enfermer ici,
quand le monde s'ouvre devant lui libre et plat ?
Qui veut casser des pierres au désert stérile
quand on peut trouver de bonnes terres de labour ?
Qui plante des pépins pour avoir des fruits,
quand il y a de jeunes plants bientôt en âge ?
Qui s'égosille au verbiage quotidien
s'il a le regard plein d'images et l'esprit ailé ?

Qui vend à si bas prix l'œuvre de sa vie ?
Il se rappela le mot d'Ejnar : « Le vicaire
n'est guère à sa place comme réformateur ;
où la montagne se dresse, la voix ne porte pas ! »
Sortons donc des montagnes et allons au jour !
Il se dressa, bomba sa poitrine ; il frappait fort ;
Notre Seigneur attendait qu'il se mît à l'œuvre. —
Rendre la race entière, voilà ce qu'il fallait.

Il ne vit pas lés gens s'agiter à ses pieds.
Sa vue longue se fixa sur des voies plus hautes ;
Il vit un grand cortège avec chants et bannières,
avec victoire après sacrifice, chute et sang.
De toute la puissance d'une âme solitaire,
Il aspirait à sortir de son pays étroit ;
Il y voyait une lueur de *ses* chemins d'église,
comme un rayon de soleil dans une porte entr'ouverte.

Que lui importait cette fidèle dans la neige, —
les deux qui choisissaient la voie de l'église joyeuse, —
cette foule qui rampait au fond de la vallée ?
Ce qu'il guérira, lui, c'est le malheur du monde !
C'est pour tous que sa voix retentira.
Il marchait, fier comme si l'œuvre était accomplie, —
grand comme s'il eût porté une couronne d'épines.
Il leva les yeux. Il était devant la porte de l'église.

DEVANT L'ÉGLISE

Il est bien des pays au long de la Norvège,
où la vie est famine jusqu'à la noyade,
où des générations entières peinent pour disparaître,
comme les précédentes, dans les flots ou sous les éboulements.
Il est bien des communes dont la plèbe aurait place
à la fois dans la chambre de domestiques d'un riche ;
bien des églises dont le toit abaisserait
les dos que la misère n'aurait pas courbés.

Tel était ce pays ; et telle était l'église (2),

(1) Ce chant n'existe que dans le plus ancien manuscrit.
(2) Description de l'église de Lom, dans la même région visitée en 1862, mais plus loin du fjord.

l'orage avait détruit sa tour, maintenant à terre,
la pluie avait tacheté ses murs peints,
le temps avait émietté ses sculptures.
On distinguait à peine, sous la couche de goudron,
les serpents et sarments qui encadraient la vieille porte,
et les dragons qui jadis portaient le toit
avaient été remplacés par des madriers.

Sur le versant, dans un espace clos de haies,
enfants et femmes du bourg étaient enterrés;
les cadavres des hommes étaient tous ailleurs,
les uns sous des rochers, les autres dans la mer.
Elle était mal entretenue, cette terre sainte;
mais la porte indiquait un constructeur réfléchi;
car elle était voûtée, haute, spacieuse,
comme si la grande route eût passé par là.

Ici donc demeurait l'accoucheur du temps.
Brand écouta; tout se taisait, comme chez les morts;
ni chants ni messe ne bourdonnaient à ses oreilles;
il saisit le loquet; la serrure résista.
Fermée la petite église; nul sacristain
ne lisait dans le chœur, le verbe n'était pas expliqué;
il franchit alors la haie du cimetière;
là aussi, c'était désert, — où étaient les gens ?

Il écouta; l'air vibrait, lourd, étouffant;
le calme en était pourtant rompu par intervalles;
parfois il entendait un appel, puis une réponse;
parfois on prononçait un nom, puis un numéro.
Cela semblait venir de derrière l'église. Il y alla;
c'était tout près de lui; il gravit le talus;
là, debout, libre, il dominait le versant
où un spectacle étrange frappa son regard.

Le pavillon rouge était à un endroit où la rivière coule
sinueuse dans un promontoire tout proche.
La population tout entière, hommes, femmes
et enfants était réunie là en masse.
Ils ressemblaient moins à des vivants qu'à des morts:
les tempes creuses, le cercle gris-bleu des yeux,
les voix rauques, tout cela lui annonçait
que là se tenait l'assemblée de la faim.

C'était la vieille chanson qui ne finit jamais ;
une mauvaise année, puis un hiver sans pain ;
un printemps avec les ventres creux, les mains vides, —
puis un été d'épidémies et de morts.
Enfin un appel avait été entendu,
le secours d'indigence est accordé, contraint et revêche,
on met avec précaution la main à la poche,
denier des presque repus à ceux à qui tout manque.

Un homme en costume de ville était assis sur les marches du pavillon ;
une pipe d'écume lui pendait aux lèvres,
une vieille blague à tabac brodée d'or s'agitait,
chaque fois qu'il se tournait, au bouton de sa veste.
Il semblait avoir charge de toute l'affaire ;
il écrivait sur son genou, lisait, appelait
tantôt l'un, tantôt l'autre de la foule pâle,
et distribuait pain et blé selon leurs parts.

Il y avait des moments où, tout en se hâtant,
il faisait des mots, raillait, plaisantait ; léger,
il regardait autour de lui avec un sourire satisfait,
riait de ses clairs yeux ternes d'un bleu d'étain ;
ses joues rondes luisaient pleines de bienveillance,
il parlait à chacun comme à un camarade,
faisait des signes de tête, serrait des mains, —
donnait des bonbons aux enfants, parlant toujours.

« Là, Nils, de l'argent et du blé ; rentre chez toi,
et ne laisse pas entrer la faim et toute la diablerie ;
et ne va pas gaspiller, mon bonhomme, — oublie
qu'on peut avoir de l'eau-de-vie avec ces sous !
Eh bien, Aslak, tu as ton affaire ; file, vaurien,
va faire manger ceux qui t'attendent, bien du plaisir, —
seulement, chère Kari, — brûle-moi son psautier, —
je veux dire celui qui a cinquante-deux feuilles ! »

Et cela n'arrêtait pas. Le pain, la morale,
le blé, les bons conseils, tout allait ensemble ;
un homme à chaîne d'or riait comme un fou,
et se tenait le ventre, prêt à éclater.
Mais parmi les gens pâles on était tranquille,
un sourire contraint seul passait sur la foule ;
chacun prenait sa part, le grand comme le petit,
et sans remercier se glissait dans le groupe.

La misère semblait avoir consumé les âmes ;
les volontés semblaient ne plus trouver d'abri ;
il semblait que le poids de plomb du désespoir
se fût accroché, lourd et compact, aux talons.
La vie semblait être une punition
dont la sévère idée ordonnait de la vivre ;
il semblait qu'il fût inutile de marchander,
frivole de se révolter, vain de faire effort.

Brand regardait cela ; il vit son ami,
la jeune fille, le guide et le cheval ;
le ballot vidé fut rechargé sur la bête ;
ce qui restait du sac aux provisions fut partagé.
Puis la bourse fut distribuée sou par sou,
et tout autour les gens, impassibles, regardaient,
prenaient ce qu'on leur donnait et s'en allaient confus,
et l'homme sur les marches oubliait presque sa fonction.

Il se ressaisit bientôt, et se rengorgea
comme s'il avait eu part à cette merveille ;
il cria au couple : « Donnez-vous le temps !
faites bien, qu'on ait son compte ; à la bonne heure !
Distribuez par miettes et distribuez par seaux ;
nous recevons les dons, grands ou petits », —
et ses yeux brillaient d'un sourire malin ;
il regarda autour de lui, et il vit Brand.

De sa pipe il le montra, fit un signe de tête, rit,
et s'écria : « Tournez-vous, bonnes gens ; en voici d'autres.
J'ai bien choisi mon moment, à ce qu'il paraît ;
je jurerais que vous en aurez encore bientôt !
Salut, là-bas ! Descendez ! Nous souffrons la misère !
Vous savez bien, l'inondation, puis la sécheresse ?
Je suis ici avec mon peuple dans le désert,
et mes petits poissons ne pourront pas suffire ! »

Mais Brand restait debout, froid, pâle, sévère ;
à ce moment-là, le prêtre était beau ;
et pourtant son cœur semblait inaccessible
à la plainte et aux gémissements muets de la foule.
Il branla la tête, se tut un moment,
puis répondit : « Oui j'ai du pain à donner,
mais, avant de vous en donner la moindre miette,
je le jetterais plutôt tout à un chien.

« Où est parmi vous l'esprit qui librement ose prendre?
Où est ici la puissance qui ose partager?
Où est parmi vous l'âme qui sans plainte
s'incline sous le châtiment de Dieu?
Suivez-moi; j'ai un meilleur cadeau à offrir
que la compensation de vos travaux perdus;
jetez-moi vos paquets, et je vais vous dire
ce que la main du Seigneur pour vous a tracé sur le mur. »

On eût dit qu'un roi était au milieu d'eux,
si soumis ils obéirent à sa parole,
et, lorsqu'il marcha, on eût dit que quelque chose
les liait aux pas de cet homme seul, inconnu.
Ils posèrent sans bruit ce qu'on leur avait offert,
sans se demander si c'était peu ou beaucoup,
ils le suivirent à la porte de l'église,
muets, et par une attente étrange enchaînés.

La porte fut ouverte; Brand monta en chaire;
ils se chuchotaient entre eux : « Voilà un prêtre! »
Mais l'autre, dont la figure s'était illuminée,
renfrogné, se tint à la porte, hôte non invité.
Silence de mort dans l'intérieur lugubre,
tous les bancs de l'église s'étaient remplis;
on entendait le prêtre murmurer dans la chaire,
mais personne ne pouvait entendre sa prière.

Elle fut courte, et bientôt il parla ainsi :
« Homme, souviens-toi que le pain ne suffit pas à ta vie;
et s'il n'est remédié qu'au besoin de ton corps,
c'est comme si l'on t'offrait des pierres pour du pain.
Et si ta faim avide peut être apaisée
par les dons qui te sont tendus avec la main,
alors tu n'as pas de rapports avec ton Dieu —
et il n'y a pas de pont entre toi et l'esprit.

« J'étais ce matin là-haut sur la montagne
et je vous ai vus fourmiller sur les sentiers;
alors je croyais que vous pensiez à celui
qui élève, et dans la vallée de misère rend libres.
Je croyais que la vie suivait son cours ancien
parmi vous, sans nul réveil de la pensée;
je me réjouissais du moins que votre désir
vous attachât à lui comme à une planche de salut.

« On croit bientôt que le Créateur nous a oubliés,
on se croit aisément abandonné de Dieu,
quand ne se lèvent ni étoiles ni soleil,
là où il n'y a ni aube ni nuit,
quand tout est gris sur gris, toutes choses pareilles,
la misère la même aujourd'hui qu'hier,
le vieux tableau dans son cadre ancien,
si loin que les yeux perçoivent le cours des temps.

« Lorsque rien ne s'élève et rien ne s'abaisse,
lorsque la vie oppresse comme une tente de brume,
lorsque personne ne s'indigne et nul ne gémit,
lorsque la sentence est acceptée telle qu'elle est rendue,
lorsqu'aucune terreur non plus qu'aucune joie
ne jette ombre ni lumière sur la marche du jour,
alors l'âme est tentée de se laisser aller
et de se croire effacée du livre du Seigneur... »

[*Ici s'arrêtent les manuscrits les plus complets.*]

HENRIK IBSEN.



ALFRED VALLETTE

NOSTALGIE D'AMOUREUSES

—

Un soir de lune claire et de vapeur d'étoiles,
Par le jardin obscur vers qui la mer soupire,
Allons-nous-en jusqu'à la barque dont les voiles
Se gonflent comme un cœur dans l'amoureux délire

En nous guidant des mains aux cyprès des allées,
Descendons vers le bruit de larmes et de rires,
Nos seins pâles frôlés de feuilles envolées,
Toutes, toutes, les Desdémones, les Elvires,

Ariane, Didon, Françoise, Ophélia.
Nos fronts gardent encor la fraîcheur du tombeau,
Nos cheveux que la mort à jamais délia
Se mêlent aux remous et revivent dans l'eau.

Sois-nous propice, ô vent! Et vous, barque funèbre,
Qui, muette, glissez sous les arbres profonds,
Dirigez votre proue, à travers la ténèbre
Jusqu'au bord sablonneux, parmi l'herbe et les joncs,

Où se devine encore une ancienne estacade,
Des balustres rongés, un palais vaste et nu
Sous les hauts marronniers, des ifs, une cascade,
Et l'île de Vénus et son temple menu.



Paysage immortel! Voluptueux silence
Où l'âme s'abandonne, et, d'un divin transport,
Veut se perdre, être bue, et s'écoule, et s'élance,
Et cherche éperdument le baiser ou la mort!

Comme il vole, de l'âme nue à l'âme nue,
Par une telle nuit, le désir tout puissant!
Mains brûlantes, la bouche à la bouche fondue,
Ivresse rayonnante et battante du sang!

Amour! Qui n'a subi ta main cruelle et tendre
Par une telle nuit, il est plus mort que nous.
Son inutile chair ne vaut pas notre cendre,
Il vit, et de son souffle aucun mort n'est jaloux.



Tout est désert... Mais non, une lampe discrète
Tache d'une clarté jaune le mur blafard,
Qui peut veiller ainsi? Des amants? Un poète?
Des vers ou des baisers seuls s'écrivent si tard.

Oh! Qui que vous soyez, fervents de l'heure sombre,
Contempteurs du sommeil, songeurs aux yeux ouverts,
Entendez aux carreaux battre nos ailes d'ombre
A coups plus angoissants que les flots de la mer!

Entendez Francesca, morte sitôt qu'amante,
Desdémone, lys fier fauché par trahison,
Et toi, près de Vérone en ta tombe expirante,
La bouche pleine de baisers et de poison;

Vous, Emma Bovary, qui voulûtes quand même
Vous jeter à l'amour, mains jointes et sein nu,
Et, mourante, avez pu, d'un si juste blasphème,
Le flétrir, cet amour qui n'a pas répondu.

Courbés sur des feuillets ou buvant à des lèvres
La double illusion qui fit notre tourment,
Entendez-nous! Devinez-nous! Et que nos fièvres
Vous crispent cette nuit d'un frisson plus ardent.

Poète, que ton vers, plus âpre, nous redise
L'amertume finale et l'avide néant,
Mais vous, amants, liés d'une plus forte prise,
Penchez-vous sans le voir sur l'abîme béant...

*

Et maintenant, fuyons! Jusqu'à demain peut-être
Que ce bois gardera notre amer souvenir,
Et qu'ils respireront, en ouvrant leur fenêtre,
Un arôme d'amour qui les fera pâlir.

Rentrons, ô tristes sœurs, dans nos villes de pierre,
Lune, reconduis-nous au tombeau délaissé,
Où seul parle de nous, parmi le sombre lierre,
Le marbre d'un Eros insensible et glacé.

RICHARD CANTINELLI.

LES MUSES (1)

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POÉTIQUE

MARIE DAUGUET

Pour reconstituer en elle et autour d'elle l'atmosphère écessaire à sa vie, Marie Dauguet n'a pas eu à recréer, par sa oésie, une ambiance étrangère : elle est née et elle a vécu lans le milieu de sa race. Mais on peut définir sa poésie, une entative d'adaptation, d'identification parfaite avec la nature. Elle a cherché à retrouver cet état de divine inconscience qui ait que l'être humain participe à la vie générale. Ce n'est pas e désir de comprendre qui la tourmente, c'est le désir de sentir, de percevoir les mystérieux rapports qui existent entre 'homme et les choses.

Pour arriver à cet état de sympathie universelle, à cette orte de nirvâna panthéiste, il faut d'abord avoir pris conscience le soi-même, s'être dissocié du monde extérieur, s'en être solé comme une particule chimique. Alors le poète s'aperçoit, u bout de cette analyse, de cette introspection, qu'il n'existe que par les sensations qui l'affectent, par les influences qui l'envahissent ; il s'abandonne à elles, et, puisqu'il s'agit d'une emme, se laisse pénétrer par tous les bruits, par tous les eurts de la vie. Ceci est curieux : à cette heure, où nous tendons de plus en plus à l'analyse, nous plaçant en spectateur solé des contingences, voici un poète, une femme, qui tente ine synthèse de la vie, essaie de plonger sa petite vie individuelle dans toutes les vies. Elle percevra mieux le bruit de son cœur, mêlé à l'orchestration de toutes les autres palpitations le la nature.

Dès les premiers vers de son premier livre : *A travers le Voile*, la poétesse exprime ce désir de s'engloutir dans la nature, qui l'attire comme un amant :

> L'odeur de volupté des marais s'accentue,
> Qui parle aux sens tout bas avec des mots profonds.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 290.

. . . .
La résine suinte à l'écorce des mélèzes,
De la tendresse fond sous l'aubier trop étroit,
Et le Désir puissant surgit, dont rien n'apaise
L'ardeur et qui nous prend et lentement nous baise
Aux lèvres, comme un amant qui serait roi.

Ce n'est pas ici l'amour de la nature, comme l'a conçu J.-J. Rousseau, et depuis, sous une forme nouvelle, Francis Jammes. L'amour de la nature est ici une transposition de l'amour sensuel, qui demeure à l'étape du désir. Le poète s'aime dans les choses comme un amant s'aime dans sa maîtresse : « Je suis toi-même », dit-il. Marie Dauguet écrit :

Je suis le vent qui roule et je m'entends bruire
Parmi le vol agile et bleu des libellules ;
Aux visages des eaux, j'ai vu mes yeux reluire,
Et mon sang a teinté les roses campanules,
Pendant que de la sève en moi se coagule.
Je parle avec l'écho et vogue à l'unisson
Des traînantes rumeurs que le bois dissimule,
Et je m'épanouis aux primes floraisons.

Il y a, dans ces vers, le besoin de ressusciter, par le rythme des mots, l'émotion ressentie devant les paysages :

Je m'assoierai près du silence
Au pied vermoulu d'un érable,
Pour entendre chanter la stance
Muette de l'insaisissable
Et pourvu que mon cœur s'émeuve
Qu'importe si, fuyante trace,
Le verbe obscur où je m'abreuve
Se dissout sans nom dans l'espace.

Voici deux strophes qui nous évoquent le soir, entrant en nous, se faisant nous :

Le jour tombe, le jour trébuche,
Comme un vieux mendiant à besace,
Par les sentiers noirs pleins d'embûches.
Le jour tout éclopé se casse.

Le jour s'effrite vermoulu
Fourbu d'être clair et debout,
Il se fait cendre, on ne sait plus
S'il est lui-même ou s'il est nous...

Mais, ce désir, cette volonté de s'éparpiller dans l'inconscience des choses, est encore plus nettement exprimé dans

ces vers, qui disent aussi une sorte de vertige de l'anéantissement :

Mon songe est de ne plus ni penser ni sentir,
Mais sur l'inconscient au grand cœur magnanime,
De tournoyer ainsi qu'aux branches d'un abîme
Avec la volonté de m'y anéantir.

Après une journée de silence dans les champs, je reviendrai, dit-elle :

Je reviendrai, n'ayant plus rien dans la poitrine
De mon cœur anxieux et brûlant d'autrefois,
Pierre avec le caillou, feuillage au bord du bois,
Eteule où le troupeau bêlant rôde et piétine.

Aucun poète, peut-être, ne s'est approché aussi près de la nature que Mme Marie Dauguet : elle a le don de nous rendre sensibles, palpables, des impressions odorales qui nous semblaient insaisissables. Pourtant oui, ces vers réveillent en moi les odeurs des soirs d'été.

La corde déroulée au puits vert de bardanne,
Un cliquetis léger, le seau qu'on détachait,
Puis rien, absolument qu'un parfum qui s'émane
De l'onde remuée où la nuit sommeillait.

. . . .

Rien, la saveur au loin d'une rose qui dresse
Sa blancheur de lait pur quelque part sous les cieux
Et qui touche le cœur comme une main caresse,
Comme un triste baiser se posant sur les yeux.

Voici encore *la Grange*, baignée de cette atmosphère de silence, faite de mille petits bruits qui dorment. Dans cette grange à « l'aire de velours », sont amassées les odeurs séchées des prés, la fraîcheur des aubes, les tiédeurs parfumées de l'été. Cette grange est comme un temple, un refuge.

Calme, de la nuit pend au long des noirs chevrons,
Plane et traîne sa paix, de cendres imprégnée,
A travers le vitrail des toiles d'araignées
Dont un rai de soleil fait trembler les fleurons.

La pensée, dans cette solitude, échappe au temps, et cette impression, inexplicable plus nettement, est ici notée avec le rythme qui lui donne une réalité :

Et l'instant qu'on respire est déjà du passé
Qui coule en frissons doux comme l'eau sous la roue.

Dehors, c'est l'orchestration des parfums, dont « la lou deur nous hallucine », et cette odeur du soir mouillant le grappes des glycines

De son imperceptible averse.

Mais voici une évocation plus subtile encore :

Et des taillis tout dégouttants d'humidité
Montait aux lèvres une odeur de nudité...

Voici la lune « avec ses cheveux froids ». Marie Dauguet n décrit pas, elle tente de se situer au milieu des choses qu l'entourent, d'harmoniser les divers accords de ses sensation visuelles, odorales ou tactiles. Les sons et les parfums s répondent. C'est par la précision de l'image, souvent et néces sairement transposée, qu'elle veut recréer le monde extérieu tel qu'elle l'a senti. Parfois, elle trouve le vers, la strophe, qu est comme une minute captée dont elle a emprisonné, éternisé la sonorité et le parfum sous une cloche de cristal.

C'est ce besoin vital de s'identifier avec la nature, de répon dre, sans étonnement, et comme en état d'hypnose, à se invites, qui l'a faite poète et lui a donné l'intuition de l'en rythme verbale. La poésie, comme la peinture, a pour but d fixer des impressions fugitives, arrêtées, figées dans leur mou vement. Le jeu des mots comme le jeu des couleurs est infin et de même que le peintre peut mettre du sentiment dans se couleurs, le poète peut, par la combinaison des mots, peindr toutes les sensations de son être, et les rendre palpables, v sibles, sensibles. On a expliqué la technique de la poésie sym boliste en disant que les poètes de cette école avaient voulu non plus décrire, mais suggérer. Il faudrait ajouter que cett suggestion est la poésie même, et qu'il n'y eut jamais d poésie sans elle. Un vers est, avant tout, la traduction spon tanée d'une sensation ; c'est comme un cri où l'inflexion de l voix exprime la nuance et le degré de l'émotion. C'est cett musicalité du vers qui recrée en nous cet état de sensibilit qui fut celui du poète à la seconde de l'inspiration. C'est c qui fait que la poésie ne peut pas être traduite : cela n'es possible que pour les vers trop raisonnables et qui n'ont pa cette réverbération lumineuse des pierres précieuses, spéciale ment taillées. Dans une traduction, une vraie poésie réintègr son état de pierre brute, sans couleur et sans reflet. Il est peut

être moins nécessaire pour un poète de posséder une langue très riche de mots qu'un sens inné, instinctif, de cette suggestion, dont j'ai parlé. Cependant, s'il y a de vrais poètes presque tout à fait ignorants, il n'y en a pas de grands sans une connaissance profonde de leur langue.

Mme Marie Dauguet excelle à évoquer les images odorales, les plus subtiles, les plus intraduisibles de toutes les images. Dans une des plus belles pièces de *Par l'Amour*, je cueille ces vers :

> Trempé d'aube, dehors, le fumier resplendit.
> ....
> Et lance vers le ciel des parfums attiédis.
>
> Cernant une écurie ouverte au toit de mousse,
> Qu'emplit un vibrement nuageux d'ombre rousse,
> Du purin, noir brocard, s'étale lamé d'or,
>
> Où fouillent du groin activement les porcs.
> Et dans la paille humide et qu'ils ont labourée
> Le soleil largement vautre sa chair pourprée.

Il faudrait encore citer la série de poèmes intitulée *Parfums*, où le poète a noté toutes les odeurs, tous les accords d'odeurs des champs. La notation est musicalement très exacte. Derrière ces parfums, c'est le désir qui « s'embusque »; le poète leur donne aussi une signification plus métaphysique :

> Perçant l'opacité morne où nos sens résident,
> Vous êtes, défiant le plus subtil orchestre,
> De l'immense inconnu le langage fluide,
> La voix de l'au-delà dans sa forme terrestre.

Ce qui signifie, sans doute, l'au delà du désir perceptible. Mais Marie Dauguet est trop païenne pour se tromper et transporter ses sensations dans un infini invérifiable.

L'un de ces poèmes sur les parfums est dédié à J.-K. Huysmans. Et l'on songe que Marie Dauguet doit, en effet, beaucoup à des Esseintes. Sans lui, aurait-elle su noter

> L'accord des buis amers et des œillets musqués?

Marie Dauguet a appliqué la formule des synesthésies, indiquée par Huysmans : elle l'a appliquée avec volonté, et avec toute l'adresse d'une femme. Par son métier poétique, Marie Dauguet appartient à l'école symboliste, et ses maîtres sont Baudelaire et Verlaine. Plus lointainement Ronsard et la

Pléiade, auxquels elle a emprunté certains néologismes, jeunes encore parce que décidément inacceptés dans notre langue. Qu'on ne voie pas là un reproche; un vrai poète ne saurait noyer sa personnalité dans l'admiration d'un maître. J'a cependant entendu un poète avouer cette craintive faiblesse « Je n'ose trop lire Francis Jammes, disait-il, de peur d'être tenté de l'imiter. » O petit poète, si Jammes traduit si parfaitement ta propre sensibilité, lis-le, aime-le, et tais-toi.

Admirer, aimer les grands poètes; mais il faut que cett admiration, cet amour ne soit qu'un aliment de notre propr personnalité. C'est puéril de leur emprunter la forme de leu langage. C'est lorsqu'elle parle la langue simple et presqu rurale qui lui est familière que Marie Dauguet atteint sa plu parfaite beauté. Je voudrais citer en entier ce petit poème d *Par l'Amour : l'Amour mouillé*, dont voici les dernière strophes... Adieu, dit le poète à l'Amour,

> Adieu, mais crois que je jouis
> Du mal que tu m'as fait ; ma plaie
> Comme un rosier s'épanouit;
>
> Au vain bonheur que je dédaigne,
> Je la préfère ; sous mes pleurs
> S'effeuille le rosier qui saigne,
> Et que m'importe si j'en meurs !

Ce bonheur de souffrir, c'est le bonheur des saints et de poètes. Cette plaie divine qui s'épanouit comme une rose, c'es la poésie. Quelle joie orgueilleuse de comprendre qu'on es bien seul enfermé avec sa souffrance :

> Mon cœur est lourd comme un caillou,
> Le vent souffle on ne sait d'où
> Piquant comme un buisson de houx.

La philosophie qui se dégage de cette poésie, c'est l'amou de la vie. Ces derniers vers de *Par l'Amour* la résument :

> Aimons tout de la vie, adorons jusqu'aux larmes
> L'amour mystérieux;
> Obéissons au rite où le désir s'acharne
> Comme au geste d'un dieu.
>
> Ne soyons pas celui qui recule et se cache,
> Et, d'avance vaincu,
> Craint d'aimer, de souffrir, de créer : c'est un lâche,
> Il n'aura point vécu !

Les Pastorales, le dernier recueil de Marie Dauguet, nous donne la formule définitive de cette philosophie, de cet amour de la vie. Enfin! voici un livre de vers qu'une femme seule pouvait écrire, un livre dont la sensualité est vraiment féminine. Le poète ne s'élance pas vers la nature, il s'ouvre à elle, avec le désir d'être violenté par son mystère. Ce que Marie Dauguet n'avait qu'insinué dans ses premiers volumes, elle le clame ici avec une sorte de poétique impudeur. La chasteté, la mysticité sont toujours une transposition de sensations physiques : lorsque la chair est calme, le cerveau brûle, l'intelligence flamboie. La chasteté est de la lubricité sans échappatoire; la luxure est l'échappement de la sensualité ; la chair devient pure et sans désir. La poésie peut être l'expansion de la sensualité, en vérité elle peut être de la sensualité; plus belle d'être refrénée de flamber intérieurement.

C'est la sensibilité de l'homme qui vivifie la nature; les poètes romantiques l'avaient attristée de mélancolie : il semblait que les bois ne pouvaient être que le refuge des douleurs d'amour. Marie Dauguet, dans ses *Pastorales*, a renversé cette valeur sentimentale et a voulu redonner à la nature son véritable aspect : la voici devant elle, comme un jeune dieu plein de vie et de santé. Le poète trouvera pour la décrire toutes les images qui évoquent l'amour, la tendresse et la passion humaines. Le soir, pour elle, sera tiède et doux comme des bras d'amant. Le soir la saisit comme une étreinte : alors, c'est sa propre sensation qu'elle transporte dans le paysage, c'est une femme amoureuse qui défaille :

> Tout s'émeut. On entend l'horizon haleter,
> La terre sensuelle et lourde palpiter,
> Que l'émoi des pollens féconds enthousiasme.
>
> Ma lèvre est appuyée à la lèvre des dieux,
> Tant s'épanche, invincible, envahissant les cieux,
> Une odeur de baisers, d'étreintes et de spasmes.

Le poète ne contemple pas la nature, du haut de la colline : il veut la toucher, et il entre dans un champ de blé aux vagues hautes comme dans une mer, pour s'y baigner, nu.

> O grands blés pleins de vie où je suis enfouie,
> Perdue en vos soupirs, vos spasmes votre joie.

Alors c'est le désir de se perdre dans cette nature ou plutôt de s'abandonner à son rythme :

Ce plaisir formidable m'absorbe
De respirer d'accord avec les blés déments,
De rester là debout au bord du firmament
Avec mon âme ouverte, avec ma chair qui s'offre.

Marie Dauguet a repeuplé les bois de faunes et de nymphes :

J'inventerai des sons d'une telle tendresse
Que les daphnés vers moi tendront leurs souples bras ;
Que le vent conscient soudain me comprendra.

L'orage, qui mêle la terre et le ciel et devient un immense spasme d'amour :

Mais la terre et le ciel, comme un couple qui s'aime
Et qu'une étreinte aiguë âprement martyrise,
Soudain sont parcourus par un grand frisson blême :
A force de chaleur, la lumière se brise.

Et partout la remplace un hâve tremblement ;
Tout se pâme et jouit :
La terre dont frémit le grand cœur véhément,
Le soleil secoué par un spasme inouï.

Comme elle dédaigne les logis étroits « qu'on dresse et qu'on décore » ! C'est « le soleil, les parfums et le vent » qu'elle habite :

Ma maison ? C'est du ciel. Mon amant? C'est l'amour.

Et elle veut oublier « le labyrinthe où s'égarent les pas poursuivant l'amour humain ». Et c'est dans cette transposition panthéiste de l'amour qu'elle trouve un vaste bonheur qui la subjugue. Pas de déceptions, puisque son amant est le propre reflet de sa propre passion. Parfois, la prière qu'elle adresse au soleil se fait mystique et semble se souvenir, s'inspirer de réminiscences religieuses. Ces vers sont beaux :

L'espace attend, les vents prosternés sont pieux ;
La terre te désire d'une amour éperdue
Formidable soleil.....

Les premiers vers rappellent un cantique à Jésus ; le poète dans son ardeur de néophite païen, ne peut oublier les premières mysticités, les premières amours pieuses de son enfance. Un parfum d'encens surnage encore dans le temple païen.

Une sorte d'inquiétude divine persiste :

L'au-delà transparaît sous le réel usé ;
J'ai dépassé mes sens... enfin divinisé
Et m'enfonce en la nuit ouvrant son vaste abîme.

O nuit, libère-nous... Hors du cachot charnel,
Que, par toi, nous flottions comme un parfum d'autel,
O solennelle nuit... O nuit sérénissime.

C'est qu'à travers les feuillages noirs l'image de la Mort est apparue :

Puisque je dois mourir, tout me navre et me nuit...

Pour un instant, le poète se dissocie de la nature et prend conscience de sa petite vie individuelle ; qu'il rentre vite dans le fourré de l'inconscience et redevienne un des gestes, un des cris spontanés de la nature :

Errer dans la nature ainsi qu'une abeille ivre...
. . . . . .
Et ne distinguer plus de mon cœur éphémère
Et soupirant, le cœur paisible de la terre,

Qu'il s'enfonce dans le silence des choses « comme le moissonneur en la mer des moissons » : le silence est la voix de son cœur : il lui parlera d'amour.

Beau Silence, bouquet attaché sur ma gorge,
Colombe respirant contre mon cou, pâmée...
. . . . . referme sur moi tes tendres bras ouverts ;
Que je presse tes mains en mes brûlantes paumes ;
Tes deux mains de fraîcheur, au fond des soirs déserts...

Pourtant, je ne sais s'il ne perce pas comme un regret dans ce dédain de l'amour humain, un regret de souffrances anciennes dans le paisible bonheur de l'instant :

Le désir torturant devient une caresse
Alors qu'on le perçoit, voguant parmi les choses ;
Leur divine beauté jamais ne nous délaisse ;
Si tu veux des baisers, mais baise donc les roses !

la chair froide et parfumée des roses. Mais l'art est un divin mensonge, une auto-suggestion qui nous permet de nous concevoir autres que nous ne sommes ; par lui, nous dépassons notre instinctive sincérité, nous nous agrandissons de tous les rêves lentement formés par l'imagination de nos ancêtres. L'art est l'expression de l'évolution de la race ; évolution (c'est-à-dire

adaptation de l'organisme aux sensations extérieures, pour percevoir toujours le même degré d'émotion). Marie Dauguet, et c'est ce que sa poésie nous apporte de plus nouveau, nous fait entrevoir la possibilité d'une volupté nouvelle : la volupté des odeurs, goûtée savamment, écoutée, ressentie comme une musique :

Parfums, ne laissez pas, ainsi que la musique,
Notre chair et notre âme immensément déçues ;
Elle doit exister cette joie frénétique
Que vous nous désignez, si vaguement perçue ;

Jetez-la sur nos cœurs soulevés, sanglotants,
Dans cette heure électrique et par l'éclair hantée ;
Et fallût-il mourir après l'avoir goûtée,
Je ne me défends pas... je suis là... et j'attends.

L'homme orgueilleusement ramène tout à lui. Mais le parfum des fleurs ne jaillit pas pour lui des corolles et des calices : il n'est qu'un appât pour les insectes, colporteurs des pollens. Nous trouvons cependant dans ces parfums une excitation à la volupté : c'est que les fleurs sont vraiment des bouches voluptueuses, qui attendent des baisers. Pour que nos sensations odorales puissent s'ordonner, se classer, il faudrait qu'elles s'intellectualisent, se fassent en nous « désintéressées » comme nos sensations auditives, que l'art a faites musicales.

En cultivant nos sensations odorales, nous percevrions un peu plus parfaitement encore le monde extérieur ; ce sera un art nouveau, nécessaire à l'évolution, c'est-à-dire au maintien de l'espèce. C'est l'intuition d'un poète qui l'a deviné.

RENÉE VIVIEN

Je ne sais de Mlle Renée Vivien que ce qu'elle a révélé d'elle-même dans ses livres. On la dit d'origine étrangère, « pétrie de races différentes, née de climats aussi divers que le Sud et le Nord ». M. Charles Maurras, qui nous donne ces renseignements, ajoute : « La moitié de ses *Brumes* est traduite du norvégien. Elle cite Swinburne, mais ne paraît pas moins familière avec le latin de Catulle et le grec de Sapho, qu'elle traduit et paraphrase à tout instant. » Sa poésie, où elle a mêlé l'intuition des poètes du nord, leur inquiétude, à la volupté et à la sérénité orientale, me semble comme une tentative d'équilibrer ces diverses tendances et hérédités qui luttent en elle.

Il y a, en effet, dans ses vers, un goût de l'analyse subtile qui se marie à une sorte de fatalisme. Elle a écrit elle-même à propos de Sapho : « Les Lesbiens avaient l'attrait bizarre et un peu pervers des races mêlées. La chevelure de Psappha, où l'ombre avait effeuillé ses violettes, était imprégnée du parfum tenace de l'orient, tandis que ses yeux, bleus comme les flots, reflétaient le sourire limpide de l'Hellas. Ses poèmes sont asiatiques par la violence de la passion, et grecs par la ciselure rare et le charme sobre de la strophe. »

Cette double qualité, la violence de la passion et la sobriété du style, se retrouve dans l'œuvre de Renée Vivien. Nouvelle Sapho, elle a chanté les mêmes amours que l'aède de Lesbos, mais elle a comme christianisé l'émotion de Sapho, en substituant à la sérénité de la poétesse grecque une sorte de perversité romantique. Ces idées de vice et de péché associées à ces gestes si simples et naturels leur donnent une valeur nouvelle :

L'art délicat du vice occupe tes loisirs.
.....
Et les gardénias fragiles des hivers
Se meurent dans tes mains aux caresses impures.
.....
Sous les flots de satin savamment entr'ouverts,
Ton sein s'épanouit en de blanches luxures.
.....
... Fleurit, enveloppé d'haleines de luxures,
Lis profane, ton corps pâle et voluptueux.

La poésie elle-même se fait vice pour être sentie voluptueusement :

Ta bouche délicate aux fines ciselures
Excelle à moduler l'artifice des vers.

La prêtresse n'oublie jamais que ces amours saphiques qu'elle chante sont une religion secrète, ignorée ou méprisée du vulgaire. Elle trouve une sensualité intellectuelle dans cet aristocratisme de la sensation et du sentiment. Ces amours sont aussi sentimentales que les autres, d'une horlogerie sentimentale plus délicate et plus compliquée que les autres.

Et j'espérais qu'enfin jaillirait le soupir
De nos cœurs confondus, de nos âmes mêlées...

Mais toujours ce parfum de péché et de tristesse qui se

mêle à l'odeur des chairs blanches, comme si, au delà de ces caresses qu'elle qualifie d' « impures », elle cherchait, en effet, l'amour infini, absolu, l'amour pur qui ne se manifeste pas par la frénésie des étreintes :

> Je baiserai tes mains et tes divins pieds nus
> Et nos cœurs pleureront de s'être méconnus,
> Pleureront les mots vils et les gestes infâmes.

Il y a, dans ces poèmes, des notations d'une très subtile délicatesse et d'une très délicate perversité. La poétesse chante comme pour endormir une peine profonde : elle écoute sa propre voix ou celle de son amante :

> Parle-moi de ta voix pareille à l'eau courante,
> Lorsque s'est ralenti le souffle des aveux,
> ... O mon harmonieuse et musicale amante !
> ... Car, si tu t'arrêtais, ne fût-ce qu'un moment
> J'entendrais... j'entendrais au profond du silence
> Quelque chose d'affreux qui pleure horriblement.

C'est que, décidément, ces tendresses, ces caresses, pourtant douces comme des cous de cygnes, ne lui semblent être que l'ombre des joies qu'elle rêve : alors, tout se fait amertume, et c'est dans cette amère perversité que la Muse trouvera son bonheur. Voici un petit poème : *Victoire*, qui caractérise bien cette inspiration, baudelairienne, quoique sur un mode mineur, et féminisée.

> Donne-moi tes baisers amers comme des larmes,
> Le soir, quand les oiseaux s'attardent dans leurs vols.
> Nos longs accouplements sans amour ont les charmes
> Des rapines, l'attrait farouche des viols.
> Tes yeux ont reflété la splendeur de l'orage...
> Exhale ton mépris jusqu'en ta pâmoison.
> O très chère ! — Ouvre-moi tes lèvres avec rage :
> J'en boirai lentement le fiel et le poison.
> J'ai l'émoi du pilleur devant un butin rare
> Pendant la nuit de fièvre où ton regard pâlit...
> L'âme des conquérants, éclatante et barbare,
> Chante dans mon triomphe au sortir de ton lit !

On serait tenté de qualifier cette poésie d'artificielle ; mais on devine que c'est avec sincérité que la poétesse s'est suggestionnée cette perversité, qui donne une valeur à ses sensations. Elle en arrive à une acuité de lamentation qui est belle :

Et le sanglot aigu pareil à la détresse.

Pourquoi cette détresse ? que cherche donc cette femme, au delà de l'accord parfait des étreintes et des spasmes? On dirait qu'elle ne peut pas trouver ce repos spontanément absolu de sa sensibilité détendue, ou du moins que le rythme de ses vers seul le lui peut donner. Le rythme de ces vers est, en effet, harmonieux comme une caresse graduée vers l'étouffement final de la joie : il recrée l'état inquiet du désir, et cette « pureté dernière » des yeux, avant que l'extase les ait envahis et troublés. Mais, souvent, le style de Renée Vivien se fait abstrait et ne veut retenir que le dessin des étreintes. La poétesse, avec méthode, décortique sa sensation à froid, et ainsi dessinés, ces amours atteignent une pureté et une chasteté mystiques. Vraiment, ce sont là jeux de petites filles très pures et même très pieuses : elles croient à l'amour et s'entrebaisent avec une respectueuse adoration. Pourtant cette adoration s'agenouille et se fait plus sensuelle ; c'est la communion :

Sous ta robe, qui glisse en un frôlement d'aile,
Je devine ton corps, — les lys ardents des seins,
L'or blême de l'aisselle,
Les flancs doux et fleuris, les jambes d'Immortelle,
Le velouté du ventre et la rondeur des reins.
... Voici la nuit d'amour depuis longtemps promise...
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir.

Cette poésie est beaucoup plus mystique que sensuelle : parfois aussi, dans ces chants, on ne distingue pas la spécialité de l'inspiration : il y a, là, des poèmes qu'un amant pourrait réciter à son amante ; il nous faut, pour restituer à cette poésie la perversité qu'elle exige, imaginativement mêler une double chevelure, écraser les pommes jumelles des seins, joindre les bouches aux lèvres et les lèvres aux bouches, évoquer l'accord odoral des chairs brunes et blondes des femmes : la mer et la forêt ; les algues, le muguet, la rose et la framboise.

Si, en lisant les poèmes de Renée Vivien, on ne peut s'empêcher de songer à Baudelaire, par cette perversité voulue et par cette sérénité et cette perfection, voulue aussi, de la forme, quelques subtilités sentimentales plus actuelles nous rappellent Verlaine, le Verlaine qui chanta *les Amies*. La poétesse s'écrie sur le mode verlainien :

Et comment jamais retrouver
L'identique extase farouche !

Et puis voici quelques strophes d'une chanson, qui exprime cette timidité craintive devant l'amour que Verlaine a dite, tant de fois :

J'ai peur de ce frisson nacré
De tes frêles seins, je ne touche
Qu'en tremblant à ton corps sacré,
J'ai peur du charme de ta bouche.
... Mais quand, si blanche entre mes bras,
A mon cri d'amour qui se pâme
Tu souris et ne réponds pas,
Tes yeux fermés me glacent l'âme...
J'ai peur...
De t'avoir peut-être fait mal
D'une caresse involontaire.

Ces deux derniers vers sont aussi beaux qu'un fragment d'ode de Sapho (1). Renée Vivien, qui a traduit Sapho, a longtemps rêvé devant ces strophes mutilées, et a tenté de les reconstituer, mais quoique conforme à l'inspiration saphique, ces vers nous semblent, trop souvent, la paraphrase plus que le logique prolongement de la pensée de Sapho : Renée Vivien interprète en seize vers cette inscription de Sapho :

Ταις κάλαις ὔμμιν [τὸ] νόημα τῶμον
οὐ διαμειπτον.

Envers vous, belles, ma pensée n'est point changeante.

Là où Sapho n'a fait que suggérer une comparaison, Renée Vivien la révèle et la développe, ôtant ainsi à cette poésie son charme de mystère :

Telle une douce pomme rougit à l'extrémité de la branche, à l'extrémité lointaine : les cueilleurs de fruits l'ont oubliée ou, plutôt, ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pu l'atteindre.

Au bout de quelques strophes, Renée Vivien nous impose cette interprétation, que la poétesse grecque nous laissait plus savamment deviner :

La savante ardeur de l'automne recèle
Dans ta nudité les ombres et les ors.

(1) Digne de Sapho, ce distique :
Dans les jardins où se parfume le silence
L'instant fuit avec les pieds blancs d'Atalante.

Tu gardes, ô vierge inaccessible et belle,
Le fruit de ton corps.

Mais, cette restriction faite, les poèmes de Sapho furent, pour Renée Vivien, un stimulant de son imagination; et davantage encore: dans la digne sérénité de la poétesse grecque, la muse française a trouvé le beau courage de chanter à haute voix les joies, les bonheurs et les tristesses d'amours secrètes. Elle a imposé orgueilleusement le culte de Sapho :

Certaines d'entre nous ont conservé les rites
De ce brûlant Lesbos doré comme un autel...
.....
Et nous aimons comme on aimait à Mytilène.

On trouvera, dans le recueil qui s'intitule: *A l'heure des Mains jointes*, la description, ou plutôt l'insinuation de quelques-uns de ces rites sacrés :

Nous savons effleurer d'un baiser de velours.
Et nous savons étreindre avec des fougues blêmes;
Nos caresses sont nos mélodieux poèmes...
Notre amour est plus grand que toutes les amours.

La poétesse nous fait ses aveux : on l'avait condamnée aux laideurs masculines ; étant femme, elle n'avait pas droit à la beauté.

On m'avait interdit tes cheveux, tes prunelles
Parce que tes cheveux sont longs et pleins d'odeurs
Et parce que tes yeux ont d'étranges ardeurs
Et se troublent ainsi que des ondes rebelles,

dit-elle à son amie ; mais elle osa concevoir « qu'une vierge amoureuse est plus belle qu'un homme » ; et, depuis, loin des hommes, elle cache son bonheur, « contre les regards durs et les bruits du dehors ».

Quelques-unes des pièces de ce recueil nous disent ce que cette femme a souffert dans sa dignité de femme. Je voudrais citer en entier *le Pilori*, dont la plainte ressemble à une lamentation biblique :

Pendant longtemps, je fus clouée au pilori,
Et des femmes, voyant mes souffrances, ont ri.

Puis, des hommes ont pris dans leurs mains de la boue
Qui vint éclabousser mes tempes et ma joue.

Des pleurs montaient en moi, houleux comme des flots,
Mais mon orgueil m'a fait refouler mes sanglots.

Nulle n'a dit : « Elle est peut-être moins infâme
Qu'on ne le croit, elle est peut-être une pauvre âme. »
.....
J'ai senti la colère ardente m'envahir.
Silencieusement, j'appris à les haïr.

Leurs insultes cinglaient, comme des fouets d'ortie...
Lorsqu'ils m'ont détachée enfin, je suis partie.

Je suis partie au gré du vent, et depuis lors
Mon visage est pareil à la face des morts.

Je n'ai fait qu'effleurer l'œuvre de Renée Vivien, qui se compose d'une douzaine de volumes, mais pourtant j'ai cité assez de ses vers pour qu'on apprenne à en aimer le parfum sobre et la ligne pure. Osons admirer chez elle ce que nous admirons chez Sapho, et comprenons que c'est une très belle sincérité qui s'exprime dans ces vers :

Pour l'Aphroditè, j'ai dédaigné l'Erôs,
Car je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle :
Je ne change point, ô Vierges de Lesbos,
Je suis éternelle.

L'amour, quelle que soit la nuance de ses caresses, est toujours sacré.

SYBIL O'SANTRY (Mlle ELSA KOEBERLÉ)

C'est dans la culture de l'amour, cette perpétuelle analyse de soi même, que cette Muse trouvera la plénitude de son être. Ceux que nous aimons nous apportent ce qui nous manque : ils nous complètent ; leurs gestes, leur parfum, la couleur de leurs yeux, le timbre de leur voix nous mettent, physiologiquement, dans un état de parfaite béatitude, comme si, par leur seule présence, nous nous trouvions plongés dans la lumière la plus favorable à notre organisme. C'est que l'amour, en ses minutes de mutuelle concordance, donne à la chair, à l'être tout entier, un rythme parfait. Ceci explique que les poètes ne chantent jamais le bonheur dans l'amour ; mais, si l'amour les abandonne, si l'illusion qu'ils s'étaient bâtie s'effondre, ils mettent toute leur force nerveuse à reconstruire artistiquement, par le rythme de leurs vers, cet état de bonheur, même illusoire, nécessaire à leur plénitude de vie. Sans doute la théorie de Schopenhauer demeure tou-

jours vraie : c'est par l'éclectisme de l'amour que les races se maintiennent et se perfectionnent ; mais ceci est le but caché, l'individu ne le voit pas, ne veut pas le voir, c'est son bonheur personnel qu'il cherche dans la passion. Et même, si nous abordons dans l'île des Sirènes, nous nous apercevons qu'elles ne chantent pas pour attirer le désir des hommes, mais pour se charmer entre elles. Elles entrelacent leurs bras et leurs rires, elles mêlent leurs lèvres et leurs aveux, et font la nique au génie de l'espèce. Pourtant, ces amours féminines ont, dans leurs effusions charnelles et sentimentales, la même gravité que les autres, et plus de grâce; ce sont les mêmes serments d'éternité, les mêmes joies, les mêmes regrets, les mêmes larmes, les mêmes douleurs.

En réalité, dans ce couple d'une même féminité apparente, il peut y avoir une réelle antinomie sexuelle. Il n'y a pas de perversion de l'instinct génital, mais les êtres sont attirés vers ce qui les complémente, et toutes les amours sont normales qui assurent à deux êtres l'état de joie physique nécessaire au bon fonctionnement de leur organisme.

Dans ses deux premiers recueils : *la Guirlande des jours* et *les Accords*, Sybil O'Santry a mêlé et comme accroché les rythmes de son chant intérieur aux branches et aux aspects de ses paysages familiers. Elle s'est regardée dans ces paysages qui ont pris les nuances et les teintes changeantes de ses émotions :

Le ciel était de feu et d'or... un ciel sauvage,
Et des glaives trempaient dans l'eau trouble du soir.
Des fleurs s'ouvraient en moi, flexibles et flagrantes,
Des fleurs... tes gestes et ta blancheur nonchalante :
Ton corps se muait tout en folle floraison.
Et j'eus voulu t'avoir, pâle de pamoison,
Près de moi. Nous coucher sur la berge glissante
Et m'abîmer en toi comme en une oraison.

C'est en elle que le paysage contemplé se prolonge : les fleurs évoquent, deviennent les gestes de l'amour. *La Guirlande des jours* est une série de petits poèmes verlainiens : le vers toujours précis, et d'une ligne très pure, très calme, tremble un peu parfois et s'alourdit d'une larme.

Tu me hantes la chair. Ma lampe s'est éteinte
De ne plus éclairer la flexion de ton cou ;

Mon cœur a mal. Et pour bercer sa lente plainte
Je me grise âprement du hurlement des loups.

Mais jamais Sybil ne décrira un paysage, pour le seul plaisir de fixer, de photographier le contour des choses : sa poésie est avant tout psychologique. Elle n'emprunte ses images à la nature que pour exprimer des états de sentiment.

Ta chambre était comme un paysage lunaire,
Comme un étang perdu sous bois, qui ne s'éclaire
Que du rayon timide d'un astre presque éteint;
Dans ton âme jolie comme un miroir sans tain
On verrait se faner des fleurs crépusculaires...

C'est une transposition de l'abstrait en concret. La nature n'est vraiment pour elle qu'une hallucination :

Le soir est pur comme une vierge qui s'endort.

Parfois, le rêve se farde d'irréel, et l'on croirait entendre comme un écho des *Fêtes Galantes* de Verlaine :

Nous qu'un baiser perdu a faits un peu plus tristes,
Pâles adolescents dont s'ignore le nom,
Nous nous mourons d'amour pour celles qui n'existent
Que dans le parc désert d'un défunt Trianon.
... O le soir, au retour, quand vous ôtiez vos bagues,
Que n'avons-nous baisé vos doigts tièdes et longs
Ou vos menus seins blancs !... Avec un geste vague
Et la phrase ambiguë qui semble dire non...

Dans *les Accords*, l'originalité de la forme s'accentue, se précise : les vers de Sybil, loin d'avoir cette fougue, cette frénésie qui caractérisent la poésie féminine contemporaine, sont au contraire d'une extrême sagesse, d'une ferveur refrénée. On dirait un visage ému qui ne veut pas pleurer :

J'ai noué tout mon espoir à ton cou flexible,
Et, mannequin troué par ton tir à la cible,
Mon cœur ne veut plus rien que ces soins indolents ;
Car toute la beauté blessée de l'automne,
Tu la résumes, en ce geste nonchalant
Qui tente d'affermir tes lourds cheveux croulants.

Nul poète n'a mieux su enclore l'amour de la nature en un visage de femme :

Toutes les routes où tu passes
Ont l'ombre et l'éclat de ta face.
Chaque paysage est en toi,

Et ton sourire est à la fois
La plaine verte, la montagne
Et le soir bleu sur la campagne.

Femme, et plus intuitivement sensible à la beauté plastique t émotionnelle de la femme, elle trouvera ce vers pour décrire iesole,

...Qui est un bouquet entre des seins de femme.

A travers les nuages, une cime de montagne apparaît

Nette et nue comme une femme se dévêt...

Le sentiment qui emplit ces vers est le désir de l'amour, ette identification parfaite de deux êtres; je ne vis que pour ui, dit-elle,

Je viens toujours à lui, les mains pleines de roses :
A mes plus beaux présents, il n'a jamais souri,
Il ne me tend jamais qu'une bouche morose.

La voilà seule avec sa tristesse. Alors, elle chante, elle omble cette solitude, du bruit cadencé de sa poésie, et etrouve par ces rythmes émus l'état de plénitude qui lui nanque. Son nouveau recueil de vers : *Décors et chants*, sera a continuation de cette symphonie voluptueuse. Ce titre nême est comme la synthèse de tout l'art de cette Muse, qui ssocie à la plainte verlainienne de son chant l'émotion des aysages. Elle voyage, et à côté d'elle son amour regarde et 'accoude aux balcons :

Il prête un accent cruel et divin
Aux parfums des jours, au bruit des jardins,
A l'âcre plaisir de se sentir loin.

Le long des lacs et des fiords de Norvège, sa douleur l'acompagne, et elle chante, accordant sa lyre au bruit monoone des cascades et des vagues :

La mer bat les rochers.... O ma peine immobile...

Au retour la poétesse se retrouve seule avec son amour et a détresse. Rien, dit-elle,

.. Rien, ni la langueur, ni l'or des paysages,
Ni la mer ne détruit — rien ne vaut son visage
Où passe tour à tour l'ombre et tout le plaisir...

Mais cette solitude qui se souvient, va devenir une compa-
gne bien-aimée. Elle lui parle :

> Je ne sais nulles mains, si fraîches à mon front.
> Je t'aime — te voici. Ecrivons dans le sable
> (Le vent l'effacera) une date et mon nom.

Et je trouve vraiment belle cette orgueilleuse acceptation : l'amour est un reflet dont nous illuminons les êtres; nous pouvons, en retournant vers nous-mêmes ce projecteur, éclairer nos paysages intérieurs. C'est bien seule avec elle-même, avec ses souvenirs, sentant la présence cachée de l'amour en toutes choses, dans les peines et dans les joies de la vie quotidienne, que Sybil avoue :

> Je ne puis plus chanter que ton visage, Amour,

et sa poésie se fait plus fervente, parce qu'elle s'est mise tout entière dans ces poèmes voluptueux, qui ont le rythme un peu angoissé d'un sein de femme.

JEAN DE GOURMONT.

ALFRED TENNYSON

Le 6 août 1809, au presbytère de Somersby, paisible village pelotonné entre des bouquets d'arbres, au pied d'une colline grise du Lincolnshire, naquit Alfred Tennyson, qui, quarante et un ans plus tard, devait être le poète lauréat de l'Angleterre, et conserva cet honneur pendant quarante-deux ans. Il mourut le 6 octobre 1892, ayant connu toutes les satisfactions du succès et des honneurs, et transmettant à son fils Hallam les droits à la pairie que le gouvernement de Mr Gladstone lui avait conférés, à Noël 1883. Son œuvre poétique est volumineuse et d'une valeur très haute. Sa vie, exempte de vicissitudes, fut très jalousement consacrée à la poésie. Tennyson offre l'exemple d'une vie très noble et laisse la langue et la poésie anglaises plus riches qu'il ne les avait trouvées.

Voilà en quelques lignes toute la biographie du poète de *Maud* et des *Idylles du Roi*. Nous ne le connaîtrons jamais plus intimement, ou du moins avant bien longtemps, si ceux qui « savent » ont le loisir et la liberté de témoigner franchement de ce qu'ils ont vu, et si des documents dignes de confiance sont gardés pour nous éclairer.

Certes, on a pris soin de publier une biographie de Tennyson. Le fils du poète fit paraître, en 1897, deux énormes volumes intitulés *Alfred Lord Tennyson, a Memoir, by his son* (1). Mais quand on a eu la patience de parcourir ces mille pages, fastidieuses presque toujours et ennuyeuses trop souvent, on a l'impression très nette que cette accumulation de détails incohérents et insignifiants a été simplement jetée en pâture à la curiosité publique pour qu'une fois satisfaite, ou dégoûtée, elle se tourne vers autre chose. Le fils du poète en fait d'ailleurs l'aveu ; il déclare que l'idée d'une longue biographie déplaisait à son père, et il cite, à l'appui, la fin d'un sonnet destiné à servir de préface à *Becket* : « Quiconque se connaît vraiment, sait que nul ne peut relater véridiquement

(1) *Alfred Lord Tennyson, a Memoir by his son*, 2 vol. in-8, 1897, Macmillan and C°.

un seul de ses jours et que personne sur terre ne peut s'en charger à sa place. » Pourtant le fils obtint la permission de raconter, au cas où il le jugerait bon et aussi brièvement qu'il se pourrait sans commentaires, les principaux incidents de l'existence paternelle, mais qu'alors ses notes devaient être suffisamment définitives et complètes pour rendre inutile — et sans doute aussi impossible — l'éventualité de biographies ultérieures non authentiques. En réalité, Tennyson redoutait particulièrement, et ce fut l'épouvantail de ses dernières années, d'être minutieusement disséqué après sa mort, *to be ripped up like a pig*, disait-il avec son habituelle vigueur d'expression. Aussi se préoccupa-t-il sérieusement de préparer les documents pour une histoire de sa vie qui le montrerait « dans toute sa gloire ». On ne doit donc les deux volumes du *Memoir* filial qu'à sa crainte que des chercheurs moins respectueux s'offrent la fantaisie de le dépeindre sous des couleurs trop crues. Le fils s'est conformé au désir de son père, et s'il faut louer sa piété filiale, il est certainement permis d'en regretter le résultat. A coup sûr, non, Tennyson n'a pas été « éventré comme un porc ». Cette biographie rigoureusement officielle nous l'a fait apparaître dans une série d'attitudes prises pour la galerie ; il pose pour la postérité, et si les portraits sont indéniablement très impressionnants, ils sont aussi beaucoup trop conventionnels. Dès le début, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme sont drapés dans la gloire future du poète-lauréat et du pair qui siégera à la Chambre des Lords ; le poète parade sans cesse sous la défroque du lord. Jamais nous ne voyons et n'entendons Tennyson parler, agir, penser en homme avec ses joies et ses espoirs, ses faiblesses et ses douleurs : il est toujours juché sur un piédestal, ou toujours pontifiant et arpentant une estrade, nimbé de son génie et paré de ses vertus, pour l'admiration d'une foule ébaubie. Rarement, dans ce rapport officiel d'autopsie, entrevoyons-nous un indice qui nous donne à croire que le sujet de cet examen post mortem fut réellement un être humain et non un automate en représentation qui a merveilleusement joué son rôle jusqu'au bout.

Des faits, des lettres, voilà tout ce qu'on nous donne, et soigneusement expurgés. Pour les faits, ce sont, la plupart du temps, des énumérations, tel jour il fit ceci, tel jour, il alla à tel endroit, tout ce que nota sèchement et puérilement Mrs Ten

yson. Après certains de ces fragments, on est à ce point agacé u'on a envie de fermer le livre, en se disant : « Inutile de oursuivre plus avant, il fut bon époux, bon père et... bon ujet de sa reine », — et de feuilleter à nouveau le recueil de es œuvres complètes.

Une énorme quantité de lettres sont citées, celles de Tenıyson, brèves, rapides, sommaires, présentant rarement un éritable intérêt, — pas plus du reste que celles de ses corresondants, sauf quelques exceptions. Toujours les mêmes répéitions, un récit verbeux de la visite au Poète-Lauréat, drapé lans son manteau bleu et coiffé de son vaste feutre mou à arges bords, son accueil aimable, sa courtoisie chevaleresque, a conversation variée prononçant sur toutes choses des paroes immortelles, transformées en piètres banalités dès que le correspondant les cite, ses vitupérations des critiques, sa pipe, es nuages de fumées flottant autour de sa tête olympienne, la ieille et noble demeure, les lauriers, les cèdres, les jardins; uis encore son manteau, son chapeau, sa pipe, l'affabilité de on adieu, le charme de cette visite à jamais inoubliable... Tout cela frise le grotesque. Heureusement qu'on a parfois quelque billet de Fitzgerald, *Old Fitz*, de James Spedding ou le Milnes, qui en dit ou en laisse deviner plus long en quelques lignes que ces prolixes niaiseries. Tout ce qui est intime et révélateur dans les 40.000 lettres que le biographe a compulsées pour faire son choix a été très soigneusement éliminé.

Pourtant de tout ce fatras, la grande figure du poète émerge ; si l'on s'en donne la peine, on obtient le portrait d'un grand homme. La puissante personnalité de Tennyson résiste et se dégage : on le voit volontaire et opiniâtre malgré d'apparentes fluctuations ; réservé et sauvage un peu, tout en étant à son gré bienveillant et sociable, et beaucoup plus qu'on nous le dit, il dut être maussade et taciturne, grincheux et bourru, hargneux souvent et rébarbatif. Il apparaît très certainement une grande figure et ce fut un tort de croire qu'on le diminuerait en indiquant plus franchement le côté humain de son caractère, les particularités de son tempérament. Sans aucun doute, on aurait pu nous donner une biographie admirable en mettant des ombres au tableau et l'hommage aurait été tout aussi respectueux envers le Lauréat et le Lord si l'on nous avait davantage montré l'homme et le poète.

Tous ceux qui ont connu Tennyson se sont toujours émerveillés de rencontrer chez un homme d'un physique si imposant et d'une si virile rudesse, une sensibilité quasi-féminine, — une sensibilité à fleur de peau qui explique qu'il fût si susceptible et si malaisément abordable. Malgré sa haute stature et sa puissante masculinité, il était obligé de défendre ses approches contre les contacts trop brusques, contre les heurts directs. C'est sous cet aspect-là, sous ce côté sensible, qu'on voudrait le connaître.

Il eut des amitiés nombreuses, auxquelles il sut rester fidèle; ses amis ont témoigné de son grand cœur, et ne lui ont pas ménagé leur affection. A l'Université de Cambridge, où il fit partie de la brillante petite société des « Apôtres », il se lia avec Arthur Hallam, qui lui inspira *In Memoriam*, avec Monkton Milnes, Spedding, Trench, Brookfield et d'autres qui devinrent d'importants personnages; plus tard, de 1842 à 1845, quand il habitait Cheltenham d'où il venait fréquemment à Londres, il fréquenta beaucoup le monde littéraire et entra en relations amicales avec Dickens, Forster, Macready, Coventry Patmore et lord Kelvin, mais ses deux meilleurs amis à cette époque furent Thackeray et Carlyle. Une histoire rapportée dans le *Memoir* révèle de façon fort caractéristique l'amitié de Tennyson et de Thackeray. Un jour, après avoir dîné ensemble, ils se mirent comme de coutume à discuter de littérature et Tennyson déclara : « J'aime Catulle pour la perfection de sa forme et pour sa tendresse ; il est le plus tendre des poètes. » Et il cita les vers qui terminent le poème sur la mort de Quintilia :

Quo desiderio veteres renovamus amores
Atque olim amissas flemus amicitias,

dont il voyait une traduction excellente dans un quatrain d'un des sonnets de Shakespeare :

Then can I drown an eye, unused to flow
For precious friends hid in death's dateless night,
And weep afresh Love's long since cancell'd woe,
And moan the expense of many a vanish'd sight.

Il cita encore une Stance du *Juliæ et Mallii Epithalamium*

Torquatus, volo, parvulus
Matris e gremio suæ

Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem,
Semihiante labello.

Thackeray répliqua : « Je ne prise guère tout cela, je ferais bien mieux moi-même. »

Le lendemain matin, Tennyson reçut un billet ainsi conçu :

Mon cher Alfred, — Je me suis éveillé cette nuit, à deux heures, pris d'une sorte de terreur au souvenir d'une opinion que j'ai émise au sujet de Catulle. Quand j'ai dîné, je me crois parfois l'égal des plus grands peintres et des plus grands poètes. Cette illusion ne tarde pas à s'évanouir et je sais alors de quel pauvre petit violon je joue et quels petits airs je râcle dessus. Ce fut très généreux à vous de me laisser la possibilité de rétracter une phrase stupide ; mais sur le moment j'étais persuadé que je faisais une remarque parfaitement simple et probante. Voilà l'aveu qu'il me fallait faire ; pourtant, pourquoi me sentirais-je si tourmenté d'avoir prononcé un jugement outrecuidant ? C'est être outre-cuidant que désirer ne pas le paraître ?

Un précieux portrait de Tennyson est celui que Carlyle traça dans une lettre à Emerson :

Alfred est l'une des quelques figures britanniques et étrangères (en nombre qui n'augmente pas, je crois) qui sont et restent belles pour moi, une véritable âme humaine, ou quelque authentique approximation, avec qui votre âme peut se sentir en communion fraternelle... Il m'esquive souvent, dans ses brèves visites en ville ; il esquive tout le monde en réalité, étant un homme solitaire et triste, comme le sont certains, s'enfermant dans un élément de mélancolie, portant avec lui un fragment de chaos dont il façonne un cosmos... Il fut élevé à Cambridge, vaguement en vue du Droit ou de l'Eglise ; se trouvant, à la mort de son père, en possession d'un petit revenu, il préféra faire bourse commune avec sa mère et quelques-unes de ses sœurs, vivre indépendant et écrire des poèmes. C'est ainsi qu'il vit encore, tantôt ici, tantôt là, la famille habitant toujours à distance accessible de Londres, jamais en ville, où lui-même ne fait que de rares et brèves apparitions, logeant chez quelque vieux camarade. Je crois qu'il n'a pas quarante ans, mais guère moins. L'un des plus beaux spécimens d'homme, au monde. Un grand casque de cheveux noirs au vent. Des yeux bruns, riants, brillants ; face aquiline massive, fort massive, et cependant fort délicate ; teint brun mat, presque Peau-Rouge ; vêtements cyniquement flottants, les coudées franches, fume d'infinies quantités de tabac. Sa voix est musicale, métallique, faite pour le rire à gorge déployée ou les lamentations perçantes, et tout ce qui se place entre ; la parole et la pensée libres et abondan-

tes. Je n'ai pas, depuis ces dernières décades, rencontré pareil compagnon pour fumer une pipe. Nous verrons ce qu'il deviendra.

Dans une lettre à son frère John, du 5 septembre 1840, Carlyle esquisse un autre portrait de Tennyson.

Il y a quelques semaines, un soir, je découvris le poète Tennyson et Matthew Allen dans le jardin, assis et fumant. Tennyson était déjà venu, mais Jane ne le connaissait pas et elle fut seule à leur tenir compagnie pendant plus d'une heure. Alfred est un bel homme, aux traits larges, aux yeux vagues, au teint de bronze, à la tête hérissée; poussiéreux, enfumé, franc et naturel, qui nage, extérieurement et intérieurement, avec une parfaite tranquillité, dans un élément fait de paisible chaos et de fumée de tabac; grand, de temps à autre, quand il émerge; un homme fraternel, impassible, au cœur solide.

Mrs Carlyle ébauche aussi du poète un croquis caractéristique. Remerciant son correspondant pour des autographes de Dickens, de Lytton Bulwer et de Tennyson, elle poursuit :

Ce dernier est le plus grand génie des trois, bien que le vulgaire ne l'ait pas encore reconnu pour tel. Procurez-vous ses poèmes, si vous le pouvez, et lisez *Ulysses*, *Dora* et *The Vision of Sin*, et vous constaterez que je ne le surfais pas. D'ailleurs, c'est un fort bel homme et un noble cœur, avec quelque chose du bohémien des routes dans son aspect, qui, pour moi, est parfaitement charmant. Babbie ne l'a jamais vu, malheureusement, ou devrais-je dire plutôt heureusement, car elle en serait sur-le-champ tombée amoureuse, à moins qu'elle ne soit entièrement de glace — et, en outre, les hommes de génie n'ont jamais de quoi nourrir et entretenir leur femme.

Quelques fragments manuscrits de Fitzgerald ajoutent d'heureuses touches à ces esquisses :

Alfred Tennyson demeure avec moi à Ambleside. Je vous dirai seulement que plus je le vois plus j'ai de motifs de le croire grand. Ses saillies et ses maussaderies sont si drôles que je ne cesse de rire. Je dois toutefois ajouter que j'éprouve ce que décrit Charles Lamb, un sentiment de dépression parfois à me sentir dominé par un intellect tellement supérieur au mien.

Plusieurs personnages qui furent des amis intimes du Lauréat depuis sa jeunesse, tels que le professeur Tyndall et le poète Aubrey de Vere, ont permis l'insertion, dans le *Memoir*, de réminiscences et d'anecdotes. Les pages de Tyndall sont

particulièrement intéressantes et, comme celles d'Aubrey de Vere, n'ont pas ce ton béatement admiratif qu'ont pris la plupart des autres.

Dans la profusion de détails sans lien qui prétend être la biographie de Tennyson, on démêle, entre autres impressions, celle-ci que, dès ses années d'université, il sut, non par calcul, certes, mais par le charme et la vigueur de sa personnalité, grouper autour de lui la petite cohorte d'amis qui avaient confiance en ses dons, qui admiraient son talent, qui se passaient de main en main ses poèmes manuscrits, les lisaient et les faisaient lire, applaudissaient le poète, l'encourageaient, le soutenaient avec enthousiasme, lui assuraient leur appui moral et matériel, lui aplanissaient les voies auprès du public, luttaient pour lui dans la presse et collaboraient ardemment à son succès.

Grâce à l'admirable désintéressement de ses amis, on voit le poète acquérir une sorte de suprématie dans les milieux où il fréquente. Peu à peu, surtout depuis le moment où il devient Poète Lauréat, il exerce une autorité que l'on contestera de moins en moins, en lui reconnaissant une supériorité quasi absolue sur les poètes de son temps. Il exerce véritablement une sorte de suzeraineté, comparable, bien qu'elle soit moins autocratique, à celle de Pope et de Samuel Johnson. Comme ceux-ci régentèrent toute leur époque, Tennyson domine toute la poésie de la période victorienne.

Une pareille prérogative ne va pas sans inconvénients. Outre qu'une infinité de soi-disant poètes versifièrent pendant un demi-siècle à la manière tennysonienne, Tennyson se trouva placé, par un consentement universel un peu trop complaisant, au-dessus de toute critique, au-dessus de toute concurrence et de toute discussion, au-dessus certainement d'une appréciation intelligente et équitable de son talent et de son œuvre. Du seul fait d'être sujet de la Reine, on était simultanément féal du Lauréat ; et Tennyson s'adapta et s'habitua si bien à ce rôle qu'il redouta de s'en voir dépouiller après sa mort. Voilà surtout la raison pour laquelle il imposa à son fils la rédaction de ces deux volumes du *Memoir*, où sa physionomie est fixée, semble-t-il, d'une manière définitive sous les traits d'Alfred, *Lord* Tennyson, Poète Lauréat, Souverain du Royaume de Poésie. Cependant, si, dans la seconde

moitié du XIXe siècle, on était inculpé de lèse-majesté, en se risquant à discuter avec sincérité et justice la suprématie tennysonienne, il est certain que le moment viendra, plus ou moins lointain, où l'on expertisera les poèmes de Tennyson, comme l'on a toujours examiné ceux de Wordsworth et de Byron, de Keats et de Shelley. On traitera le poète suzerain comme un simple citoyen de la République des Lettres, avec tous les égards dus à son mérite, cela va sans dire, mais sans l'obséquieuse flatterie du courtisan.

Les thuriféraires de Tennyson l'auraient volontiers déifié : pour eux il était « le Barde », comme à la fois Homère, Shakespeare et Victor Hugo. Mais sans préjuger de son verdict, la postérité remettra au point ces exagérations. D'autres grandiront qu'il éclipsa et l'éclat de leur lente et tardive gloire ternira le brillant de la sienne qui se démodera inévitablement.

La réputation de Tennyson repose sur ce double fait qu'il exprima les croyances, les aspirations et les goûts de la grande majorité de ses contemporains en des vers qui valent surtout par la suprême perfection de leur forme. Pendant soixante ans que dura sa fécondité poétique, il s'occupa de parfaire le style musical, simple et lucide, qu'il s'était de bonne heure formé avec une surprenante précision. Son oreille impeccable et son goût extraordinairement sûr ne lui permettaient pas d'écrire un vers négligé, tourmenté ou obscur. Il accoutra d'ornements somptueusement seyants les idées et les sentiments acceptés à son époque : une sorte de François Coppée pour gens du monde. Il n'a pas les crises de délire d'un Byron insoucieux des barbarismes de sa langue et des difformités de son vers ; il n'a pas les enthousiasmes redondants et les extases prolixes d'un Keats ou d'un Shelley ; il n'a pas les trivialités d'un Wordsworth ; il ne se laisse pas aller, comme Shakespeare même, aux sarcasmes, aux affectations et aux préciosités ; sa perfection ne peut jamais être prise en défaut. Il est uniformément harmonieux et sa maîtrise du langage tient du sortilège. Avec la souplesse de leurs rythmes et leur richesse de mots, ses vers clairs, limpides, si merveilleusement empreints du charme et des beautés de la Nature et de la vie, lui conquirent aisément la faveur d'un public enchanté d'une poésie qu'il comprenait sans effort. Mais ce

public, si enthousiasmé qu'il fût, ne remarquait pas cette rare perfection de la forme que des admirateurs plus cultivés appréciaient à sa réelle valeur. Une perfection aussi également soutenue est rare dans la littérature anglaise, dans toutes les littératures, à vrai dire, et seul Milton offre un exemple duquel on puisse rapprocher Tennyson.

Toutefois, Tennyson ne s'élève jamais aux hauteurs qu'atteint Milton et la perfection de la forme, si soutenue qu'elle soit, peut dénoter l'artiste consommé, sans pour cela équivaloir au grand lyrisme, aux vertigineux essors où s'élance l'inspiration de poètes moins artistes.

Il n'est pas équitable, peut-être, de comparer Tennyson à Milton et il est paradoxal de le comparer à d'autres poetes. Ceux qui aiment la poésie aiment les beaux poètes, sans leur décerner de place comme sur les bancs de l'école. En admettant que l'admiration pour Tennyson ait été excessive, et que les jugements sur l'œuvre aient été faussés par l'influence de la puissante personnalité de l'auteur et par l'attitude de suprématie qu'il avait adoptée,ou qu'on l'avait amené à prendre, il n'en restera pas moins une des figures prédominantes de l'ère victorienne. Son œuvre s'enchevêtre intimement avec son époque ; elle en émane, elle en représente les aspirations, elle est un document de toute importance en ce qu'elle exprime la psychologie de la race pendant une des plus remarquables périodes de son existence, et à ce titre au moins, elle ne peut disparaître.

Tennyson possède-t-il l'imagination, l'originalité, l'intelligence divinatrice, ces facultés qui sont au suprême degré les qualités essentielles du grand poète ? Il faut bien reconnaître, même en l'admirant, que chez lui le souci de la forme domine l'imagination, tyrannise l'originalité et l'intelligence, et qu'il est, en somme, beaucoup plus artiste que poète. Mais il était, certes, suffisamment poète pour que ses plus belles œuvres soient autre chose qu'un simple amalgame produit par une habile manipulation de mots, de phrases, d'images rigoureusement choisis.

Poeta nascitur, et fit, se plaisait à répéter Tennyson et il a merveilleusement, peut-être exagérément, insisté sur le *fit*, et son plus grand souci paraît avoir été de parfaire son expression poétique, sans aucune négligence. Cependant, bien qu'on

n'ait à lui reprocher ni vulgarismes, ni trivialités, ni prolixité, ni délires, ni turbulences, ni excentricités, on ne peut un instant soutenir qu'il soit un plus grand poète que Wordsworth, que Shelley ou que Byron.

Tennyson rédigea pour ainsi dire la profession de foi de son époque ; il a interprété la mentalité de sa génération ; il fut le sage de l'heure présente. C'est là justement qu'il se limite ; il ne grandira plus ; au contraire, il se démodera, il se diminuera. Si importante qu'ait été sa personnalité, si absolue qu'ait été son autorité, il ne l'exerce plus en dehors de son époque, en dehors de ses contemporains immédiats.

Wordsworth, Shelley, Byron, Walter Scott, Gœthe, Manzini, Victor Hugo ont clamé la profession de foi des générations à venir ; ils ont bousculé les idées, les morales, les conventions, les institutions mêmes, ils ont troublé et agité les esprits des hommes, ils ont imposé des idées nouvelles et ouvert de nouveaux domaines à l'imagination. Avec ses prodigieux défauts et ses stupéfiantes imperfections, Byron, par exemple, a exercé une influence extraordinaire sur le monde entier ; il a profondément secoué les générations qui l'ont suivi, et gravé son empreinte sur la société moderne. Est-il un moindre poète que Tennyson parce que beaucoup de ses vers sont boiteux et que ses rimes sont souvent fausses ?

Tous ces poètes, enflammés par un enthousiasme irrésistible, ont été des prophètes aussi ; ils se sont attaqués aux problèmes de la vie morale et sociale de leur époque ; dans un âge de transformation et de révolutions, ils ont clamé des évangiles nouveaux une éthique nouvelle qui ont renversé l'édifice décrépit d'un ordre de choses suranné, et qui ébranlent encore, sous des formes modifiées, les assises actuelles. Qu'ils aient eu tort ou raison, que leur influence ait été saine ou morbide, qu'importe ! Ils ont lancé dans des voies inconnues les pensées de l'homme, et ils ont aidé à l'édification d'une société plus jeune.

Tennyson s'est abstenu de ces audaces. Il s'est contenté de méditer, en vers aux rythmes exquis, sur la mort et la vie, sur la nature et l'immortalité, en ayant soin de se tenir à l'écart des bouleversements sociaux de son époque. Ses harmonieux poèmes ne marquent pas une date dans l'histoire de la poésie et de la pensée humaine.

Mais si l'on ne peut réclamer pour Tennyson une place au rang des poètes suprêmes de la destinée de l'homme, il faut lui accorder qu'il a conçu de son art une idée très noble et que les aspects moins mouvementés de la vie humaine et de la nature ont trouvé en lui un interprète délicat et puissant.

HENRY-D. DAVRAY.

LE SABOTAGE AU MOYEN-AGE

Un des signes du temps présent est l'habitude prise depuis peu, et pour longtemps peut-être, de voir la rubrique *Sabotages* inscrite aux faits divers du journal quotidien.

Lorsque se produit un fait qui semble nouveau, les curieux se mettent à rechercher ses origines, et généralement ils en trouvent de très anciennes. Lorsque l'invention remonte au Moyen-Age, il se trouve ordinairement qu'il en faut faire honneur à l'Eglise.

« Sabotage » est un terme générique qui désigne soit des malfaçons, soit des dégâts volontaires.

La malfaçon volontaire a été de tous temps très répandue, mais les artisans d'autrefois ne travaillèrent pas mal pour le plaisir de mal faire : ils fraudaient sur la qualité de la matière ou du travail pour accroître leurs bénéfices, et les maîtrises des corporations recherchaient avec le plus grand soin ces malfaçons pour les punir et détruire les objets défectueux.

En effet, lorsque certains partis actuels travaillent si efficacement à abolir les libertés que la Révolution nous donna, ils ne restituent pas complètement les beautés de l'Ancien Régime. Si les syndicats dont nous jouissons rétablissent très suffisamment la tyrannie que les corporations de jadis exerçaient sur leurs membres, les accaparements et les majorations de prix dont elles faisaient pâtir le public, nos confédérations de travailleurs n'assurent guère à leur clientèle que la mauvaise qualité et l'irrégularité du travail. Tout au contraire, la corporation d'autrefois se portait garante auprès du public de la compétence et du bon travail de ses membres.

Le sabotage par malfaçon volontaire était donc inconnu au Moyen-Age, ou du moins il était regardé comme une action déloyale et honteuse. Les historiens des Croisades ont pris la postérité à témoin de l'infamie des Grecs qui vendaient aux troupes d'Occident de la farine mêlée de plâtre, et dans le roman de Fauvel, si populaire au XIIIe siècle, le héros qui, sous la forme d'un cheval, symbolise l'esprit de félonie ennemi

de toute loyauté, ne manque pas d'exciter l'ouvrier à la grève et au sabotage après avoir encouragé les clercs à la simonie, les nobles et les magistrats à la prévarication.

Quant au sabotage qui consiste en dégâts volontaires, il n'était pas moins sévèrement jugé. Le lynchage était usuel longtemps avant Lynch et avant la découverte de l'Amérique; en 1321, il fut pratiqué en masse et avec une singulière énergie contre les lépreux et les juifs, parce qu'on les accusait d'avoir empoisonné les fontaines. Était-ce une calomnie? On l'a dit et nous aimons à le croire; mais la haine envieuse des déshérités n'est pas un fait nouveau; nos apaches et nos anarchistes ont de lointains ancêtres.

Ainsi, en 1462, les registres municipaux d'Amiens font mention de malfaiteurs qui « batent, navrent et injurient les habitans » ou qui s'introduisent et se cachent dans les maisons non pour cambrioler, mais pour frapper par rancune ou par envie « ceus qu'ils héent ou ceuls qui veulent dire qui leur ont fait desplaisir ».

Mais si les agressions se pratiquaient autant et plus que de nos jours, les destructions malveillantes étaient plus rares, sauf en guerre. C'est bien un signe de notre époque de progrès que certains partis, en inscrivant à leur programme la suppression de la guerre, veuillent nous en dédommager en recommandant même en temps de paix le meurtre, le pillage et la destruction.

Celle des œuvres d'art est parfois aujourd'hui une des manifestations de la pensée d'un parti qui s'intitule conservateur. Ceci n'offre absolument rien de nouveau. Dès le haut Moyen-Age, ce passe-temps a été l'expression de doctrines religieuses et d'opinions politiques. Les exploits des iconoclastes du VIIIe siècle dans l'Empire byzantin, au XIIe en Occident, la haine de saint Bernard pour les images et autres ornements; enfin, au XVIe siècle, les ravages des Protestants dans les monuments religieux de toute l'Europe sont des faits trop connus pour qu'il soit besoin d'en refaire le récit, et les émeutes politiques ont à leur actif de non moins insignes méfaits, plus limités, il est vrai, parce qu'au Moyen-Age le morcellement des pouvoirs donna généralement aux luttes politiques un caractère local.

La capitale et ses environs ont dès longtemps donné l'exem-

ple : dès 1358, la Jacquerie des paysans de l'Ile-de-France fut un modèle d'atrocité, et dès 1411 les émeutiers parisiens, qui saccagèrent l'admirable manoir de Bicêtre, où Jean de Berri avait accumulé les œuvres d'art, se montrèrent les très dignes ancêtres de leurs congénères du XIX[e] siècle. Déjà parmi eux s'étaient glissés des gens avisés qui, au lieu de se livrer au brutal instinct de la destruction, démontaient et volaient soigneusement les verrières de prix.

Ce ne fut donc là qu'un acte de vandalisme incomplet, et des exemples de sabotage sont partis de plus haut à des dates parfois plus anciennes.

Des religieuses de la pieuse époque de saint Louis nous en donnent l'éclatant témoignage.

L'église Saint-Urbain de Troyes, qu'elles dévastèrent, est bien, cependant, un des plus élégants édifices du monde, mais rien ne trouve grâce devant un syndicat qu'excite l'âpre souci de ses intérêts.

Saint-Urbain de Troyes occupe l'emplacement de la maison natale d'Urbain IV, et c'est ce pape qui la fit élever, ayant réclamé des religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains la cession de cette maison qu'elles possédaient. Les travaux furent activement poussés, et le pape n'épargna rien pour que le monument commémoratif du lieu de sa naissance fût beau entre tous ; mais, mort au bout de trois ans de règne, il n'eut pas la joie de le savoir achevé, et ce n'est qu'un an après sa mort qu'on put songer à le consacrer, en 1264.

Or il paraît certain que les nonnes de Notre-Dame-aux-Nonnains n'avaient cédé leurs terrains et vu bâtir dessus une église rivale qu'avec un grand déplaisir. Urbain IV étant mort, elles crurent pouvoir cesser de dissimuler leur dépit, et, à la veille du 24 mai, jour de Saint-Urbain, fixé pour la consécration, rassemblant leurs serviteurs et leurs clients, elles attaquèrent la nouvelle collégiale : les portes furent enfoncées et arrachées de leurs gonds ; le maître-autel fut démoli, puis, comme la construction n'était pas achevée, les morceaux en cours d'exécution furent saccagés ; les outils des ouvriers et des artistes détruits ou dispersés.

Cependant les chanoines s'étant empressés de faire poser de nouvelles portes, les nonnains revinrent à la charge et les

rrachèrent de rechef. Ce nouvel exploit valut aux amazones nbéguinées l'excommunication de Clément IV.

En 1458, les mœurs cléricales ne s'étaient pas adoucies, et s chanoines d'Amiens ne défendaient pas leurs intérêts avec oins d'âpreté que les nonnains de Troyes. En cette année, s maïeurs et échevins avaient fait endiguer d'estacades les ves du Don et construire des appareils pour le déchargeent des barriques de vin qu'y amenait la batellerie.

Ces aménagements causèrent un vif dépit aux chanoines de cathédrale, propriétaires d'autres quais de débarquement : ır l'ordre du doyen et du chapitre, deux bateaux furent rmés, dans lesquels prirent place leur bailli, leur procureur, chalemier, le chantre, plusieurs chanoines, un maître charentier et son équipe de cinq compagnons, et l'expédition prit 'assaut les quais du Don, rompant les vergues, arrachant, ciant et sapant les pilotis, mettant en pièces les treuils de échargement.

Mais la police échevinale avait marché contre les émeutiers réussi à opérer leur arrestation; ils furent conduits aux risons de la Ville. Là, l'Official vint réclamer les clercs, qui 'étaient justiciables que de son tribunal, et force fut de les lui ndre; la justice échevinale prit sa revanche en infligeant des nendes aux destructeurs non tonsurés des propriétés publiıes, et les ouvrages saccagés furent reconstruits; mais le chatre, ne se tint pas pour battu: il menaça de recommencer, si en que, cédant à ses intimidations, la municipalité transigea.

Ces vénérables et discrètes personnes n'eurent pas dans miens le monopole du sabotage des propriétés échevinales. ans cette ville comme dans d'autres, l'échevinage était proiétaire des maisons de prostitution. Les filles que la police ontraignait d'y loger dégradaient les immeubles et allèrent en 525 jusqu'à en enlever les planchers; la ville prit alors le ırti d'abandonner les maisons aux maîtres des sergents de uit, à charge d'en assurer l'entretien, et l'on peut se demaner si ces policiers n'avaient pas été les instigateurs du sabotge qui leur fut si profitable.

Lorsque les styles du Moyen-Age furent démodés, les desuctions systématiques d'œuvres d'art furent réputées méritoires et du XVII[e] siècle au milieu du XIX[e] elles ne se comptent lus. Les chanoines se distinguent encore par des actes d'insi-

gne vandalisme. Citons à leur actif la démolition des jubés de Chartres, d'Amiens, de Bourges, avec leur statuaire, le râclage des sculptures du portail de Soissons ; le remplacement des verrières d'Amiens par des vitres blanches ; la transformation en moëllons des grands portails des cathédrales de Boulogne et de Verdun ; le comblement de la crypte de cette dernière avec les débris de tous les monuments funéraires systématiquement supprimés. La Révolution ne fit que poursuivre au nom de principes politiques l'œuvre que le clergé accomplissait au nom de principes esthétiques, et les changements de régime ne modifièrent pas ces manières de voir : les trente premières années du XIXe siècle furent terribles : les bourgeois de Rouen faisaient alors raboter les sculptures de leurs maisons pour leur donner une simplicité de bon aloi, et un membre de l'Institut, Petit-Radel, obtenait le prix dans un concours officiel institué pour rechercher le moyen le plus expéditif et radical de détruire les édifices gothiques. L'exemple choisi était la cathédrale de Reims.

Mais pour que de tels actes aient droit au qualificatif de sabotages, il y manque l'intention de nuire. Quelque stupeur qu'on éprouve à le constater, leurs auteurs croyaient faire œuvre utile et bonne.

Rassurons-nous cependant pour les chanoines du XVIIIe siècle. Le sabotage le mieux caractérisé n'avait pas disparu de leurs mœurs. En 1750, lorsque ceux de Saint-Pierre de Douai rebâtissaient leur église, ils avaient obtenu d'exproprier pour l'agrandir une chapelle de la Madeleine fondée en 1248 par Pierre Orighe, panetier de saint Louis.

Le fondateur et sa femme y étaient représentés sur un très beau mausolée de marbre noir. Or, par jalousie contre les chapelains de la Madeleine, les chanoines de Saint-Pierre firent briser ce monument et jeter ses débris dans les fondations d'un pilier.

Rien, en fait surtout de mauvaises actions, n'est nouveau sous le soleil, et ceux qui, de nos jours, se livrent à la destruction du patrimoine de la nation afin d'obtenir par intimidation un accroissement de bénéfices personnels peuvent se réclamer de précurseurs très anciens et parfois illustres : si l'exemple fut donné par quelques filles de joie, il fut donné dès avant elles par des Vierges consacrées au Seigneur et par des représentants dûment qualifiés du haut clergé.

CAMILLE ENLART.

LE RENDEZ-VOUS

(*Suite* [1])

—

Donc... — *Ah! je ne sais plus... je ne sais plus...*

. . . .

Donc, ceci se passait au début d'octobre. Et les semaines de ténèbres suivirent les mardis éblouissants.

Les gens de l'isba m'y voyaient de moins en moins. On me reprocha cette froideur. Mme Dupont-Lardin me fit comprendre gentiment que ma délicatesse était trop réservée. « Depuis les jours elle avait oublié mon incartade, et elle prendrait plaisir à jaser, comme par le passé, avec Guillaume et son vieil ami. » Oui-da ! Moi aussi, j'aurais voulu la fréquenter davantage, mais éprise, mais voluptueuse, et non pas négligente ! Et je déplorais maintenant les scrupules qui m'avaient interdit de lui suggérer l'amour pur et simple, sans intermittences, et la résolution de fuir avec moi... Et je maudissais la peur dont me faisait trembler le sommeil de l'hypnose et qui m'empêchait de rendormir Gilette, afin de pouvoir lui dicter une loi nouvelle.

Ah ! cet effroi du médium en catalepsie ! La fréquentation périodique d'une magnétisée ne parvenait pas à le vaincre. Je frémissais à l'idée qu'un jour quelque événement surviendrait fatalement qui me forcerait à replonger cette femme dans les transes et à lui intimer tel ou tel contre-ordre. Et s'il m'arrivait de sonder le mystère psychique, oh, alors ! dans cette ombre redoutable où la pensée chemine à tâtons, parmi ces rouages incertains et formidables que j'avais eu l'audace de mettre en action, tout m'épouvantait ! Pour en obtenir des résultats connus, j'avais donné le branle aux machineries les plus énigmatiques ; et maintenant j'appréhendais que le jeu secret de ces engrenages ne provoquât des aboutissements imprévus et n'engendrât d'irréparables conséquences.

Or, la bizarrerie des effets que j'avais suscités n'était pas

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 291.

pour me rassurer à l'égard de ceux qui pourraient se produire. Une face terrible de l'hypnotisme, c'est la fatalité inexorable de ses phénomènes. L'obéissance du sujet aux commandements du magnétiseur a quelque chose de mathématique, d'aveugle, qui vous impressionne au delà de toute expression. — Plusieurs fois, poussé par le génie des frissons pervers, je me donnai l'infâme spectacle de Gilette réduite à l'état de chose aimantée :

Un mardi, à l'instant des adieux, je lui dis :

— Reste avec moi. Ne t'en va plus.

Et je me plaçai devant la porte ouverte, les bras en croix.

Sa figure se contracta douloureusement. Elle ne dit pas un mot pour tenter de me fléchir. Elle n'essaya même pas de se faufiler sous l'un de mes bras. Elle passa, simplement, impétueuse et farouche, en athlète herculéen, forte soudain d'une force irrésistible venue on ne sait d'où. Le choc me renversa.

Un autre mardi, — ayant prémédité cette deuxième épreuve, — je me rendis chez elle un peu avant cinq heures. Ce fut la visite classique du « vieil ami ». Nous devisâmes de frivolités. Mais Gilette, sans plus de formes et tout à coup, rompit notre duo mesquin et sonna sa femme de chambre.

— Donnez-moi vite mon chapeau et ma jaquette, — lui dit-elle. Puis, se tournant vers moi :

— Vous me pardonnerez... Une course indispensable. Je suis absolument obligée de sortir... A bientôt, n'est-ce pas ? ... Non, ne m'accompagnez pas : je vais au diable !

Ne sachant pas si bien dire, c'est ainsi qu'elle m'abandonna pour aller me rejoindre.

Ah ! l'étrange maîtresse que j'avais là ! Parfois, Monsieur, songeant que c'était ma volonté, à moi, qui la régentait, j'éprouvais l'abominable sensation de me posséder moi-même !

Et pourtant, est-ce que l'amour est autre chose que cela ? Dans chaque misérable paire d'amants, est-ce que l'un n'est pas toujours dominé, suggestionné par l'autre ? Et quand, des deux, c'est l'homme qu'on fascine, est-ce que cela ne vous semble pas monstrueux, comme si alors la femme usurpait les prérogatives du mâle ? Dites ?... En somme, nos amours, à Gilette et à moi, n'étaient qu'une transposition, dans le domaine expérimental, de ce qui se passe dans la nature. Je n'ai rien fait de plus qu'en reproduire un phénomène, artificielle-

ment, et mon crime se confond avec une expérience de laboratoire. Peut-être même ne serait-il pas un crime, si je l'avais commis au nom de l'humanité ! Qu'est-ce, à tout prendre ? C'est de la sérothérapie psychologique, voilà tout. J'ai inoculé la passion, de même qu'on injecte un virus. Dieu fait les poitrinaires, comme il fait les amoureux ; dans la première occupation, force *tuberculeurs* de rats et de cobayes le remplacent au mieux ; moi, je l'ai doublé dans la seconde.

Doublé ? Allons donc ! Je l'ai parodié comme un homme peut le faire. Je l'ai singé burlesquement ! Et je ne tardai pas à reconnaître l'infériorité de mon travail au regard du sien.

La santé de Gilette s'affaiblit. De semaine en semaine, j'en suivis le déclin, très lent, mais indiscutable. Toujours frimante et radieuse quand elle venait à moi, j'appris de Guillaume, pendant une apparition que je fis à l'isba, les longues méditations injustifiées et les tristesses sans cause qui la tenaient, des heures, assise et ployée, dans un mutisme sauvage. — Ce jour-là, Guillaume m'avait supplié de revenir souvent, de les égayer...

Je n'en fis rien. — J'étais perplexe.

Un matin, vers Noël, Guillaume se présenta devant moi, me causant une vive appréhension. Ils avaient consulté le célèbre docteur B*** sur l'état de Mme Dupont-Lardin !...

Mais B*** s'était prononcé tout de go : — Mme Dupont-Lardin souffrait d'une neurasthénie aiguë.

A cette annonce, mes craintes se dissipèrent.

— Eh bien ? — répliquai-je. — La neurasthénie, on la soigne ! Et on la guérit !

— Je sais, je sais. Le docteur a prescrit des cachets, des vins, des piqûres, des douches. Ça, ça va tout seul. Mais la principale médication... Le croirais-tu ? Gilette n'en veut pas ! Elle refuse de s'y soumettre.

— En quoi consiste... ?

— Ah ! Ce n'est rien, pourtant ! Cela consiste à séjourner deux mois au soleil, dans un pays de verdure et d'agrément, au bord de la mer. Promenades. Repos. Distractions...

— Oui. Et elle ne veut pas ?

— Elle dit qu'elle ne peut pas ; qu'il lui est impossible de quitter Paris. Et quand je lui demande pourquoi : « Je ne

sais pas, répond-elle, mais c'est impossible. » Et la voilà qui se reprend à méditer, l'œil allumé, la joue en feu, la tête sur les poings, avec l'air de poursuivre la solution d'un problème indéchiffrable !... Le docteur prétend voir dans cette obstination une preuve même de la neurasthénie... Ecoute, mon vieux, — reprit Guillaume, — aide-moi, je t'en conjure ! Tâchons de la décider, à nous deux. Elle a suivi tes conseils tant de fois !... Sa mère possède une villa près de Saint-Raphaël ; que Gilette y passe deux mois, et c'est la guérison, la vie... Autrement...

Il eut un grand geste enfantin, découragé ; il renifla, toussa, et finit par éclater en sanglots.

— Quoi ? — m'écriai-je.

— Le docteur... ne garantit rien...

L'émotion fit trembler ma réponse :

— Tu peux compter sur moi, Guillaume ! Nous la déciderons, je te le promets. Tu as bien fait de venir. Mais il ne faut pas la laisser seule. A tout à l'heure, mon bon vieux ! Va ! Je te suis. J'y vais.

Quand le brave garçon fut parti, en essuyant tour à tour ses yeux et ses lunettes, je tâchai de rassembler mes idées en déroute :

Sans la permission de son « directeur d'âme », Gilette ne voudrait pas s'embarquer pour le Midi. Or, son existence étant à ce prix, coûte que coûte elle partirait. Donc, le devoir m'incombait de l'endormir et de lui accorder, sinon la liberté, du moins quelques semaines de répit. L'opération s'effectuerait chez moi, commodément, le prochain mardi. Trois jours me restaient pour simuler, en présence du mari, les objurgations pressantes qui légitimeraient à ses yeux une pareille saute d'humeur.

Mon programme fut rempli de point en point.

Le trente et un décembre, ayant pris mon courage à deux yeux, j'appelai sur Gilette la hideuse torpeur.

Une belle tentation s'offrait à ma conscience : lui dire : « C'est fini. Tu ne viendras plus jamais. Reprends ton indépendance. »

C'était cela, le remède infaillible, les vocables magiciens ! Je ne les ai pas prononcés. Je l'aimais trop. Je préférais mon plaisir à son bonheur. Et voici, dans sa forme concise,

mûrement réfléchie, la décision que je lui notifiai, et qui, par la même occasion, corrigeait les défauts de l'ordonnance antérieure :

— Tu laisseras passer neuf mardis sans venir. Le dixième, à cinq heures, tu seras ici. Dès lors, tous les mardis, rendez-vous dans les anciennes conditions. Seulement, s'il m'arrive d'être près de toi, ne va pas me chercher ailleurs, et viens me trouver n'importe où que je sois.

Le soir même, elle annonçait à Guillaume sa détermination d'aller, deux mois, tenir compagnie à sa mère, puisqu'il désirait si ardemment cette villégiature.

Guillaume exulta. Il ne savait comment remercier l'avocat de sa cause... Un point, toutefois, le chagrinait. Retenu par l'exposition annuelle de ses œuvres, il ne pouvait quitter Paris avant le quinze...

Mais on eut le bon esprit de ne point tergiverser. Les décisions furent prises : Gilette partirait sans retard ; et lui, la rejoindrait à Saint-Raphaël.

★

Le premier janvier, à neuf heures, le *Côte d'Azur Rapide* emporta Mme Dupont-Lardin.

C'était la première fois que Guillaume se séparait de sa femme. Il en conçut beaucoup de mélancolie, et, redoutant la désolation des soirées solitaires, il me pressa de dîner chaque jour à l'isba. Plus attristé que lui d'une plus longue séparation, j'acceptai son offre volontiers. Au moins, de cette façon, j'aurais des nouvelles de Gilette, et quelqu'un m'en parlerait. Cela m'aiderait à supporter les journées éternelles, — et les mardis surtout, ces neuf mardis qui s'avançaient tout doucement du fond de l'avenir, mardis de jeûne et d'abstinence, vides et noirs maintenant comme les autres jours, comme toutes ces nuits que tous les jours me paraissaient former...

Le premier d'entre eux tombait le sept janvier.

Le mardi sept janvier mil neuf cent huit !... J'aurais pensé qu'il fût de ces dates quelconques et sans intérêt, lugubres sans doute, mais dont l'anniversaire ne vous rappelle rien qui vous fasse pleurer... Ce fut un jour terrible, Monsieur ! Et j'en sais plus d'un qui sangloteront, le sept janvier, tous les ans de leur pauvre vie !...

Il était dix heures du soir, à peu près. J'allais prendre congé de Guillaume. Il avait reçu, le matin, de Gilette, un billet empreint d'une souriante sérénité, et, pour célébrer ce qu'il nommait « le rétablissement de sa chère malade », il avait voulu festoyer au champagne.

Cette petite orgie avait dissipé mon spleen, accentué son optimisme, et nous échangions, ma foi, d'assez coquines réparties, — quand on lui remit une dépêche.

Il la parcourut. Je le vis blêmir, s'asseoir lourdement pour ne pas tomber... En même temps, il me sembla que mon sang devenait une eau froide, et je sentis ma lividité comme un enduit glacial...

Guillaume respirait en homme essoufflé.

— Un malheur? — fis-je d'une voix qui s'étranglait.

Il se prit à hocher la tête, et bégaya :

— Un... grand... grand malheur... Ma femme... très souffrante... On m'engage à me rendre... là-bas... sans retard... sans retard...

S'étant levé tout d'une pièce, il ajouta :

« Elle est morte ! J'en suis sûr. On les connaît, ces télégrammes de précautions et de ménagements : « Venez sans retard », cela signifie : « Vous arriverez trop tard »... Allons! Il faut partir.

Je me rends compte, à présent, que son calme était plus effrayant qu'un désespoir avec des larmes et des cris. Mais j'avais tant de peine à maîtriser mon propre affolement que je ne pouvais pas m'en apercevoir, ni mesurer combien sa douleur grande et pure s'élevait au-dessus de mon épouvante.

Cependant, peut-être bien qu'il s'abusait? Pourquoi la dépêche n'aurait-elle pas dit toute la vérité? — Je tâchai de l'en convaincre et de m'en persuader moi-même. Vains efforts. Guillaume partit dans la nuit avec sa funèbre certitude, et je restai seul en face de la mienne et de la conviction que j'étais un assassin.

Jusqu'à l'aube, j'arpentai ma chambre, couvrant des lieues et des lieues, dans un va et vient de navette sans fil qui se démène à vide et ne peut rien tisser. J'avais beau raisonner, en effet, je ne pouvais rien établir, — que des suppositions inutiles. Mais, Monsieur! l'unique évidence qui s'imposait à mon esprit le torturait : — Gilette, bien portante jusqu'alors,

avait été victime d'un grave accident le jour même de nos rendez-vous et — d'après l'heure du télégramme — vers la fin de l'après-midi, c'est-à-dire aux instants qu'elle avait coutume de passer avec moi.

Avais-je mal effacé, aux tables de son âme, l'injonction primitive l'obligeant à venir me trouver de cinq à sept? S'agissait-il d'un accident morbide? d'une catastrophe mentale? Ou bien, dans une précipitation somnambulique, avait-elle roulé sous quelque voiture? Un train l'avait-il écrasée?

A toutes ces conjectures, j'opposais mille et mille objections. Une âpre bataille d'arguments se livrait dans ma tête; des voix différentes y lançaient les apostrophes de ma raison, de ma conscience et de mon égoïsme. Je crus entendre leur altercation.

Et cela dura jusqu'au matin.

La clarté du soleil me rendit confiance. Le doute égalisa peu à peu les bonnes chances et les mauvais risques. Vers le soir, je ne croyais même plus à la mort de Gilette.

A neuf heures, une dépêche :

Tout est fini.

Guillaume.

Pas d'explications. Nul détail. Nul réconfort. « Tout est fini. » Je ne savais ni l'heure exacte ni les conjonctures de l'événement. Et je n'osais pas télégraphier pour en obtenir le récit...

Alors, le supplice de la dernière nuit recommença. Et cette fois, deux aurores se levèrent sans éclairer ma vie intérieure. Je me demandai, avec une obstination persécutrice : *Comment cela est-il arrivé?* Et si ma conscience interrogée ne savait que me confondre, mes souvenirs questionnés ne répondaient rien qui valût. Je ne me lassai pas de redire sur tous les tons ce que j'avais prescrit à Gilette; de retourner en tous sens mes formules impératives; aucune ambiguité ne s'y révéla pour m'indiquer la solution du mystère. D'heure en heure, cependant, ma faute s'affirmait à mon jugement. De quelle façon j'étais coupable de cette calamité, c'est une chose qui m'échappa toujours; mais que j'en fusse l'auteur, voilà ce dont je ne doutai plus au bout de trois journées d'angoisse et d'insomnie. « Tu l'as tuée! » Je me criais cela, Monsieur. « Tu l'as

tuée ! Tu l'as tuée ! » - - Et depuis lors, je ne peux pas m'imposer silence à moi-même.

A côté du cercueil qu'il avait ramené, Guillaume, pourtant, m'a raconté la fin de Gilette. Il m'a dit l'absurde crise d'appendicite, survenue en coup de foudre; la nécessité d'une opération immédiate, à chaud, dans les conditions les plus défectueuses ; et la mort sous le chloroforme, à deux heures du matin. Il m'a dit tout cela, qui aurait dû me soulager le cœur... Eh bien? Savez-vous ce que j'ai pensé? « Tu l'as tuée ! Tu l'as tuée! »...

Il n'était plus temps, voyez-vous. C'était une idée fixe. « Tu l'as tuée! »

Mais non, ce n'est pas moi! Je suis innocent!

Allons donc ! Tu le sais bien, au fond, que c'est toi qui l'as tuée !... Tu l'as tuée, te dis-je! Ah! Ah!

Chut !

Tu l'as...

Silence donc !

... Tuée !...

Oh ! Malédiction !

. . . .

C'est à la sortie du cimetière Montmartre que, depuis sa mort, j'ai subi la première attraction du suicide. L'état où je voyais Guillaume m'empêcha d'y succomber. Le quitter dans la douleur me sembla déserter un poste de confiance. Je compris mes devoirs de consolateur et je me donnai la tâche de les accomplir avant de disparaître.

L'égarement du veuf touchait à la démence. Son beau stoïcisme du début avait fait place aux fureurs de la rancune. Il maudissait l'amour, le sort, et tout. Il aurait voulu croire en Dieu, pour le rendre fautif de sa détresse et le blasphémer à coup sûr.

Je réussis pourtant à lui remettre aux doigts ses crayons et ses pinceaux ; à le courber, du matin au soir, sur des albums, où bientôt les portraits de Gilette se succédèrent de page en page ; à l'abrutir de travail et de lassitude. Il reprit son cours du mardi. Voûté, jauni, muet, jetant par en dessous des regards craintifs, ce n'était plus le même, hélas ! mais enfin, c'était un homme encore ; et sans moi, qui sait ?... Si ce n'est

pas la vie, c'est du moins la raison qu'il doit à ma sollicitude.

Mais ce qu'il m'a donné de mal, au commencement ! — Le cimetière, aussi, n'était pas assez loin de l'isba ! C'était si vite fait d'y courir ! On traversait la place Blanche, on enfilait le boulevard, et tout de suite, à droite, l'avenue Rachel ouvrait sa courte impasse sur la grille de la nécropole. Trois jours consécutifs, je l'ai retrouvé là, dans la petite chapelle de la famille Dupont-Lardin. A sa dernière équipée, il avait soulevé la dalle du caveau et se préparait à descendre l'escalier !... J'obtins de lui la promesse de ne plus revenir qu'une fois par semaine et de laisser la dalle en repos.

Il avait eu la force de tenir sa parole. C'était bon signe. Du reste, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il allait de mieux en mieux et n'avait plus besoin d'un assistant.

Mon rôle prenait fin plus tôt que je ne l'avais espéré. Cependant, Monsieur, si brève qu'eût été sa durée, il m'avait suffi de vivre un seul mois avec mes remords pour m'habituer à leur compagnie. Un deuil accablant, une tristesse infinie me rendaient l'existence plus sépulcrale que la mort ; mais, à présent, le courage d'en sortir m'avait abandonné. J'étais incapable du moindre effort. Mon métier d'architecte me rebutait. Tout labeur m'excédait. J'aurais voulu ne pas quitter ma chambre et qu'elle fût tapissée de noir, à l'exemple d'un catafalque. La fenêtre en demeurait close. Je m'y tenais prisonnier tant que la faim ne m'en chassait pas, ou que Guillaume, surpris d'une telle affliction, — et soupçonneux peut-être, — ne se décidait pas à m'y relancer. Je haïssais tout ce qui venait rompre mes lamentables entrevues avec la mémoire de Gilette. La joie des autres m'indignait. L'éclat de rire d'un passant suffisait à m'irriter. Le Carnaval, qui produit dans les rues un brouhaha de fête, porta ma colère au paroxysme.

Pendant qu'il régnait sur Paris, j'essayai de calfeutrer la croisée au moyen de tapis et de matelas. Peine perdue. La rumeur du peuple en jubilation filtrait, bien qu'assourdie, au travers de l'étouffoir, et elle m'arrivait aussi par les chambres voisines. Des chants, des hurlements de liesse, un air de mirliton s'en échappaient comme des fusées ; et je compris, à des musiques ambulantes et à des explosions de clameurs, que les chars d'une cavalcade défilaient sur la chaussée.

N'y tenant plus, je pris la détermination d'aller chercher le silence et la paix dans un quartier plus tranquille. Je sortis.

La cavalcade s'éloignait vers la place Pigalle. Je m'enfuis à l'opposé.

Sur toute la largeur du boulevard, une foule clairsemée entrecroisait ses promeneurs. La gaieté populaire sévissait à grand renfort de confetti. On en jetait avec énergie dans toutes les bouches ouvertes ; mais ils ne coupaient là que des obscénités ou des cris de bétail ; car cette populace empruntait la voix d'un troupeau : elle brayait et bêlait de plaisir. Des martinets en papier, aux lanières frénétiques, violentaient les figures soudainement effarées. Le lazzo des serpentins saisissait les cols et, pour une seconde, liait un groupe dans la multitude. Quelques masques, pauvrement costumés, paradaient ou faisaient d'imbéciles pitreries... Oh ! tas de baudets ! tas de boucs ! Idiots assez lubriques pour *s'amuser* dans cette vallée de larmes ! La joie ! — Misère ! — *La joie !* Quelle folie atroce !

Je hâtai le pas.

Il avait plu dans la matinée. Mais le jour s'achevait par un beau soir d'hiver, déjà mêlé de langueurs tièdes et perfides. Le soleil déclinant allumait aux flaques de pluie des flamboiements de verrières. Un Paillasse miteux sautait dans ces mares boueuses, afin d'éclabousser l'endimanchement des citoyens. Comme je l'évitais par un détour, quelqu'un me gifla d'une poignée de confetti sordides. Je me fâchai. Les témoins s'esclaffèrent.

Je repartis plus vite encore.

Ce boulevard m'était insupportable. Bordé de cabarets à devantures baroques, — *le Ciel*, *l'Enfer*, *l'Araignée*, *le Chat Noir*, *les Porcherons :* façades aux statues difformes et sinistres, — il était bien le cadre de laideur grotesque le mieux approprié à cette mascarade prolétarienne. Je fus sur le point de me réfugier chez Guillaume; mais la crainte d'y percevoir encore la hurle du Carnaval m'en dissuada.

Tout m'agaçait. *Le Moulin Rouge*, à deux pas du lieu saint où les défunts reposent, me sembla la honte de Paris.

En traversant l'avenue Rachel, je vis que la grille du cimetière n'était pas fermée. — Devais-je entrer ? — Hélas ! Pourquoi ? Pour entendre la tourbe se divertir contre le mausolée

e Gilette ! Une telle perspective me relança, tête baissée, par-i la foule.

Celle-ci, à mesure que j'avançais, allait s'épaississant. J'é-rouvais une difficulté croissante à la pénétrer. Je sentais *sa oie* hostile à mon désespoir, et sa lenteur s'opposer à ma ourse. Peu à peu, je dus ralentir. — On me dévisageait cu-ieusement. — Et, place Clichy, la cohue et surtout *la joie* evinrent si violentes que je me vis dans l'obligation de re-rousser chemin, jouant des coudes et cognant des épaules, ous une averse de confetti, de serpentins et d'invectives.

Il fallait se résigner. Le plus simple était de retourner à la aison. C'est ce que j'entrepris.

L'affluence diminua. Les badauds circulèrent avec plus de agesse. Mais je vis sans plaisir que les masques s'y multi-iaient. Sans doute l'imminence de la nuit les encourageait-le à se hasarder au dehors, avec leurs oripeaux misérables. en débouchait de toutes les rues dans ce boulevard carnava-sque, attifés de haillons, fardés à l'encre et poudrés de fa-ne, défigurés par d'ignobles maquillages grimaçants, — tous toyables et tous *joyeux !* Il en sortait des ruelles les plus aussades, des culs-de-sac les plus obscurs, et même de cette venue Rachel qui menait à des sépulcres ! Oui, même là, des ens habitaient qui voulaient godailler et qui réclamaient leur art de *joie !* de folie ! Deux clowns en débouchèrent devant oi. Ils avaient des faux nez de carton, des sarraux de strine mi-partis jaune et bleu, et chantaient *joyeusement* la cie à la mode. Une femme, travestie en ouvrier, pipe aux ents et moustache aux lèvres, les suivait en riant toute seule. uis venait un autre masque indéfinissable. Homme ou mme ? odalisque ou Romain ? toge sale ou malpropre bur-ous ? On ne savait pas ce que c'était. Mais, sans conteste, ela était ivre, et cela s'appuyait aux murailles pour marcher. n vérité, c'était une gageure ! Les plus miséreux voulaient e réjouir aujourd'hui, pour me narguer ! Les pieds de celui-. faisaient « floc, floc » sur l'asphate mouillé ; sûrement son éplum, qui traînait dans la boue, ne cachait que de vieilles avates ; mais il était déguisé, ce pouilleux ! et il était saoul, . brute !... Oh ! cette *joie !* cette *joie !* partout !!!...

J'étais indigné, et je dépassai vivement le pochard, en dé-ournant les yeux. Cette facétie de misère en goguette incar-

nait pour moi la ripaille unanime et *la Joie* universelle ; à tel point qu'il me fut odieux d'entendre patauger à ma suite les crochets de l'ivrogne. Toute la tristesse du monde s'était réfugiée dans mon âme. J'aspirais à la solitude avec une ardeur maladive. Une cloche, qui sonna l'heure lentement, me sembla tinter un glas funéraire.

J'atteignis ma maison comme on gagne un lieu d'asile.

Soulagé d'avoir fui la bousculade ébaudie, je montai sans hâte l'escalier ; et j'arrivais au premier étage, quand un bruit désagréable me fit aller plus vite et grimper à l'assaut... C'était, au dallage du vestibule, le « floc, floc » trébuchant, qui s'amortit bientôt sur la moquette des marches.

Ah, malheur ! Le chie-en-lit qui montait, à présent ! *La Joie* ! *La Joie* qui me poursuivait !...

En quatre enjambées, je fus sur le pas de ma porte, cherchant mes clefs, et ne les trouvant pas, à cause d'une envie forcenée de les découvrir et de me soustraire à la vue de cette *Joie*, vous comprenez : *la Joie* qui passerait là, sur le palier, avec son rire et ses hoquets, en se foutant de moi !

Enfin, le passe-partout glissa dans la serrure. Et je me sentis gouailleur, libéré, victorieux.

— Que le diable emporte le mardi gras ! — fis-je. — Tiens, mardi !... Nous sommes à mardi... Il y a aujourd'hui... Hélas ! c'est aujourd'hui qu'*elle* devrait...

Et tout à coup, Monsieur, mes dents se mirent à claquer, et mes ossements commencèrent à danser la danse des Morts... J'étais devant ma porte ouverte, sans pouvoir y passer..... J'écoutais monter le masque... le masque de l'avenue Rachel... Je l'entendais chanceler contre les murs, dans la pénombre... *Une exhalaison de morgue le précédait !...*

Il surgit, accroché à la rampe... Ce n'était pas un burnous... une toge non plus... Il écarta le suaire qui l'enveloppait ; ce que j'aperçus, aux lueurs du couchant, ne pourrait se traduire. Ce n'était ni masculin, ni féminin, et ce n'était pas ivre : — c'était un être de limon qui s'approchait de moi... un monstre obscur et vaseux, qui me toucha...

Il m'étreignit de sa rigidité froide et gluante... Et voici qu'un râle essaya de parler :

— Viens ! viens vite ! Nos deux heures sont écourtées ; j'ai eu tant de peine à sortir... Je suis en retard... Viens, mon

mour !... Oh! je souffre le martyre... Mais je t'aime encore plus que je n'ai mal... Viens !

Je me laissais faire, abêti, sans comprendre; *et feu ma maîtresse m'entraîna vers la chambre.*

La fenêtre bouchée y faisait une nuit précoce. — La nuit venait aussi dans ma tête. — Je dormais de stupeur. — Une objecte accolade me réveilla soudain. Je fis un haut-le-corps et je repoussai le cadavre amoureux, si brutalement, que je l'entendis s'abattre avec une chaise culbutée. Ma main chercha d'elle-même un objet familier ; je tournai machinalement quelque chose : une lampe électrique s'alluma.

La morte s'était déjà relevée. Debout, elle arrangeait les plis de son linceul. C'était, dans la lumière impitoyable, une chose à vous rendre fou! un spectacle à vous tuer! un horrible prodige qu'il fallait sur-le-champ faire cesser!...

Mais comment? — Quelle secrète loi d'hypnotisme avait prolongé au delà de la mort l'effet de mes ordres? Je n'étais pas à même d'y réfléchir. Un seul expédient s'offrait à mon esprit bouleversé : endormir cette chose, et lui enjoindre de réintégrer sa bière et d'y rester sans vie jusqu'à la consommation des siècles... Oui! Mais ce spectre matériel était-il susceptible de s'endormir? Les morts sont-ils magnétisables? Peut-on les assoupir, eux qui déjà ne veillent plus? Se peut-il qu'on endorme celui qui dort ?... Et moi! Est-ce que j'aurais l'audace de plonger mon regard dans ces deux ignominies..., moi qui ne l'osais pas quand c'étaient les étoiles de mon ciel ?...

Je fis un grand effort.

— Gilette, — commençai-je. (Ah! que ces noms diminutifs s'accordent mal avec les trépassés, et comme celui-là sonnait faux!) — Gilette... Asseyez-vous... Il y a si longtemps que je ne vous ai contemplée... Non! Ne vous mirez pas dans la glace! Je vous en conjure! Je vous le défends !...

Son râle gronda sourdement :

— C'est abominable de savoir qu'on est mort... de se sentir ainsi souffrir... et p...

— Grâce! grâce! — suppliai-je.

— Pourquoi demander grâce? Es-tu coupable!... Je t'aime; voilà qui importe seulement. Viens, mon adoré! Oh! j'ai tant besoin d'être ta maîtresse, ardente et ravie entre les plus fougueuses et les plus...

Elle déclamait les vieux mots emphatiques, et, de ses bras levés dans une pose atrocement coquette, elle tendait le drap, comme un écran, derrière sa nudité bourbeuse.

— Galette ! — bredouillai-je en reculant jusqu'à la porte. — Je vous ai dit... que je voulais... vous... regarder un peu... Prenez ce fauteuil...

Elle obéit docilement. — Au dehors, un piston suraigu s'acharnait à pousser des cris incohérents.

J'essayai alors d'influencer Galette. — Mais je n'arrivais pas à obtenir la condensation de ma volonté, et mon regard, sans énergie, vacillait. — A distance, d'ailleurs, et sans toucher le patient, on ne fait rien de bon. Faudrait-il donc nous placer mains contre mains, genoux contre genoux !

Au moment où je me préparais à subir ce nouveau supplice, un incident fortuit m'abîma plus avant au gouffre de l'horreur : — quelqu'un, dans l'antichambre, s'exclamait :

— Eh quoi ! Toutes les portes ouvertes !... Oh ! cette odeur ! Quelle peste !... Eh bien ! où es-tu ?...

Guillaume !... Hein ! qu'en dites-vous ? *Guillaume était là !* — Mardi gras ; congé ; il n'avait pas de cours !...

La scène qui allait se dérouler, Monsieur, se déroula pour mon imagination avec une rare promptitude. J'assistai, par avance, au flagrant délit satanique où le veuf surprendrait sa femme décédée en conversation galante avec l'ami de la maison. Et j'atteignis le fond de la terreur.

Le cadavre, dressé, titubant, éperdu, s'alla cacher dans les rideaux du lit. D'un tournemain, j'éteignis la lumière, et je me ruai à la rencontre de Guillaume.

L'empoigner, l'entraîner, le descendre fut si vite fait qu'il ne recouvra qu'au dehors le pouvoir de s'exprimer. Je ne répondis rien à ses questions. Je le tenais solidement et je le faisais courir à travers la foule, courir encore et courir toujours. Où ? Je l'ignorais. Nous allions à toute vitesse. A chaque instant, par-dessus l'épaule, je surveillais l'espace que nous laissions derrière nous ; mais, songeant à la vigueur des hypnotisés et à l'injonction : « Viens me trouver n'importe où que je sois », j'arrêtai le premier auto qui fût libre.

Il nous conduisit à Montrouge, ensuite à Vincennes, puis autre part. Il nous véhicula dans toute la banlieue. — Je me taisais toujours.

Lorsqu'il fut sept heures, je consentis pourtant à regagner Montmartre, et, après m'être débarrassé de l'insistance de Guillaume à l'aide d'une histoire que j'avais inventée et qu'il fit semblant de croire, je le déposai devant l'isba.

Ainsi que je l'avais prévu, ma chambre était déserte.

Par mesure de précaution, je secouai les rideaux du lit... Personne ne s'y cachait plus. D'ailleurs, on distinguait, sur le tapis clair, des empreintes huileuses, où le départ de la chose impure s'était écrit, avec ses piétinements et son arrivée. — Mais le séjour qu'elle avait fait chez moi s'éternisait d'une façon navrante, et je dus aérer la pièce, afin d'en expulser Gilette tout entière.

Alors, j'ai commencé à réfléchir...

Et voilà huit jours que je réfléchis.

« Chaque mardi, de cinq à sept, rendez-vous dans les anciennes conditions. » Et « Viens me trouver n'importe où que je sois » !!!

Ainsi, je me suis infligé la hantise d'un revenant ! Tous les huit jours, la morte reviendra, et, pendant de longues années, elle sera plus repoussante de semaine en semaine. Je serai visité d'abord par une créature d'immondice, et puis par un informe tas de petites choses mouvantes; un squelette suivra, blanchissant avec l'âge; et enfin ce sera quelque nuée de poussière... Mais cette nuée-là, c'est dans bien longtemps... C'est au fond de ma tombe, à moi, qu'il lui faudra descendre, tous les mardis..., *si toutefois le fantôme est capable de survivre...*

Je pourrais m'en aller très loin... L'Amérique... Nul, en deux heures, ne m'y rejoindrait... Mais, par la Miséricorde divine! est-ce qu'il ne faut pas tenter l'impossible pour anéantir ce que j'ai formé ? Cette profanation de la Mort, la laisserai-je se poursuivre, sans tâcher d'y mettre le holà?... Et puis, qui sait? on n'a pas remarqué Gilette à cause du Carnaval et des masques... Mais comment passerait-elle inaperçue, les autres fois?

Il faut arrêter tout cela. Oui. Cependant, — alors même que la chose serait praticable, — jamais plus je ne pourrai m'endormir. J'ai trop peur. Et savez-vous? Je ne pourrai même plus la revoir, ni l'entendre, ni la... Oh non! non! non!

Mardi. Elle va venir tout à l'heure...

C'est pourquoi je vais me tuer.

Je vais me tuer, surtout parce que c'est l'unique moyen de me rendre aveugle et sourd, de m'ôter le tact, l'odorat, le goût, le souvenir, et tout ce qui nous sert à percevoir, à connaître, à nous rappeler...

Et je vais me tuer aussi — écoutez bien —, parce que j'ai la ferme espérance de détruire, avec ma volonté, ce fragment d'elle-même que j'ai glissé dans le corps de Gilette, et qui, resté vivant, la gouverne aux jours dits et lui prête affreusement une âme intermittente et fatidique.

Je crois cela. Je n'en suis pas certain. Car ici je me heurte à l'inconnu de la science. Néanmoins, je me tuerai avant quatre heures et demie, avant qu'elle ne se ranime, là-bas, avant qu'elle ne soulève le couverc...

Oh! Qui sonne à ma porte? Si fort? Si longuement?

Qui frappe à coups redoublés?...

Mon Dieu, comme il fait sombre! Quelle heure donc? Quatre heures! Encore quatre heures! Mais... Dieu du ciel, le balancier qui ne bouge plus! La pendule arrêtée depuis quatre heures! Et que de lignes j'ai tracées depuis!...

On frappe plus fort! On va défoncer la porte! Oh! Oh! Oooh! — Gilette!... Une seconde! Je vais ouvrir!... Attendez une seconde! — Vite, mon revolver!... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.....

MAURICE RENARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XCI. — Menus.

M. DESMAISONS. — Je pense que cela vous intéresse, ces entrevues diplomatiques ?

M. DELARUE. — Enormément. Je ne rate pas la lecture, ni la méditation d'un menu. Nous n'avons plus de marine, soit, mais nous avons une cuisine.

M. DESM. — On ne peut pas tout avoir.

M. DEL. — Cependant, vous le dirai-je, il m'a semblé que la cuisine elle-même...

M. DESM. — Pas possible !

M. DEL. — J'ai relevé dans les derniers menus un rien de vulgarité.

M. DESM. — Vraiment?

M. DEL. — Oui, une tendance aux nourritures banales, sans accent.

M. DESM. — Ne trouvez-vous point que ce sont les meilleures? Un morceau de bœuf jeté sur les charbons ?

M. DEL. — Barbare ! Non, nous n'en sommes pas encore là ; non, on ne sert pas encore aux têtes couronnées le chateaubriand aux pommes (tout ce qui reste de René), mais la tendance est naturaliste, il n'y a pas à se le dissimuler, et le vocabulaire, tout au moins, manque d'éclat.

M. DESM. — Savez-vous qu'on pourrait prendre vos remarques au sérieux et voir dans ce que vous critiquez un retour à la simplicité et à la franchise ?

M. DEL. — Peut-être. C'est un point de vue. Il est certain que, sous les noms les plus singuliers des grands menus, il ne se cache souvent qu'un mets bien ordinaire, mais le prestige du mystère en relevait, pour les imaginations, la saveur. J'ai dîné une fois avec un menu dont tous les mots posaient un problème philologique. Ces lignes inégales semblaient un poème de M. de Souza ou de M. René Ghil. C'était plaisant à l'esprit.

M. DESM. — Et au goût ?

M. DEL. — Beaucoup moins. Mais on avait, avant d'arriver au port, un peu bourbeux, navigué en plein rêve.

M. DESM. — C'est cela, il se passe en cuisine le même phénomène qu'en amour. On a commencé par donner aux choses leur nom, puis on les a dissimulées sous des noms mystérieux, et remplacées à mesure que ceux-ci devenaient connus de tout le monde. Et savez-vous pourquoi ? Pour en pouvoir parler à l'aise. De sorte que ce phénomène, qui semble de pudeur, est au contraire un signe d'impudicité. Appelez les tripes des timbales caennaises et vous pouvez en servir dans le monde. Il y a cent et une périphrases pour dire à une femme : J'ai envie de coucher avec vous. Mais il est possible qu'après le détour on se rapproche enfin de la nature, qu'on appelle tripes des tripes et qu'on demande à une femme, sans qu'elle en soit choquée : Quand couchons-nous ensemble ? Car un fait est un fait et on pourrait encore poser la question sous des formes moins honnêtes.

M. DEL. — Et que faites-vous de la civilisation ? Sans mensonge, pas de civilisation.

M. DESM. — Dites que la nôtre a pour base le mensonge, mais qu'on en pourrait peut-être bâtir une autre sur la franchise.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Et vous avez probablement raison. Pourtant...

M. DEL. — Il y a tout de même, j'en conviens, trop peu de franchise dans nos relations, surtout dans nos relations sexuelles. Vous avez assisté à ce supplice de Tantale qu'on appelle un bal ? Au bout d'une heure les couples se sont virtuellement formés, ils se sont élus, et l'unique désir des éléments qui le composent est de se coupler réellement. Et après les frôlements, les appels de l'œil, les caresses de la parole, hommes et femmes rentrent séparés ou associés contre leur gré : de quoi résultent les phénomènes les plus immoraux, si on appelle immoral les actes qui ne se réalisent pas selon le mécanisme naturel.

M. DESM. — Quel charabia ! Et encore vous n'insinuez que la moitié de ce que vous voudriez dire.

M. DEL. — Que voulez-vous, je suis trop civilisé.

M. DESM. — Je ne vous demande pas d'éclaircissement ; d'ailleurs je crois que vous exagérez.

M. DEL. — On exagère toujours, en ces matières, parce qu'on juge d'après ses propres sensations. Me voudriez-vous hypocrite avec moi-même ?

M. DESM. — Vous l'êtes un peu, car en ces bals, ce n'est pas une femme que vous désiriez, mais trois ou quatre, mais cinq, mais dix.

M. DEL. — Je me serais contenté d'une.

M. DESM. — Mais celle que vous auriez prise n'était pas celle qui, peut-être, vous aurait choisi.

M. DEL. — Les femmes choisissent toujours celui qui les a prises.

M. DESM. — Non, tenez, vous êtes trop le vainqueur qui inspecte les femmes de la cité conquise.

M. DEL. — Cela améliorerait beaucoup la vie, ne trouvez-vous pas, si on pouvait, à tout moment, choisir entre toutes les femmes ?

M. DESM. — Mais on le peut. Si vous entendez que toutes les femmes devraient se laisser passivement choisir ?...

M. DEL. — Oui, ce serait...

M. DESM. — Evidemment. Restons plutôt comme nous sommes. Les femmes ont, elles aussi, conquis la liberté, qu'elles en usent à leur gré. La plupart, il est vrai, ne désirent nullement en user, mais c'est leur affaire, et nous n'y pouvons rien. Et puis, mon cher ami, songez aussi que cela serait bien fastidieux de pouvoir réaliser à coup sûr chacun de nos désirs. Les plus belles aventures, et sans cela elles n'en seraient pas, ne sont-elles point celles où nous connûmes le plus de déboires, le plus de chagrins, le plus de supplices ? C'est bien élémentaire de ne placer le bonheur que dans la jouissance répétée et toujours satisfaite. Il y a toutes sortes d'autres bonheurs, et la souffrance peut devenir une volupté.

M. DEL. — Prenez garde de tomber dans la phraséologie chrétienne.

M. DESM. — Non, je n'y tomberai point. Je veux seulement dire que les limites sont incertaines entre la douleur et le plaisir, et que le plaisir pense devenir de l'ennui, et l'ennui une sorte de douleur molle, écœurante et plus pénible que les maux aigus. Je dis encore qu'il n'est pas très mauvais que ces choses aient des noms vagues, comme les nourritures élémentaires de vos menus distingués. Notre système nerveux est trop compliqué pour que les sensations qu'il nous donne soient parfaitement stables. Avouez que la possession de telle femme que vous avez souhaitée et que vous n'avez pas eue vous aurait bien embarrassé.

M. DEL. — Peut-être. Elle eût attendu de moi le bonheur et je n'aurais pu lui donner que de la volupté.

M. DESM. — Et son regard eût gâté la vôtre.

M. DEL. — Oui, quelquefois, je suis assez bête pour cela. Mais elles aussi sont bêtes de toujours croire que les merveilles vont se réaliser.

M. DESM. — C'est l'histoire des menus menteurs que vous défendez. Ayez de la logique.

M. DEL. — Oh ! cela non. Tout ce que vous voudrez, mais pas de logique forcée. Je veux que la logique m'appartienne aussi et j'en veux faire, comme du reste, mon plaisir.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Henri Malo : *Les Surprises du bachelier Petruccio*, « Mercure de France », 3.50. — Louis Dumur : *Les Trois demoiselles du père Maire*, « Mercure de France », 3.50.— Paul Acker : *Le Soldat Bernard*, Modern Bibliothèque, 1,50. — J. Delorme-Jules Simon : *Soldat*, A. Fayard, 3.50. — Roger Martin du Gard : *Devenir !* Ollendorff, 3.50. — Eugène Montfort : *La Chanson de Naples*, Modern-Bibliothèque, 3.50. — Daniel Lesueur : *Le Droit à la force*, Plon, 3.50. — Alice Pépin : *Justice paternelle*, Librairie universelle, 3.50. — Georges d'Esparbès : *Le Vent du Boulet*, Monde illustré, 3.50. — Albert Boissière : *L'Homme sans figure*, Pierre Lafitte, 3.50. — J. de Mestral-Combremont : *Le Miroir aux alouettes*, Plon, 3.50. — V. Bouyer-Karr : *Fruit sauvage*, Ollendorff, 3.50 — Romain Rolland : *Jean Christophe à Paris. Dans la maison*, Ollendorff, 3.50. — Jean Merezzi : *Christôme*, Librairie universelle, 3.50.— Paul Féval fils : *Madame Bovaret*, Pierre Douville, 3.50. — G. Gasztowtt : *Les Fêtes du cœur*, Gastein Serge, 3.50 — Salvator Delaville : *Aimez-vous*, Beaudelot, 3.50. — Joseph Voisin : *L'Académie de Mérival-les-Chaumes*, Crépin Leblond, 2.50. — Henri Strentz : *Images simples et ferventes*, « La Phalange », 3.50.— Anatole France : *Les Sept femmes de la Barbe Bleue*, Calmann-Lévy, 3.50.

Les Surprises du bachelier Petruccio, par Henri Malo. Être un bon jeune homme rempli de bons principes (dont quelques préjugés) ne suffit pas pour devenir, à Mantoue comme à Paris, un homme heureux ou même simplement un grand personnage. Petruccio fait des vers, mais il semble avoir très peu fait de philosophie. Il s'étonne de calamités premières qui n'étonnent guère nos collégiens d'aujourd'hui. Les femmes lui apparaissent comme des créatures dignes de respect et les amis comme des gens sincères incapables d'aucune trahison. Il lui faut bien petit à petit dépouiller le... jeune homme. Victime des pires surprises, il finit ou finira par se blaser, se montrera le meilleur compère de la pièce lorsqu'il aura suffisamment visité les coulisses et dénoué toutes les ficelles de l'intrigue, mais de sa primitive naïveté il lui restera peut-être cette pureté d'intention, cette candeur masquée d'ironie qu'on appelle la sensibilité artistique, laquelle sensibilité, dans certains cas, mène le patient jusqu'au temple de la gloire. Je ne crois pas du tout à la nécessité de demeurer honnête pour devenir un bon politique, un grand conquérant ou un écrivain de génie, seulement il faut pourtant l'avoir été ne fût-ce que l'espace d'un matin, le temps d'une comparaison. Celui qui a dit que l'homme était un ange déchu qui se souvenait des cieux aurait bien pu ajouter que c'était le désespoir de ce souvenir qui le conduisait souvent à rechercher les paradis artificiels, car il n'est pire intoxication que celle de la vertu. Pour se mettre en état de vertu on risquerait souvent les plus bas enfers. Nous connaissons tous Petruccio et nous avons tous dans le cœur un Petruccio qui sommeille... à côté de l'*autre*, un Petruccio tendre aux ailes repliées et meurtries. Le soir où l'*autre* a fait trop de farces, Petruccio s'indigne et s'il n'a plus la force de s'indigner il pleure. On en a vu qui pleuraient même en merveilleux alexandrins. Maintenant la société, composée d'un nombre illimité de Petruccio,

tait-elle plus propre à Mantoue vers la fin du dix-huitième siècle qu'à Paris de nos jours? Je ne crois pas. Les Rosalinde et les Hiéronymo y abondent. Ils sont quelquefois bien plus avares encore de leurs bons conseils ou de leur personne. A Mantoue, on avait des pudeurs qu'on ignore dans la capitale de l'Aviation! Le conte philosophique d'Henri Malo est-il destiné aux très jeunes gens « qui pensent réussir » ou ne serait-il qu'un souvenir de l'adolescence de quelqu'un qui a réussi? C'est en tous les cas une des plus agréables surprises de notre époque littéraire, car il s'agit d'un roman sans les données vulgaires du romanesque et d'une leçon de morale sans morale, je veux dire sans le discours ennuyeux.

Les Trois demoiselles du père Maire, par Louis Dumur. Comment l'auteur a-t-il pu tirer de ce bonhomme grotesque un type qui vous demeure absolument sympathique, même quand il se sert de ses trois demoiselles pour faire peur aux petits garçons? Pauvre père Maire! Vous êtes dans le vrai; vous récitez d'abord une prière bien correctement, avec une ferveur que j'ose qualifier d'officielle, puis comme vous savez que toutes les prières du monde ne modifieront pas l'humanité, vous faites intervenir le bâton, d'abord un fouet chatouilleux, puis une canne plus sèche, enfin le gourdin, le terrible gourdin. Vous n'y entendez pas malice, c'est là le vieil enseignement pour tous les peuples. Le père Maire imite le Père Eternel, le farouche régent du collège de la Bible, qui passait de temps en temps ses élèves au fil de l'épée ou leur envoyait une grêle de plaies d'Egypte. Et dans ce temps là les enfants aimaient le Père Eternel parce qu'ils se sentaient châtiés par quelqu'un qui les aimait aussi. Certains coups de matraque sont des faveurs, vus sous un certain angle! Malheureusement, une calamité plus forte que les sept plaies d'Egypte fut envoyée au collège de Genève sous la tignasse rousse de Salignon. Aucune prière, aucune trique ne pourra jamais nous débarrasser maintenant du *gréviste*, n'est-ce pas? Salignon, c'était le *gréviste* de la classe du père Maire, Salignon, c'était le mauvais individu partisan des bras croisés et qu'on protège aujourd'hui parce que le gouvernement, le Principal, quoi, en a peur. C'est le seul élève qui ose dire m... à son professeur. Hélas! Que n'a-t-on permis au père Maire de lui faire rentrer son *internationale* à grands coups de pieds au derrière? Ce pauvre vieux régent est mort d'avoir vu grandir la révolte de Salignon, d'un Salignon protégé par le gouvernement. Et moi je m'attendris sur la fin du pauvre vieux. Il aimait les enfants à sa manière, surtout le jeudi, jour de demi-congé. N'était-ce pas délicieux ses repas servis par la mère Maire en crinoline et ses mottes de beurre qui fondaient sous l'attaque impétueuse des couteaux? Au moins il beurrait sa méthode... Père Maire, revenez vite, vivant ou mort, revenez avec vos trois

filles, car, en France, il y a tellement de Salignon que nous aurions bien besoin d'un coup... de main. (Il paraît du reste qu'en Suisse le succès du Père Maire est déjà étourdissant.) Ne craignez point d'être mal reçu chez nous... nous vous attendons !

Le Soldat Bernard, par Paul Acker. Voici un livre qui pourrait peut-être bien représenter un signe des temps, un arc-en-ciel dans l'effroyable brume qui nous enveloppe. Il est très habilement fait, si habilement fait que je m'y suis trompé moi-même. Il m'a semblé d'abord tout à la louange des prétendues nouvelles théories (vieilles comme le monde). On y voit un jeune bourgeois révolté socialement contre le service militaire, amoureux d'une de ces *nihilistes* françaises dont on encombre le journalisme sous prétexte de reportage ou de délation, synonymes respectables ! Par principe, par amour il veut lui aussi risquer sa propagande antimilitariste, mais il tombe sur des officiers très intelligents et on le gagne peu à peu à d'autres théories encore plus anciennes que celles des poltrons. Il renie son mandat et rentre dans... le rang, sinon dans l'ordre. La dernière scène de la salle d'hôpital, où l'on voit un ministre ayant voté le droit de grèves donner la médaille militaire à un soldat victime des grévistes et un député anti-clérical promettre la croix à une pauvre religieuse effarée contient la plus amère et la plus froide ironie, une ironie calme, si bien élevée ! Paul Acker vient de recevoir le ruban rouge. On a jugé que cette cruelle satire des mœurs anti-militaires de notre époque méritait cette récompense, et, pour une fois, le gouvernement au sein duquel on fredonne volontiers l'*Internationale* n'a pas démérité de la patrie. Ça le change !

Soldat, par J. Delorme-Jules Simon. Encore un ! Mais c'est la réaction ! Où allons-nous ? Encore un officier content de son sort, naturellement tué par les grévistes après avoir fait de vains efforts pour maintenir l'ordre dans le désordre. Le pire (ou le mieux) c'est que les auteurs convaincus que l'anarchie est un état d'âme, mais pas un système de gouvernement, font tout ce qu'ils peuvent pour se découvrir une raison d'aimer la France. Les peuples n'ont, hélas ! que le gouvernement qu'ils méritent et il ne faudrait pas trop se fabriquer d'illusions, un nouveau code d'immortels principes.

Devenir, par Roger Martin, du Gard. C'est un joli livre, bien écrit, spirituel et bien composé qui ferait songer à un Jean de Tinan, plus sage, plus averti des casse-cous. Il raconte la triste si joyeuse histoire d'un raté de lettres, fils de notaire ayant aussi quelque chose i.. Souhaitons qu'elle serve de leçon à beaucoup de fils de notaire dont l'intelligence trop ouverte vole, vole !...

La Chanson de Naples, par Eugène Montfort. Par hasard, ce n'est pas du *chiqué*. Non, l'auteur donne l'impression d'y avoir vecu et de la vie des petites gens, de ce peuple puéril tout donné à

amour et un brin frappe de vertige, sujet au mal du *jettatore*. Une pauvre *ragazza* gagne son pain quotidien au tic tac de sa machine dans la rue où jouent les enfants parce qu'il y a des marches et que les voitures ne passent pas. Le beau garçon coureur et hâbleur vient lui chanter la chanson de Naples... celle du printemps et elle s'en affole jusqu'à tuer sa rivale, plus tard, en pleine rue aussi, car à Naples tout se passe dans la rue. Les Napolitains sont des animaux charmants. Ils aiment à jouer et quand ils perdent ils mordent en poussant des cris aigus... Mais bientôt le cri se module en chanson, la chanson éternelle qui recommence, l'éternel piège d'amour.

Le Droit à la force, par Daniel Lesueur. « Pourquoi vous, les bourgeois, ne défendez-vous pas la société bourgeoise? Vous l'avez bien fondée à coups de guillotine. Vous avez décapité l'aristocratie devenue inutile. Vous vous êtes glorieusement rués avec tous nos moyens de progrès : la science, le crédit, le génie, l'art. Vous avez fait un dix-neuvième siècle éblouissant. Vous avez le droit de défendre votre œuvre, qui est aujourd'hui toute la patrie... Mais voilà... vous ne croyez pas à votre droit. » Le droit à la force? Non, ils ne croient pas à leur droit parce que, simples fils d'*assassins*, ils ont vaguement l'idée qu'on ne lave pas une tache de sang avec d'autre sang. Je crois qu'on ne peut guère être pour la peine de mort justement appliquée quand on a, injustement, assassiné une aristocratie à coups de guillotine. Lorsqu'un brave homme de bourgeois vous déclare : « Moi je ne suis pas pour la peine de mort, » c'est précisément lui l'assassin, qui n'ose pas commencer! En tous les cas, le *Droit à la force* est un appel généreux aux biceps en face de la couardise universelle. Il y a toujours de l'héroïsme à ne pas se montrer tendre pour le coupable dans un pays qui songe de plus en plus à aseptiser le couperet de la guillotine. Daniel Lesueur fait œuvre virile en osant dire ces choses sans les arroser des larmes de crocodile de rigueur.

Justice paternelle, par Alice Pépin. Bravo, Mesdames! Ça va bien! Continuez! Maintenant, il s'agit d'un père qui, ayant mis au monde un véritable monstre, se demande s'il n'a pas aussi le droit de l'en retirer... et il l'en retire discrètement.

Le Vent du boulet, par Georges d'Esparbès. Suite de *la Légende de l'Aigle*. La guerre d'Espagne où les jolies femmes jouent du poignard et versent aux héros de la grande armée le poison de leurs baisers. C'est fou et malgré tout attirant comme le torrent sous le brouillard duquel on voit étinceler des paillettes. J'ai entendu un soir des gens prétendre que d'Esparbès était un jongleur, un avaleur de sabre. « Oui, répondit quelqu'un de brutal, il avale des sabres, mais il les rend toujours à leur propriétaire beaucoup plus nets qu'avant. » Je préfère celui qui ennoblit l'histoire à ceux qui s'évertuent à la salir... Dieu sait que ces derniers sont beaucoup!

L'Homme sans figure, par Albert Boissière. Curieuse aventure d'un père qui se sacrifie à son fils assassin. Embrouillée, échevelée, cette course aux masques vous enlève toute respiration et l'on renonce à comprendre, tellement on est heureux d'être mystifié.

Le Miroir aux alouettes, par de Mestral-Combremont. C'est le bonheur conjugal que l'on rêve d'abord avec une petite femme simple, ignorante, mais frivole, et ensuite avec la nouvelle couche sociale, la jeune fille moderne ayant une mission, des enfants adoptifs, rêvant de fonder le grand journal humanitaire. Le héros en reste entre deux... trains, trop honnêtement ébloui.

Fruit sauvage, par Boyer-Karr. Histoire d'une courageuse fille mère qui veut son homme, pour commencer, et songe, après, à son honneur d'une façon très sérieuse. Les parents qui avaient fait des manières sont enfin touchés par la vaillance de Miou et lui pardonnent d'avoir manqué à la vertu, puisqu'elle possède toutes les vertus.

Dans la maison, par Romain Rolland. Voulez-vous me permettre, monsieur l'auteur, une timide observation ? Pourquoi diable tous les musiciens allemands ont-ils comme ça de ces affections passionnées pour les personnes qui ne sont pas d'un sexe différent du leur ? En France, nous sommes tellement vicieux que nous pensons que l'amitié qui ressemble à de l'amour, c'est de l'amour. Je sais bien que vos deux héros sont d'une pureté angélique, seulement à force de faire l'ange... D'ailleurs, vous savez, moi ça m'est égal, ce que je vous en dis c'est pour avoir le plaisir de chercher la petite bête.

Christême, par Jean Merazzi. Un étrange philosophe qui fabrique une statue dans un rocher, histoire de faire une belle surprise à tout le pays, un pays qu'il veut conquérir par la douceur, et comme il a dynamité son rocher, l'ébranlement de l'explosion entraîne la statue minée déjà sous les infiltrations de la montagne, de sorte que son fameux Christ écrase tout le monde. Terrible symbole.

Madame Bovaret, par Paul Féval fils. Ce n'est pas du tout à cause de Flaubert qu'il n'aurait pas fallu appeler votre œuvre ainsi, mais à cause de votre père.

Les Fêtes du cœur, par G. Gasztowtt. Souvenirs du siège de Paris et idylle romanesque. Les étrangers sont certainement les meilleurs défenseurs de nos dignités nationales.

Aimez-vous, par Salvator Delaville. Un pauvre diable trop puni par la sévérité d'un homme de bien se venge... en sauvant la fille de l'homme de bien. Type de prêtre tout embrasé de l'amour de l'humanité.

L'Académie de Mérival-les-Chaumes, par Joseph Voisin. Une académie paysanne où l'on parle aussi bien le français que sous la coupole, et, de plus, il y a une dame!

Images simples et ferventes, par Henri Strentz. Petites ...des de calme; on accroche ça au mur en souvenir d'un joyeux ...tin ou d'un beau couchant.

Les Sept femmes de la Barbe bleue, par Anatole France. ...ujours préoccupé de la vérité en marche, l'éminent académicien ...constitue sous leur véritable aspect les contes de Perrault et je n'ai ...s besoin de vous dire avec quelle précision dans la documenta...n! Ce qui me fait peur, c'est celui qui viendra plus tard, l'*autre* ...natole France... pour tout remettre dans le premier ordre!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

...e qu'ils lisent. Cent dix-sept réponses à l'Enquête sur la Bibliothèque ...un libre cénobite avec une préface explicative par Adolphe Ferrière, 1 vol. ...-8°, édition de Cœnobium, Lugano. — *Un Académicien grand seigneur et liber...n au XVIIe siècle, Bussy-Rabutin. Sa vie, ses œuvres et ses amies*, par E. Gé...rd-Gailly, 1 vol. in-8, Champion. — Paul Leclercq : *Jouets de Paris*, 1 vol ...-18. 5 fr., Floury. — *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*, ...vol. in-18, 3 fr. 50, Fasquelle.

Une Revue qui paraît à Lugano, *Cœnobium*, a posé à un cer...n nombre d'écrivains français, italiens, et d'autres pays encore, une ...estion que je résume ainsi : Si vous vouliez réduire votre biblio...thèque à 40 volumes, en y comprenant des livres de philosophie, de ...iences, de morale et de religion, et de littérature proprement dite, ...quels volumes la composeriez-vous? En un mot de quels livres for...eriez-vous cette bibliothèque d'un libre cénobite?

Faire ce choix c'est d'abord se condamner à relire et à se désinté...sser de tous les livres nouveaux qui peuvent paraître. Il est diffi...e à un philosophe, à un homme de sciences ou à un littérateur de ...suggérer ce désintéressement. Beaucoup de réponses à cette ...quête ont exprimé cette impossibilité. Mais le but de cette enquête, ...rit M. Adolphe Ferrière, qui la résume dans une préface à ce ...lume: **Ce qu'ils lisent**, — « ne pouvait être que celui-ci : ...voir quels sont les ouvrages favoris des penseurs et des littérateurs ...in de pouvoir les proposer à la foule de ceux qui errent et cherchent ... lumière, la joie ou le réconfort... » Je ne crois pas que cette ...quête apporte une grande révélation à la foule de ceux qui errent ... cherchent la lumière. Comme pour une élection à l'Académie, on ...ous donne le nombre de voix obtenues et le nom des auteurs, des ...us dans cette bibliothèque. Viennent en tête : Dante, Shakespeare, ... Bible, Platon, Gœthe, Marc-Aurèle... C'est extraordinaire le ...ombre d'écrivains qui se sont crus obligés de mettre la Bible et les ...vangiles au-dessus de toutes les littératures. On se demande à quel ...oment de leur vie ils lisent la Bible ; on se demande aussi si ces ...éponses sont sincères. Parmi ces quarante volumes, désignés par

les suffrages, on trouverait : *l'Evangile selon saint Jean*, *l'Evangile selon saint Marc*, *les Epitres de saint Paul*, *le livre de Job*, *les Psaumes*, *l'Apocalypse*, *l'Ecclésiaste*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, etc. Ce ne serait pas très gai, ni très varié, ni très actuel, cette bibliothèque. M. Henry de Varigny répond très spirituellement à cette objection. Rien ne vieillit plus vite qu'un système philosophique, dit-il, si ce n'est un système scientifique... Il emportera donc les derniers volumes publiés par Alcan, dans sa *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, « les derniers, quels qu'ils soient ». Il y ajoutera les principales publications scientifiques et philosophiques des deux ou trois derniers mois... M. Paul Buquet, professeur de philosophie, réclame les journaux du jour, même le Journal officiel, ainsi que toutes sortes d'encyclopédies variées. M. Jules de Gaultier, qui désigne docilement les quarante volumes demandés, a soin d'emporter dans sa cellule de philosophe deux de ses propres ouvrages : *le Bovarysme*, et *les Raisons de l'Idéalisme*, parce que ces ouvrages résument tout son effort intellectuel, et qu'ils contiennent, pour lui, toutes les philosophies. Il y a des réponses étranges et inattendues. M. Charles Richet nous avoue que son livre de prédilection serait les *Misérables* de Victor Hugo. Il désigne encore sur sa liste le théâtre des deux Dumas. M. Fonsegrive préfère Montaigne à tous les écrivains ; puisse-t-il y apprendre le scepticisme. D'autres choisissent des livres de Brunetière, de Loti, mais M. Hyacinthe Loyson n'emporte que son âme et la Bible. Souhaitons qu'il ne s'ennuie pas trop : « L'âme est un œil ouvert qui voit Dieu ! » Pour M. Papus, « le Tarot des bohémiens, Clef de la Thorah, de la Rota et des Maximes secrètes », peut remplacer « tous les livres écrits et à écrire en donnant les solutions de tous les Problèmes ». Emportons donc à la campagne la Bible et le Tarot des bohémiens.

§

Aucune vie ne fut et n'est demeurée plus encombrée de légendes que la vie de Bussy-Rabutin. Son histoire véritable n'avait jamais été écrite. M. Gérard-Gailly vient de combler cette lacune, et son livre **Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amies**, est une réparation envers cet écrivain jusqu'à ce jour un peu trop négligé. M. Gerard-Gailly dit spirituellement : « On découvre Bussy-Rabutin à tous les détours du XVIIe siècle. Il traverse le second plan de presque toutes les scènes ; et le prenant dès lors pour un comparse brillant, mais un simple comparse, on le salue à la cantonade, on s'imagine qu'une allusion suffit en bonne justice : on le « cite ». Voilà deux cents ans qu'on le cite. » Cette étude enfin sérieuse et complète que lui consacre M. Gérard-Gailly effacera-t-elle la légende et le jugement si fortement cristallisé qu'on s'est

it du malheureux Bussy? L'auteur a su faire revivre autour de son
ros l'atmosphère du XVIIe siècle, la vie de la Cour, ses intrigues,
s aventures galantes que devait raconter *l'Histoire Amoureuse des*
aules. Ce livre paraît malgré l'auteur, à Liège, par une ruse de
me de la Baume. Mais Louis XIV ne trouve pas mauvais qu'on ridi-
lise les grands seigneurs, pourvu qu'on ne touche pas à la famille
yale. Cependant, tout à coup Bussy est arrêté, mis à la Bastille;
e s'est-il passé? Les éditeurs, enchantés du succès de son livre,
aient intercalé dans les nouvelles éditions des couplets compro-
ettants, et avaient lancé, sous la signature de Bussy-Rabutin, une
ntinuation de *l'Histoire Amoureuse*, intitulée *la France Galante*.
n y lisait des phrases comme celle-ci :... « Voyons le Roi dans son
d'amour avec aussi peu de timidité que dans celui de la justice...etc. »
est toute une littérature galante qui naît de *l'Histoire amoureuse*,
dont le Roi tient Bussy responsable. M. Gérard-Gailly note que l'in-
ence de cette littérature galante devait aboutir, cinquante ans plu-
rd, aux *Mémoires du chevalier de Grammont*. Mais, tandis que,
us la signature de Bussy, courent ces libelles contre Louis XIV et
s maîtresses, le pseudo-auteur, dans sa prison, rime pour le roi, il
nge même, sur le conseil de son confesseur, le P. Nouet, à écrire
e histoire de Louis XIV. Autre infortune : tandis que de jolies fem-
es envahissent les fossés de la Bastille pour tâcher d'apercevoir le
ptif derrière ses fenêtres, sa maîtresse, son amie depuis douze ans,
ne de Montglas, le trahit. Il pense en devenir fou. Sorti de la Bas-
le et exilé dans son château de Bussy-le-Grand, il y ruminera ces
ux amertumes : l'infidélité de sa maîtresse et sa disgrâce auprès
roi. Il lit, il écrit ses mémoires, il orne son château, y reçoit une
ciété aimable, en attendant qu'il se convertisse, et reconquiert,
ant de mourir, la faveur de Louis XIV. Parmi les chapitres particu-
rement intéressants de ce volume, qui se lit comme un roman, il
ut indiquer celui qui raconte l'amitié et les rapports de Mme de
vigné avec Bussy. On sait que ce fut Bussy, qui prépara la publica-
n des lettres de sa cousine. Or, jusque-là, la *Correspondance* de
ssy était considérée comme le plus solide mouvement de l'art épis-
aire en France. Ce furent les *Lettres* de Mme de Sevigné « qui
inèrent assez rapidement une royauté jusqu'alors incontestée ».

§

Jouets de Paris, par Paul Leclercq. C'est un livre d'images,
e série de petits tableaux à la manière de Jules Renard, quoique
une note plus tendre, plus sentimentale. Ces pages nous évoquent,
ec une grande précision, les images les plus chères de notre enfance.
Mais voici : ***le Petit cheval de bois :***

Les jambes sont si longues qu'il a l'air d'être égyptien, mais il arrive d
Nuremberg.

Il est synthétique et anguleux comme une cocote de papier.

... Il est maigre, ne mange pas d'avoine, et il ne se nourrit que du ri
des enfants.

Certains personnages, comiques ou ridicules, semblent sortir de Contes d'*Andersen*, comme ce *marchand de robinets :*

Il arrive lentement au lointain, il crie devant chaque maison et fait suiv
son cri du chant d'un instrument aigre.

Il passe ainsi depuis toujours, chaque lundi, à la même heure. Il vie
du même point, il va vers un même but et jamais personne ne l'arrête.

Et puis ce sont d'autres jouets vivants, des enfants et des femme dans une atmosphère de tendresse voluptueuse et de contes de fée.

§

Cette **Correspondance entre Victor Hugo et Pau Meurice** n'a pas un grand intérêt littéraire, mais seulement u intérêt de document. Ce sont des lettres d'affaires. Comme nous l'e plique M. Jules Claretie dans la préface, Meurice représente à Pari auprès des éditeurs et des directeurs de théâtre, les intérêts matérie de Victor Hugo. Nous assistons à la publication des *Châtiments* des *Contemplations*. *Les Châtiments* pénètrent difficilement e France. Victor Hugo écrit, à ce sujet, à Paul Meurice : « Vous seri bien aimable de faire dire à Mme d'A... que, si elle désire *les Chât ments*, elle n'a qu'à donner *huit* adresses auxquelles le volume se envoyé par la poste en huit morceaux. » C'est ainsi qu'il envoyait so livre à ses amis : « Ils raccommoderont les morceaux cassés d poète, » disait-il.

Il faut admirer dans cette correspondance le sincère et toujou fidèle dévouement de Meurice pour Hugo. Mais de la part de Vict Hugo, quelle exagération dans les louanges qu'il adresse à Meuri sur sa littérature. On sent qu'il flatte pour être lui-même flatté tou jours davantage. Il écrit : « L'idée de votre livre est grande. Vo traversez d'un rayon du siècle ces vieilles et grandes passions de to les temps... etc... » Dans quelques-unes de ces lettres de l'exilé per l'ambition politique ; il croit volontiers que Napoléon le Petit jeté bas du trône, c'est lui qu'on viendra chercher pour fonder la Répu blique. Lorsque les premiers désastres de la guerre sont annoncé Victor Hugo écrit à Meurice qu'il veut rentrer en France, « publiqu ment, simplement, comme garde national », avec ses deux fils à s côtés. Il ira au rempart, le fusil sur l'épaule. Cela lui paraît un bea geste. Meurice lui répond qu'aujourd'hui il n'y a ni garde national ni fusils, et qu'il n'y a pas encore de danger. Perpétuellement Vict Hugo semble jouer un rôle, comme au théâtre, il exagère tous s

stes : il sait qu'on le regarde et qu'on l'admire. Au moment où la uerre éclate entre la France et la Prusse, il réunit quelques amis, oscrits comme lui, et plante dans son jardin un gland qu'il appelle *Chêne des Etats-Unis d'Europe*. Il se drape dans son rôle de prophète; mais il sait qu'il ne les verra pas ces Etats-Unis. Pourquoi ? Parce que je les ai prédits.... jamais les Moïses ne virent les hanaans. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

M. Handelsman : *Napoléon et la Pologne (1806-1807)*; Alcan, 5 fr. — Emile ivier : *L'Empire libéral*, tome XIV : Garnier frères, 3 fr. 50. — Frédéric Loliée: *Duc de Morny et la Société du second Empire*; Emile-Paul, 7 fr. 50.

Napoléon et la Pologne (1806-1807), par M. Handelsman. — Le grand ouvrage d'A. Sorel aura manifestement favorisé naissance de toute une littérature historico-diplomatique dont l'ob- est l'étude spéciale des diverses parties de la politique étrangère Napoléon. Dans ces œuvres, l'examen de chacune de ces parties trouve repris comme en sous-œuvre avec toute la minutie adéquate. grande œuvre d'ensemble va de la sorte s'entourant de monographies où tel détail en est repris à part. C'est ainsi quant à nous, ue nous voyons la chose, et nous rangerions volontiers tout auprès *l'Europe et la Révolution française* des œuvres comme *la olitique orientale de Napoléon*, par M. Driault, comme *l'Espane et Napoléon*, par M. Geoffroy de Grandmaison, et enfin comme elle-ci. Si nous passons de la position de ce dernier ouvrage dans la ttérature napoléonienne à sa relation à son objet propre, nous oyons que son auteur, M. Handelsman, se flatte d'avoir été le preier à aborder « scientifiquement » l'étude de la question polonaise us Napoléon. En France, considère-t-il l'histoire des rapports de apoléon et de la Pologne avait été surtout écrite d'une manière subctive, plutôt en façon de démonstrations anti ou pro-bonapartistes. devrait ajouter que le livre de Sorel fut le premier à européaniser, objectiver le point de vue. On sent très bien, disions-nous, l'influence un tel livre, interposée entre les ouvrages « vieux jeu » critiqués r l'auteur et le sien propre.

M. Handelsman a probablement appliqué de trop près sa loupe r les causes de la révolution polonaise de 1806. Iéna suffit largeent, ici, pour tout expliquer, tant du côté des Polonais que du côté Napoléon. Plus intéressante est cette minutie d'examen quand il agit du cours de cette révolution nationale. Elle doit nous révéler s sentiments exacts des Polonais et de Napoléon. Du côté des Polonis, M. Handelsman a montré que Kosciusko, le héros de l'indé-

pendance polonaise en 1794, était, en 1806, un homme d'un autr âge. Retiré à Paris, il n'avait pas voulu se rendre à l'appel de Napo léon, dont il se défiait. Les grands militants de 1806 sont Dom browski, Wybicki, Poniatowski, etc.; l'auteur a retracé leur rôle. I a cherché à se rendre compte des sentiments des Polonais en étudian les divers partis qui, chacun, préconisaient une conduite à tenir en vers Napoléon. Il y eut de la sorte, en 1806-1807, les radicaux qu voulaient « restaurer la Pologne selon leurs idées (très jacobines) mais n'osaient le faire que dans un parfait accord avec l'Empereu et ses ministres »; c'est-à-dire, ajoute sévèrement l'auteur, que « leur travaux se bornaient souvent à des intrigues auprès des seigneur français et même à des dénonciations ». Et il y eut les modérés don le programme intérieur restait conservateur, et « qui, tout en prenan parti pour Napoléon, dans un désir de restauration de leur patrie se défiaient de lui ». En somme, l'enthousiasme célèbre des Polonai aurait été surtout le fait des radicaux. Cette étude des partis a ét aussi, pour M. Handelsman, l'occasion d'intéressants détails sur l régime intérieur, politique et social, de la Pologne en 1806 et 1807

Peu favorable aux Polonais, Talleyrand, qui succédait à Maret plus bienveillant lui, les gouverna, les surveilla plutôt, en ayant recour alternativement à ces deux partis, mais surtout au parti modéré durant la période assez critique qui va d'Eylau à Friedland. Il eu alors principalement pour mission, dit M. Handelsman, d'assurer l subsistance de l'armée en se servant de la Pologne à cet effet. E nous arrivons ici aux idées et à la conduite de Napoléon. Base d ravitaillements après Eylau et avant Friedland, la Pologne fut d même, durant les périodes qui précédèrent ou qui suivirent, utilisé au mieux des intérêts de Napoléon. Avant Iéna, elle est un instru ment contre la Prusse; après Iéna, elle est un moyen contre la Rus sie; de suite après Eylau, Napoléon, en réalité à demi vaincu, songe à faire d'elle l'objet d'une transaction avec la Prusse; puis elle devient, sous la souple administration de Talleyrand, un des éléments des combinaisons qui aboutirent à Friedland. Enfin, après Tilsitt Napoléon, gagné à l'alliance d'Alexandre, s'inspira à ce point de sa politique russophile dans la fondation du duché de Varsovie, qu'on a pu dire, à tort du reste, que cette fondation avait été l'œuvre, en réalité, du tsar.

Ainsi, durant cette période de 1806-1807, entre Iéna et Tilsitt c'est-à-dire au moment où les Polonais pouvaient le plus croire avoir brisé leurs anciennes chaînes, et toutes leurs chaînes, la Pologne ne fut qu'un instrument aux mains de Napoléon. A aucun moment, le Conquérant ne fut un libérateur, ni de fait, ni d'intention. Il n'encouragea l'enthousiasme des Polonais que pour tirer d'eux ce qu'il voulait. Kosciusko et les modérés avaient raison.

Mais il faut dire aussi que l'étude détaillée à laquelle s'est livré [.. Handelsman quant à la situation intérieure de la Pologne à cette poque, ne montre nullement que Napoléon pût faire grand fonds ir les Polonais, en ce qui concernait l'établissement d'un gouver- ement national, régulier, sage. La malheureuse Pologne était tou- ours la terre des divisions. L'administration du roi de Saxe fut une ssez pauvre fiche de consolation. Mais quelque chose de mieux était- possible? Signalons en terminant la valeur particulière de la docu- hentation de M. Handelsman, qui a utilisé les sources allemandes, isses et polonaises. Un volumineux appendice (près de la moitié du olume) contient des pièces curieuses.

L'Empire libéral, tome XIV, par Emile Ollivier. — Dans ce ome XIV de son histoire de l'Empire libéral, M. Emile Ollivier fait récit de ce qui est resté la tragédie de sa vie ; il relate les événe- ients qui amenèrent la déclaration de Guerre : la candidature du prince éopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, la déclaration du juillet 1870 contenant notre protestation contre cette candidature, retrait de la candidature, l'intempestive demande de garanties our l'avenir qui ranima le conflit, la dépêche d'Ems, qui en fut la uite et d'où le « remaniement » de Bismarck fit sortir l'insulte endant la guerre inévitable. Remarquons-le tout de suite : un fait emble avoir pesé sur toute la conduite de M. Ollivier dans ces tristes vénements, un fait dont les explications de M. Ollivier ne paraissent as tenir suffisamment compte : l'on veut parler de l'affaiblissement onsidérable du crédit du Premier Ministre libéral auprès de Empereur, en ces derniers temps de l'Empire, où les formules bérales avaient épuisé leur éphémère fortune. C'est cependant à ette diminution d'influence que paraît devoir être rapporté en rande partie ce qu'il y eut de malavisé dans la conduite, si bien itentionnée d'ailleurs, du Premier ministre en ces terribles journées e juillet 1870. Nous allons revenir là-dessus. Il faut d'abord noter ès brièvement quelques points sur lesquels ce plaidoyer, souvent imineux, qu'est le dernier tome de l'ouvrage de M. Ollivier ne sau- ait faire la conviction dans l'esprit du lecteur.

Lorsqu'arriva au premier ministre la nouvelle du désistement de éopold, M. Ollivier, dans sa joie plus patriotique que clairvoyante, ommuniqua prématurément, — c'est-à-dire avant d'avoir vu le duc e Gramont, ministre des Affaires Etrangères, et l'Empereur lui- iême, — cette nouvelle à la Chambre, dans les couloirs, il est vrai, iais enfin à la Chambre. Action précipitée, regrettable. M. Ollivier 'en est copieusement expliqué ; mais, en tout état de cause, cette ivulgation reste des plus fâcheuses : elle provoqua les surenchères atriotiques de la droite bonapartiste, surexcita l'opinion, contribua nfin à donner naissance à cette funeste idée de demande de garantie

pour l'avenir, qui, à Saint-Cloud, n'allait avoir que trop d'écho dans l'entourage de l'Impératrice et chez l'Empereur lui-même.

Pour l'incident Werther, qui, joint aux insistances irritantes de notre ambassadeur Benedetti, acheva d'indisposer le roi de Prusse (on sait que le duc de Gramont avait voulu suggérer à cet ambassadeur du roi Guillaume l'envoi, par ce dernier, d'une lettre d'amitié rendant explicites sa participation au retrait de la candidature Hohenzollern et sa caution pour l'avenir), on ne peut que ratifier le jugement porté là-dessus : ce fut une imprudence notoire. M. Ollivier y eut sa part en appuyant la suggestion du duc de Gramont. A qui fera-t-on croire que de telles paroles, en un tel moment, devant un tel témoin, pussent être considérées comme de peu de conséquences ? L'on a parlé de simple conversation familière (1). Même sous cette forme, c'eût été imprudent ; mais l'on laissa de plus entre les pattes du Prussien des traces écrites de la chose. C'est M. de Gramont qui eut cette étourderie. M. Ollivier, en appuyant M. de Gramont, la rendit d'autant plus irrémédiable. Ce fut « une pensée sincère d'apaisement » ; oui, et une naïveté.

Arrivons à la demande de garantie pour l'avenir, à cette inutile (puisque l'on avait satisfaction sur le fond), funeste, exécrable demande qui fut la cause de la guerre,et voyons l'attitude de M. Ollivier. Il resta totalement étranger à la demande en question (à cela près cependant, avons-nous vu, que son imprudence à la Chambre mit en garde la droite bonapartiste, où cette idée de garantie prit corps); tout se fit, ici, en dehors de lui, chef du cabinet, quelque incorrect que cela fût. Gramont reçut directement l'ordre de l'Empereur, à Saint-Cloud, et expédia la désastreuse dépêche le 12 juillet à 7 heures du soir, dépêche suivie, quelques heures après, sur nouveaux ordres de l'Empereur, d'un deuxième télégramme accentuant les instructions du premier. Que fit M. Ollivier ? Navré, atterré, il ajouta au texte, non encore expédié, de la deuxième dépêche quelques tempéraments en vérité bien anodins, et, pour le reste, il ne protesta par aucun acte, il ne prit aucune décision. Or, il fallait immédiatement renverser la vapeur ! Il était minuit quand M. Ollivier eut inopinément connaissance de la chose, et à cette heure-là, dira-t-on, il ne pouvait guère aller à Saint-Cloud relancer l'Empe-

(1) Familière ! Comme si c'était possible avec un Prussien ! C'est cette familiarité même, ce ton simple, ce manque de solennité, cette élégance enfin française et parisienne, qui fut la vraie et profonde incompatibilité, qui froissa tous ces Prussiens, lesquels se fussent plutôt sentis flattés d'un ton plus empesé, de manières plus formalistes, — depuis Werther en ses entrevues avec Gramont et Ollivier, jusqu'au roi de Prusse en ses audiences à Benedetti, celui-ci obséquieux, sans doute, et véritablement trop insistant, mais ayant tout de même, lui aussi, la manière française. Il eût été plus politique, moins « naïf », en un sens, de se montrer plus « bête », de « faire la bête ». En ce sens encore, il faut dire avec Sorel que l'on manqua d' « intelligence », d'intelligence politique.

eur? Un Richelieu,— ou un Bismarck, — y eût couru! En tous cas, il fallait, dès le lendemain matin, par tous les moyens, persuader à l'Empereur de donner contre-ordre. Sans doute, Benedetti n'eût pas reçu à temps ce contre-ordre, puisque, dès 9 heures 10, dans la matinée du 13 juillet, il faisait une première démarche auprès du Roi. Mais le contre-ordre fût toujours parvenu à temps pour empêcher les démarches suivantes, la désastreuse insistance, et permettre de gagner du temps en vue de quelque autre conduite. Que si Napoléon III eût persisté, malgré tout, dans son dessein, M. Ollivier, par ses objurgations même vaines, eût du moins couvert sa responsabilité.

Tels sont les traits principaux qui, d'après l'examen attentif de son livre lui-même, restent vraiment malheureux dans sa conduite.

Le dernier point est, de plus, bien suggestif en ce qui concerne une exacte appréciation générale de la politique française à ce moment fatal. Les conditions, en effet, étaient telles que cette objurgation suprême, dont nous venons de parler, M. Ollivier,— à moins d'un coup d'audace, de désespoir, qui ne semble pas avoir été dans les moyens de cette âme plus bienveillante que forte, — ne pouvait au demeurant point la faire. Il s'en était lui-même enlevé le droit. Et comment? Par sa communication à la Chambre à l'insu de l'Empereur. A cela l'Empereur avait répondu par sa communication au ministre des Affaires étrangères à l'insu de son premier ministre. Tels sont les éléments de conflit aigu qui fussent entrés en action à une démarche tant soit peu osée de M. Ollivier. C'est pour cela, au fond, que M. Ollivier ne fit point cette démarche d'où le salut fût sorti peut-être. Que voyons-nous dans tout ceci? La fausseté d'un régime politique où toute action claire, coordonnée, était devenue impossible, M. Ollivier, dans sa communication *motu proprio* à la Chambre, faisait acte (en forçant la note) de Premier Ministre d'un régime libéral, de « l'Empire libéral »; le souverain, lui, que le plébiscite avait fortifié, revenait, par la force même de ce plébiscite, aux formules de « l'Empire autoritaire » (1), et le montrait bien, — provoqué par le pas de clerc parlementaire de M. Ollivier, — dans ses instructions directes au duc de Gramont. Voilà ce que M. Ollivier ne dit point, quoi qu'il ait dû en avoir conscience. « Je partis troublé, soucieux », dit-il à l'issue de son entretien avec le duc de Gramont, « ne voyant pas encore clairement la conduite que devait me conseiller l'acte grave (la demande de garantie) qui venait de m'être révélé ». Certes! Qu'eût-il fait? « Profondément blessé de cette renaissance du pouvoir personnel, je me sentais trahi, mal servi,

(1) Les historiens sont d'accord là-dessus. Voir les ouvrages de MM. de la Gorce, Richard Cosse, Théodore Duret, etc. Ce dernier a particulièrement marqué cette situation. (*Histoire de France de 1870 à 1873*, tome I.)

de tous les côtés ». Oui, en ces jours de juillet 70, son influen
était bien passée. Au fond, il ne comptait plus guère. Son rô
de prestigieux porte-parole de l'Empire libéral était, depuis
plébiscite, fini. La faiblesse, compliquée de maladresses, de sa positio
de Premier Ministre libéral en présence d'un Empereur redeven
autoritaire, et, qui pis est, sénilement autoritaire, lui défendait, a
moment décisif, toute résolution énergique. Telle fut la disgrâce
sa situation. Somme toute, cette situation fut, pour une bonne par
indépendante de la volonté de M. Ollivier, et les fautes qui en furen
la suite portent ce même caractère de nécessité malheureuse. E
bonne justice, elles ne doivent nullement valoir à M. Ollivier la co
damnation de l'Histoire. Mais pourquoi cette thèse (faiblesse de
position de M. Ollivier comme « Premier Ministre libéral » en 1870
qui paraît être la bonne, est-elle si peu indiquée dans ce derni
tome ? Serait-ce qu'il eût coûté trop cher à l'amour-propre
M. Emile Ollivier d'indiquer dans toute sa réalité cette situatio
négative?

Le Duc de Morny et la Société du second Empir
par Frédéric Loliée. — Le voilà, l'homme heureux du second Em
pire, si M. Emile Ollivier en fut l'homme malheureux ; le politiq
avisé, pourvu d'une chance magnifique dont la cessation, lors de
mort du duc, — et encore fut-ce pour lui une dernière chance, q
de mourir à temps, — marqua la fin même de celle du Second Em
pire. Le duc de Morny meurt en 1865 ; dès l'année d'après, c'est S
dowa. Le choc en retour de Sadowa, 1870, eût-il été évité, s'il e
été encore là, lui, l'élégant réaliste, « calme et souriant, opposant
loi positive des faits à des entraînements d'opinion ? » Qui peut
dire? M. Ollivier, d'après son dernier livre, aurait fort résisté.
aussi, aux funestes entraînements de l'opinion en 1870. Mais du cô
de Morny, il y avait la chance, la manière.

Elle fut unique, cette manière, c'est-à-dire qu'elle fut celle-là mêm
que l'heure voulait. Morny eut toutes les ressources et toutes les f
cilités d'esprit du vrai fils du XVIIIe siècle qu'il était. Sa vie, que l'o
connaît si bien maintenant après ce très intéressant volume de M. Fr
déric Loliée, nous vient tout droit du XVIIIe siècle; elle en est la marqu
c'est la tradition du XVIIIe siècle qui l'a formé, ce pupille de la spir
tuelle comtesse de Souza, sa grand'mère, au souvenir de laquelle
rattachent le marquis de Marigny, Mme de Pompadour, et surto
Talleyrand, père présumé de Charles de Flahaut. On sait que
Charles de Flahaut et de la reine Hortense naquit l'heureux enfant
l'amour et de l'ambition qui devait être le duc de Morny.

La reine Hortense figure, dans tout ce XVIIIe siècle, l'élément empir
C'est ce splendide élément donné par la fortune que Morny s'attach
à développer, avec son intelligence claire où l'ancien régime avait m

es plus efficaces influences. L'on sait s'il y réussit : exécuteur heureux du Coup d'Etat, ministre de l'Intérieur, ambassadeur extraordinaire en Russie, président du Corps législatif, et surtout, et constamment, bien-aimé conseiller fraternel de Napoléon III.

Point de lecture plus élégamment attrayante et mieux composée que ce livre de M. Frédérié Loliée, véritable ouvrage-type sur le second Empire, considéré principalement sous ses aspects intimes et mondains.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Albert Schinz : *Anti-pragmatisme*, in-8°, Alcan. 5 fr. — F. C. S. Schiller : *Etudes sur l'Humanisme*, trad. par le Dr S. Jankelevitch, in-8°, Alcan, 10 fr. — Clodius Piat : *Insuffisance des philosophies de l'intuition*, in-8° écu Plon-Nourrit et Cie, 5 fr. — Jean Bourdeau : *Pragmatisme et Modernisme*, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — P. Hermant et A. van de Waele : *Les Principales théories de la logique contemporaine*, in-8°, Alcan, 5 fr. — Frédéric Enriques : *Les Problèmes de la Science et la Logique*, trad. par Julien Dubois, in-8°, Alcan, 3 fr. 75. — R. Hourticq : *Leçons de logique et de morale*, in-16, Henry Paulin et Cie, 3 fr. — Georges Batault : *Quatre méditations sur Nietzsche*, Bibl. de l'Occident, 2 fr. 50. — Camille Fondet : *Chez un philosophe*, in-18°, V. Giard et E. Brière, 3 fr. — Jean Baruzi : *Leibniz*, in-16, Bloud et Cie, 5 fr. — Mme Jules Favre : *La Morale de Plutarque*, in-8°, Henry Paulin et Cie, 6 fr. — Joseph Serre : *La Lumière du cœur*, in-18, Emmanuel Vitte, 3.50. — Dr P. de Règla : *La Femme*, in-18, Librairie Nilsson, 1 fr. 50.

Tout ce qui vaut quelque chose dans la doctrine à la mode du pragmatisme est dans Nietzsche, et s'y trouve exprimé avec une bien autre force et une autre beauté que celles qui se rencontrent dans les thèses des philosophes américains ou anglais. Ce n'est pas pourtant que ceux-ci manquent de vigueur ou d'ingéniosité, mais ce qu'il y a d'excellent dans les doctrines qu'ils exposent, et qui a trait au problème de la connaissance, est faussé chez eux par le souci moral qui les guide et les induit aux pires paradoxes. Nietzsche rejette purement et simplement l'idée, de vérité pour ne laisser place comme moyen de création de la réalité, « délivrée de la servitude du but », qu'à la volonté de puissance parmi « les jeux divins de l'aléa ». Mais les pragmatistes américains, s'ils semblent tout d'abord rejeter, à la façon de Nietzsche, la conception d'une vérité platonicienne qu'il s'agirait de déduire logiquement et à laquelle il n'y aurait plus qu'à conformer la conduite, ne manquent pas de faire rentrer dans la place par une voie détournée cette idée de vérité régulatrice afin de lui subordonner précisément la conduite. Ils veulent que ce qui est utile soit vrai et que l'efficacité des règles éprouvées dans la pratique établisse a posteriori leur vérité.

« Notre science, remarque M. Albert Schinz, dans son Anti-Pragmatisme, est limitée par les lois de la connaissance et même dans les limites accessibles à nos facultés elle est incomplète. Le pragmatisme

profite de ces lacunes : partout où il n'y a pas *en soi ou provisoirement* d'intellect qui barre la route, le pragmatisme peut proposer ses théories d'opportunisme social ou moral : le pragmatisme commence où la philosophie cesse. » Cette dernière formule est caractéristique du point de vue de M. Schinz, qui refuse au pragmatisme la valeur d'une philosophie pour y reconnaître une modalité de l'action. Or dans le domaine de l'action, il n'y a pas place, précisément, pour l'idée de vérité. L'efficacité d'une règle pratique ne prouve rien au delà de cette efficacité. Cette efficacité n'a trait qu'à une circonstance et à un temps donnés. Dans le domaine de l'activité pratique, l'expérience n'est jamais close et la règle opportune reste toujours à inventer. Je me suis appliqué, dans la *Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs*, à établir qu'il existe nécessairement, à l'extrémité du développement de l'existence, une série de phénomènes qui échappent à toute législation possible, à toute détermination logique, et j'ai réservé à ces seuls phénomènes — évaluations du goût et du désir décidant de ce qui est bon ou mauvais — la qualification de phénomènes moraux. Mais, respectueux du principe et de l'essence même du pragmatisme dans un domaine où je relevais sa validité, j'ai pris soin de notifier dans ce domaine l'indépendance de l'acte à l'égard de toute intervention intellectuelle. Par opposition à la catégorie logique sous laquelle se classent les valeurs dialectiques, j'y ai institué la catégorie du conflit, la catégorie d'un conflit qui demeure toujours ouvert et au sein duquel le vaincu peut toujours appeler de sa défaite.

J'estime qu'aucun ouvrage ne pouvait être actuellement plus opportun que celui de M. Schinz. Il est une réaction excellente contre une conception d'importation étrangère et dont le caractère paradoxal et antiphilosophique n'excite l'engouement qu'on lui voit soulever que parce qu'elle assemble toutes les religiosités et tous les mysticismes en mal de se motiver par des apparences dialectiques, faute de pouvoir s'affirmer par l'acte de foi pur et simple fondé sur un parti pris de la volonté qui serait ici la seule forme valable du pragmatisme.

Cet ouvrage comprend trois parties. Dans la première, intitulée *Pragmatisme et Intellectualisme*, l'auteur expose les principes du pragmatisme, les analyse et fait toucher la contradiction qu'ils impliquent. Il prend soin de dégager l'opportunisme scientifique d'un Poincaré de toute compromission avec le pragmatisme moral des philosophes américains et anglais. Il montre comment James, acceptant théoriquement le principe de contradiction, livre logiquement le Pragmatisme à la merci de l'intellectualisme et n'atteint le but pragmatique qu'il poursuit qu'en rompant à quelque moment avec la science, comment Dewey, parti du pragmatisme, mais dominé par la logique, en vient à trahir en fait la cause qu'il avait décidé de ser-

ir et aboutit à une science des mœurs conçue dans les termes où elle été exposée par M. Lévy Bruhl. Dans la deuxième partie, *Pragmatisme et Modernisme*, il expose les phénomènes sociaux qui, en Amérique, ont déterminé la naissance de la philosophie pragmatiste. Il montre la différence des deux publics, américain et anglais, auxquels s'adressent James et Schiller et explique en fonction de cette différence, la diversité des tactiques mises en œuvre. Il présage enfin dans la troisième partie le triomphe du pragmatisme, non parce qu'il est vrai, mais parce qu'il est faux, illustrant par cette dialectique l'aphorisme de Nietzsche : « le non vrai comme condition de vie. »

Si, avec M. Schinz, je ne doute pas du triomphe du pragmatisme pris comme synonyme de l'instinct vital, parmi les peuples destinés à vivre, je ne crois pas toutefois que ce triomphe puisse être imputé jamais, en France, du moins, aux théoriciens du pragmatisme américain ou anglais. L'opportunité du mensonge se mesure à la culture et à l'âge des races. A considérer les mobiles assez grossièrement religieux, assez immédiatement intéressés auxquels le pragmatisme américain fait appel, j'en viens à considérer avec quelque complaisance notre idéal laïque de solidarité qui m'avait toujours paru un peu niais, mais qui se fonde sur des mobiles d'ordre pourtant plus élevé et qui, vivifié par quelque haute modalité du désir, fixant un but à cette solidarité, pourrait s'ennoblir encore.

Les considérations précédentes ne font pas que je tienne pour négligeables des théoriciens de l'envergure de William James et de Schiller. Depuis que les philosophies inspirées par l'instinct de Connaissance ont réussi à se faire entendre quelque peu, les autres, qu'inspire et domine un point de vue d'utilité sociale, doivent leur emprunter leurs procédés d'argumentation intellectuelle ; or, la situation précaire où elles se trouvent sur ce terrain contraint leurs meilleurs représentants à faire preuve d'une ingéniosité et d'une subtilité qui, sous le bénéfice d'une autre orientation, apportent parfois des points de vue utilisables. C'est le cas des thèses pragmatistes. Aussi ne me ferai-je pas faute de mentionner que les lecteurs français, à même depuis longtemps de goûter la saveur de la dialectique et des idées de M. William James, à qui d'ailleurs M. Schinz n'a pas manqué de rendre justice, pourront, désormais, se familiariser avec les théories de Schiller dont un ouvrage des plus importants, **Etudes sur l'Humanisme**, vient d'être traduit par M. le Dr S. Jankelevitch.

La question du pragmatisme donne naissance actuellement à toute une littérature. Si elle a rencontré en M. Schinz, dans le clan des philosophes indépendants, un critique des plus avisés, elle en a également suscité un autre en M. Clodius Piat qui, avec son ouvrage sur **l'Insuffisance des philosophies de l'intuition**, a, du point de vue du catholicisme, montré non sans force, et avec une

grande clarté d'argumentation, que l'intuition, unique principe de la connaissance pragmatique, est impuissante à procurer les conséquences morales que le pragmatisme, dans la plupart des cas, se propose pourtant d'atteindre et que le recours à quelque principe rationnel ne peut être éludé par qui vise un tel but.

Je noterai encore que cette même question du pragmatisme a été exposée en termes plus généraux et plus sommaires par M. J. Bourdeau dans un ouvrage où il a réuni, sous le titre **Pragmatisme et Modernisme**, une suite d'études où sont mises au point des intelligences curieuses du mouvement de la pensée contemporaine, les idées philosophiques les plus récentes et les plus en vedette. C'est ainsi qu'après avoir traité des diverses formes du pragmatisme en Amérique avec James, en Angleterre avec Schiller, en Italie avec Papini, en France avec M. Bergson, M. Bourdeau a consacré aussi quelques études à la question du modernisme qu'il a considérée comme un cas plus positivement religieux du pragmatisme.

L'ouvrage de MM. P. Hermant et A. Van de Waële, **les Principales théories de la logique contemporaine**, forme, en réalité, un traité assez complet de l'histoire des systèmes philosophiques depuis plus d'un demi-siècle. C'est le trait caractéristique, en effet, de tout système de quelque importance, qu'il crée ou qu'il adopte telles formes logiques plus propres que d'autres à atteindre la réalité sous les aspects originaux qu'il a en vue, en sorte que l'étude des modalités logiques entraîne aussi celle des conceptions philosophiques dont ces modalités sont les moyens. MM. Hermant et Van de Waële n'ont pas manqué de mettre à profit cette relation étroite et leur ouvrage emprunte à ce souci un intérêt vivant que risque de masquer le caractère technique du titre avec la restriction et la spécialisation qu'il implique. Le pragmatisme a sa place parmi les théories qui y sont exposées. Il est rattaché à l'idéalisme dont les théoriciens anglais tels que Green, Bain, Bradley, Hobbhouse nous sont donnés pour les représentants les plus autorisés. Le néokantisme en Allemagne et en France, le réalisme de Wundt, les systèmes de Lotze, Sigwart, Benno Erdman, Jul. Bergmann, l'empiro-criticisme de Mach sont aussi l'objet de développements importants. En un dernier chapitre, les auteurs ont formulé des conclusions personnelles qui se réclament d'un idéalisme empiriste apparenté à celui de Taine et de Mill.

L'ouvrage de M. Enriques, **les Problèmes de la Science et la Logique**, dont M. Julien Dubois vient de donner la traduction, est la première partie d'un volume publié en 1906 sous le titre *les Problèmes de la Science*. Il apporte une contribution personnelle des plus importantes aux spéculations qui font l'objet de l'ouvrage précédent. Il témoigne que si la définition de la nature du réel, avec

distinction de l'objectif et du subjectif qu'elle entraîne, est de lus en plus la question philosophique par excellence, il devient ussi de plus en plus impossible, pour les philosophes et les savants e la résoudre autrement qu'en termes d'idéalisme ou de criti-isme.

Les leçons de logique et de morale de M. Hourticq com-osent, à l'usage des élèves des classes supérieures, un manuel intéres-ant et méthodique. L'ouvrage, d'une façon générale, tient compte es travaux les plus récents et l'auteur s'y est inspiré, particulière-nent en ce qui touche à la morale, des thèses sociologiques de 1. Durkheim.

Je ne puis enfin que signaler, de M. Georges Batault, **Quatre néditations sur Nietzsche** inspirées par un pèlerinage accom-oli à quelques-uns des lieux où vécut le maître de *la Volonté de Puis-ance*, de Sils Maria à Weimar, — de M. Camille Fondet, **Chez un philosophe**, avec le sous-titre *Deux interviews*, dialogue sans prétention, mais non sans agrément sur l'à-quoi-bon ? de la Vie, — in **Leibniz** de M. Jean Baruzi à qui nous devons déjà un intéressant ouvrage, *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre*, et qui, dans une longue introduction, tenant lieu de présentation à des tex-es inédits recueillis dans la bibliothèque royale de Hanovre, s'est appliqué à mettre en lumière le sens chrétien de la philosophie de Leibniz, — de Mme Jules Favre, **la Morale de Plutarque**, ouvrage précédé d'une Notice sur l'auteur par Mlle L. Belugou, direc-trice de l'Ecole de Sèvres, — M. Joseph Serre, **la Lumière du cœur**, — du Dr Paul de Régla, dans une collection ayant pour but de mettre la Philosophie à la portée de tous, **la Femme**, sujet inépui-sable sur lequel ont médité les penseurs de tous les temps et dont il reste à dire même après Gros René. Le Dr de Régla ajoute sa consultation à cette enquête universelle. Il s'en tient, sur le chapitre des réformes sociales à des vues raisonnables auxquelles il semble qu'on doive souscrire. Mais si compliqué et si divers est le jeu des tendances, des désirs et des besoins individuels que les meilleures lois sans doute laisseront place toujours, pour la femme, à l'égard de la conduite à suivre, à une industrie et à une initiative propres. La réponse de la Gina d'Ibsen dans *le Canard sauvage :* « Oh ! c'est si différent les femmes, l'une s'y prend d'une façon, l'autre d'une autre, », paraît, dans son ambiguïté, devoir être toujours de saison. Mais peut-être cet opportunisme, en ce qui touche aux rapports de l'individu avec la société, ne convient-il pas seulement à la femme ?

JULES DE GAULTIER.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

A. C. Hollis : *The Nandi, their language and folklore*, 8°, Oxford University Press, 16 sh. — Henry Cormeau : *Terroirs Mauges*, 8° carré, 3·8 pages. — Fr. M. Gostling : *The Bretons at home*, Lo., Methuen and Co., with 12 ill. in col by Gaston Fanty Lescure. — *Le Savoyard de Paris.* — *Lemouzi.* — *Les Veillées d'Auvergne.* — L'arrêt actuel des recherches de folklore régional. — Memento.

On devait déjà à M. Hollis une excellente monographie des Masai (1905) ; son livre sur **les Nandi**, population voisine des Masai, dans l'Afrique Orientale anglaise, ne le cède en rien à l'autre. Quarante-quatre planches, excellentes, et une carte l'illustrent. Jusqu'à la page 100, on trouvera une description détaillée de la vie sociale et religieuse des Nandi, puis, pp. 101-123, vient un recueil de contes et légendes, texte, traduction littérale et notes explicatives, suivi d'un recueil de proverbes et d'énigmes. La deuxième partie contient une esquisse grammaticale et un vocabulaire anglais-nandi, suivis d'un premier appendice sur les noms nandi des arbres, herbes, etc., et d'un deuxième appendice sur la signification des noms de clan. Un index très détaillé termine le volume.

Le totémisme (pp. 4-11) est bien caractérisé. Les clans portent le nom de l'animal totem et ces animaux, la plupart sauvages, peuvent ou non être comestibles. Chaque clan se subdivise en familles qui portent le nom de l'ancêtre qu'on prétend s'être établi le premier en pays nandi. Il n'y a pas de prohibition de mariage entre clans, mais bien entre familles ; et ceci me conduit à penser que des investigations plus approfondies prouveraient que ces « familles » sont des restes dégénérés d'anciennes phratries.

Comme les Masaï, les Nandi sont répartis en classes d'âge : garçons, guerriers et aînés ; pour les femmes, filles et femmes mariées. Chaque catégorie présente des subdivisions (p. 12) qui offrent un grand intérêt, de sorte que l'homme passe de sa naissance à sa mort par sept catégories successives. Les fêtes de la circoncision (pp. 52-60) sont étonnamment complexes et développées, et présentent bien, ainsi que celles de la naissance et du mariage, cette séquence de rites à laquelle j'ai donné le nom de *Schéma des Rites de Passage*.

Le Dieu suprême, appelé *Asista*, paraît être le soleil, au lieu que le *Ngai* des Masaï est le ciel. Cependant les prières que M. Hollis a relevées lui feraient attribuer un caractère plus complexe. Pour prier, on s'assied et on croise les bras de manière à placer les coudes dans les mains.

Les contes sont pour la plupart à personnages animaux, et plusieurs d'entre eux rappellent de près des contes masai. La langue des Nandi appartient, comme le masai, le suk-turkana, etc., au groupe des langues hamitiques. Selon les régions et l'altitude, les Nandi sont pasteurs ou agriculteurs ; ils ont un esprit guerrier très déve-

ppé, maintenu par l'organisation en classes d'âge. A maints égards,
s Nandi se rapprochent des Dinka et des Galla, populations dont,
algré le passage de pas mal d'explorateurs, la vie sociale n'est pas
core bien connue. Tout ce groupe de populations est fort intéressant.
n'y a pas lieu de leur assigner une origine sémitique ; mais qu'une
fluence sémitique se soit exercée sur eux, soit par des immigrations
ives en Abyssinie, soit par des infiltrations arabes, cela est indé-
able.

Espérons que M. Hollis pourra étudier encore d'autres populations
e ces régions et que le gouvernement anglais le nommera « Ethno-
giste » dès que le Bureau Impérial d'Ethnologie, en voie de forma-
on, aura été constitué. Déjà M. N. W. Thomas enquête en Nigérie
n cette qualité, et chacun souhaite que M. Hollis lui aussi puisse
onsacrer tout son temps à poursuivre ses recherches scientifiques.

A ce propos, je signale que Maurice Delafosse a été chargé d'un
ours de coutumes indigènes de l'Afrique Occidentale à l'Ecole Colo-
iale. On ne pouvait faire un meilleur choix, les lecteurs du « Mer-
ure » le savent, et nul doute qu'à suivre ses cours, les futures géné-
ations d'administrateurs coloniaux s'intéresseront aux mœurs de
eurs administrés. C'est là un début, et peu à peu, au XXe siècle, par
a force même des choses, les chaires se multiplieront où l'on traitera
es manières de vivre et de penser des diverses populations. Ainsi
eulement, les enfants et les étudiants pourront se délivrer des idées
ausses, étroites et présomptueuses dont on les gave à l'école primaire
t au lycée. Il ne s'agit là ni de sensiblerie, ni de théorie, mais de la
écessité où les individus et les peuples de race, de langue et de civili-
ation différente se trouvent de plus en plus d'élaborer un modus
ivendi pacifique et productif, variable et souple.

§

Pourquoi M. H. Cormeau, qui vit dans les **Mauges**, curieux pays
lu bassin de la Loire, est-il modeste, si modeste « qu'il n'attribue
ucune valeur à son livre, ne sachant rien en fait de traditions » ! Il
n'y a pas à savoir, en cette matière ; il faut aimer la vie populaire
et la noter avec soin, minutieusement, des années durant. M. Cor-
meau a fait ainsi, depuis 1880. Il a « pris des notes », tour à tour,
sur les mots patois, les expressions salées, les clichés campagnards ;
il a recueilli des coqs à l'âne, des contes, des devinettes, des « berdi-
neries » ; il décrit des remèdes de bonne femme, etc. A signaler,
p. 211, une variante de *l'empro* genevois :

Un-demi-deux-demi-trois-demi-clou,
Genre, tartan, moutarde, gigou
Tirlibi et jaboton,
Flon

Les chansons rentrent pour la plupart dans des cycles connus ; cependant il y a la chanson du moine fouetté qui me semble rare ; p. 185, *le Petit Marsupiau* est une variante du Petit Poucet, qui appartient au cycle du Tom-Pouce allemand et anglais.

Ce livre a été imprimé par l'auteur et tiré à soixante exemplaires hors commerce ; les caractères et ornements typographiques sont fort élégants. Les folk-loristes, auxquels tout de même M. Cormeau pense un peu, comptent qu'il continuera ses recherches, et qu'il leur donnera par exemple des descriptions des cérémonies de la naissance, des relevailles, du baptême, des fiançailles, etc., des processions, et un recueil de « superstitions » locales.

C'est un bien joli livre, agréable à lire, vivant, et plein de faits que celui de Mme Fr. M. Gostling, sur **les Bretons chez eux**. Elle avait traduit en anglais *Au Pays des pardons*, d'A. le Braz ; celui-ci a tenu à donner à sa traductrice une introduction, qui est en français. La description des villages, des châteaux, des paysages est illustrée de nombreuses planches, dont plusieurs en couleur, la plupart bien réussies. Les visites de sanctuaires, les pardons tiennent une grande place, comme de juste, dans ce livre, et vers la fin on lira avec intérêt une description détaillée des cérémonies du mariage ; maintes légendes historiques sont exhumées, et contées alertement. En définitive, un bon livre, sympathique aux Bretons et plein de remarques que seule une étrangère pouvait noter.

§

Il y a, dans la collection du **Savoyard de Paris**, maints documents folk-loriques, et récemment ce journal hebdomadaire, très lu ici et en Savoie même, a publié, dans plusieurs de ses numéros, une série de chroniques, dues à J. Rieu, sur la sorcellerie, les devins, les pratiques magiques dans les deux départements et dans l'Ain ; c'est là un bon signe, et un exemple à signaler aux autres journaux régionalistes.

Parmi les revues qui accordent au folk-lore une place importante, à citer **Lemouzi** ; chaque numéro de cette publication, s'adressant aux habitants du Limousin, du Poitou et des pays jusqu'à la Garonne, contient des contes, des recueils de formules et de pratiques magiques, des chansons, texte patois et musique. Jusqu'ici une revue nouvelle, **les Veillées d'Auvergne** n'a pas donné grand' chose dans cette direction. Pourtant la couverture en couleurs semblait promettre du folk-lore.

Le travail de collection, depuis qu'on a pour guide les 4 volumes du *Folk-Lore de France* de P. Sébillot, est devenu facile : il suffit de chercher à combler les lacunes et pour le reste, d'énumérer les parallèles aux faits connus, mais les donner comme tels. Le mouvement

› recherche semble s'être un peu arrêté. Peu à peu, la génération ›s enquêteurs d'antan vieillit, et peu de jeunes surgissent, en pro-nce. Ici encore la politique a dévoyé tout le mouvement « régiona-iste » et fait du mal. Elle absorbe des énergies qui se seraient, sans la, consacrées à l'étude, non à l'exploitation, du sentiment de la petite patrie ».

En deux régions seulement on agit : en Alsace et en Provence, un ›u trop par dilettantisme ; mais enfin il y a là quelque amour intel-igent du terroir et de ses habitants.

MEMENTO. — A signaler dans *Wallonia* : Janvier, J. Dervest, *Un procès* › *sorcellerie à Lessines en 1681* ; février-mars, avril-mai, juin, J. Van-ereuse, *le Pèlerinage à N.-D. de Walcourt* ; la rubrique *Intermédiaire Wallon* est fort intéressante ; elle contient nombre de petits renseigne-ents sur les croyances, pratiques, jeux, etc.

Le Monde Oriental, Upsal, t. II, fasc. 3, contient surtout de la linguisti-ue, mais t. III, fasc. 1, donne un article de I. Segerstedt sur les croyan-›s relatives à l'ombre dans le folk-lore européen et chez les demi-civi-sés et des fragments du Nouveau Testament traduits du nubien en an-ais par K. V. Zettersteen.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jean Duchesne-Fournet : *Mission en Ethiopie* (1901-1903), Masson et Cie, 2 vol. atlas. — Georges Cain : *A travers Paris*, Flammarion, 5 fr. — J.-Ch. Roux : *réjus*, Bloud et Cie, 1 fr. 50. — René Henry : *Des Monts de Bohême au Golfe ersique*, Plon, 5 fr. — Un ancien de la Cambre : *A travers l'Afrique équato-iale*, Liège, Imp. de la Meuse, 3 fr. 75. — Memento.

Le voyage entrepris par Jean Duchesne-Fournet, Mission en Éthiopie (1901-1903), a été raconté après la mort de l'explorateur › publié d'après les notes nombreuses des membres de l'expédition. C'est l'ouvrage que publie pieusement la famille avec un grand [illegible] e dessins, de cartes, de planches donnant des reproductions [illegible] es et nombreuses, et sur lequel nous devons nous arrêter tout d'a-ord. — Les pays d'Afrique où commande l'empereur Ménélik, des-endant légendaire de Salomon et de la reine de Saba, excitent olontiers la curiosité depuis la campagne italienne qui se termina ar la magistrale volée d'Adoua ; l'Abyssinie, grâce à son organisa-ion militaire, est le seul pays d'Afrique qui ait su résister aux con-oitises européennes, et il s'y rattache encore l'intérêt de vieilles égendes bibliques, de traditions et de croyances, remontant aux plus ieux âges de la prédication chrétienne. Mais le pays n'a jamais eu u'une demi-civilisation, — c'est sans doute ce qui fait sa force — t lorsqu'on parle de ses monuments, de ses églises, il faut bien ntendre que ce sont surtout des cabanes ; les villes, de même, — Addis-Abeba, Entotto, Harar, Addis-Alem — ne sont que des agglo-

mérations de huttes, — des campements et des marchés. Le « Guébi » ou palais impérial est un dédale d'enceintes, de murailles, de passages, de bicoques, de jardins, — et Ménélik lui-même reçoit les visiteurs en grand appareil guerrier, mais assis au seuil de sa chambre sur des coussins et des tapis, vêtu d'une chemise et d'un pantalon de soie, coiffé d'un large chapeau gris et pourvu de chaussettes vertes. Avec ses titres de Roi des Rois de l'Ethiopie, le Négus est encore dans la tradition du bon roi negro Dinah-Salifou, qui visita une de nos dernières Expositions Universelles. — Après un assez long séjour près du souverain et des cérémonies où le clergé apparaît surtout vêtu d'oripeaux de carnaval, la mission, qui était venue de Djibouti à travers le pays des Gouraras et l'Assabot, put gagner enfin la région du Nil Bleu, ou Abbaï, qui décrit une immense boucle enserrant le Godjam, — et enfin atteignit le lac Tana, dont sourd une des branches du fleuve légendaire et dont elle explora longuement le périmètre. Elle revint à Addis-Alem et Addis-Abeba et ensuite poussa une pointe au Ouallaga, dans l'ouest du pays, avant de reprendre le chemin de la côte. — Les résultats de ce voyage, au moins, au point de vue scientifique, sont du reste importants; ils concernent la topographie et la géographie, la géologie et la zoologie, l'anthropologie et l'ethnographie des pays traversés, — recolte abondante à laquelle il n'est pas inutile d'ajouter une série de manuscrits abyssins, — la plupart des ouvrages religieux, qui révèlent une association curieuse des traditions sémitiques et chrétiennes et dont le plus remarquable semble une vie de Takla Haymanôt, un saint du pays, un brin sorcier, qui est, paraît-il, accepté par l'église Romaine, et dont le tombeau est à Marcos dans le Godjam. L'édition actuelle en donne une traduction intégrale, par M. S. Blanchart, à côté d'une longue étude sur l'Ethiopie économique, du capitaine O. Collat; de travaux sur la géologie, par M. H. Ansardeaux, membres de la mission; de contributions importantes à l'anthropologie et l'ethnographie de la région, par M. le Dr R. Verneau, et d'une bibliographie très complète due à M. Ch. Regismanset. — Mais que dire du rédacteur de ce livre qui reproche à de pauvres indigènes (p. 70) de ne pouvoir comprendre ce qu'est « l'altitude par rapport au niveau de la mer »?

§

C'est toujours avec un grand plaisir qu'on suit l'excellent guide qu'est M. G. Cain dans ses promenades **à travers Paris**, dont la librairie Flammarion poursuit la publication. Nul ne connaît mieux les coins et les anecdotes; la chronique des rues comme les grandes pages d'histoire que souvent elles évoquent, et l'on peut dire de M. G. Cain qu'il aime jusque dans ses verrues et ses tares ce pau-

e vieux Paris que tant de transformations, de démolitions stupides, us prétexte d'hygiène, menacent : que tant de travaux d'alignement de dégagement feront ressembler d'ici quelques années à une nale et insignifiante agglomération de bâtisses qui pourrait aussi n se trouver en Amérique ou en Australie. Ses livres donnent l'é- cation du passé par le décor, et grâce à lui on retrouve, — avec té pourrait-on dire — sur l'emplacement des constructions moder- s tout ce que la vieille ville il y a quelques années encore avait de ns amusants et de précieux souvenirs. Voici les ruelles de la Cité c les églises Saint-Eloi, Saint-Barthélemy, Saint-Pierre-des-Arcis, nte-Croix, Saint-Germain-le-Vieux, Saint-Denis-de-la-Chartre, où trouvent maintenant la Préfecture de Police, le Tribunal de Com- rce et le marché aux Fleurs ; plus loin c'est le vieux quartier Saint- verin, que la sottise des « embellisseurs » a définitivement éventré, es alentours du Panthéon ; l'Ecole des Beaux-Arts avec les souve- s de la Reine Margot aux dernières années de sa vie et le Musée Monuments Français, constitué par Lenoir avec tout ce qui avait être sauvé des dévastations révolutionnaires ; la barrière de Gre- le et le souvenir des exécutions militaires du premier Empire ; la de l'Ancienne-Comédie où s'était installé le Théâtre Français et gîtait en 1790 l'ignoble Marat ; la place Dauphine, si pittoresque nt la construction des escaliers du Palais de Justice, qui ont rem- cé la rangée de maisons devant lesquelles se dressait le monument Desaix. Puis, sur la rive droite, ce sont encore des coins pittores- es du canal Saint-Martin ; la rue de Bondy et tout proche, le pré- ux hôtel de Gouthière, « doreur et ciseleur du roi », qui conserve décoration de l'époque de Louis XVI ; la rue Montorgueil et l'an- nne auberge du Compas d'Or, avec le hangar où s'abritait le coche Dreux ; même, la banale rue d'Hauteville, où l'on peut voir encore délicieux pavillon qu'habitait Bourrienne, secrétaire du premier nsul ; la butte Montmartre et les lugubres souvenirs de la Com- me ; le faubourg Saint-Honoré enfin, où s'élevait, sur l'emplace- nt de la rue de l'Elysée, l'hôtel de Praslin, rendu si tristement èbre par l'assassinat du 15 août 1847 que racontait dernièrement Alb. Savine dans un de ses volumes si bien documentés (1). — n passe forcément ; mais je tiens à ajouter que M. G. Cain a con- ué pour ce livre l'excellent système des plans superposés qui per- ttent de se rendre compte, au premier coup d'œil, des transfor- tions si nombreuses des anciens quartiers de Paris. L'illustration, ute documentaire, est fournie comme pour les précédents volumes r les précieuses collections de la ville.

§

M. J.-Charles Roux, qui a la spécialité de ce genre d'études à la

1) Albert Savine, *l'Assassinat de la Duchesse de Praslin*, 1908.

librairie Bloud, nous présente cette fois la vieille ville romaine de **Fréjus**, — le « Toulon » de l'Empire Romain, — le port militaire de la flotte, qui existait encore au xe siècle, — toutefois déjà ensablé — et se trouve aujourd'hui à 1.500 mètres dans les terres. Mais on a très bien fait remarquer que Fréjus (*Forum Julii*) n'était pas un port de littoral; il communiquait avec la mer par un canal, — le canal de Barbarie — qui avait son embouchure dans la rivière d'Argens. La ville était fortifiée du côté de la terre et du côté de la mer, et le périmètre des murailles a été évalué à 4.000 mètres ; le port avait 565 mèt. de longueur sur 600 de large. De l'enceinte romaine, il reste encore des traces très apparentes, et deux portes : la porte des Gaules et la porte Dorée ; une troisième, la porte Paticière, fut détruite, lors de la construction du chemin de fer de Marseille à Vintimille, qu'on n'eut même pas l'idée de faire passer à distance. — De l'époque qui va de l'établissement du christianisme à l'invasion des Arabes, il n'est resté dans l'histoire de la ville que les gestes de quelques saints; les Sarrazins la pillèrent et brûlèrent en 940 ; l'évêque Riculfe la releva en 974, mais son étendue fut alors si réduite qu'elle occupa à peine le tiers de la ville actuelle. Jusqu'à l'époque des guerres de religion la chronique de Fréjus est celle de ses prélats et la période révolutionnaire est illustrée, — si l'on peut ainsi dire — par le curieux personnage de l'abbé Sieyès. — Il faut ajouter, du reste, que ses monuments sont peu intéressants ; quelques débris romains, d'anciens hôtels, l'ensemble constitué par la Cathédrale, — qui est toutefois une pauvre bâtisse à côté de nos églises du nord — l'évêché, le cloître et le baptistère, — ensemble autrefois fortifié et qui garde encore des restes de ses tours. De nombreuses antiquités ont été exhumées à différentes reprises du sol de Fréjus ; mais comme à Vienne elles ont été presque toutes destinées aux collections de Paris et la plupart ont été perdues. Quant aux hommes célèbres, Fréjus en est réduit à citer Désaugiers. — Quelques planches accompagnent ce petit ouvrage, mais M. Ch. Roux aurait pu donner mieux que les deux plans ridicules qu'il a cru devoir reproduire et où, même avec le secours d'une forte loupe, on ne distingue quasiment rien.

§

Des Monts de Bohême au Golfe Persique, de M. René Henry, est un lourd volume qui discute gravement de questions politiques dont l'intérêt, à vrai dire, n'apparaît pas facilement. On y trouve de longues études sur le système électoral, compliqué à dessin, qui a été adopté en Autriche ; des pages laborieuses sur la crise hongroise et les compétitions balkaniques; sur les Slaves du Sud (Etats Yougo-Slaves et la Macédoine) enfin sur la lutte des puissances européennes pour la prépondérance dans l'Asie Occidentale. C'est la

casse-tête de la question d'Orient. — Des cartes et schémas accompagnent le volume et il y a une préface de M. Leroy-Beaulieu qui vante les bienfaits du suffrage universel.

Je ne veux pas oublier le voyage : **A travers l'Afrique équatoriale**, par un *Ancien de Cambre* — déjà nommé précédemment, — qui s'embarqua pour Zanzibar et, après avoir parcouru le continent, — sans qu'on sache du reste ce qu'il y est allé faire — put reprendre à Banana un bon paquebot qui le ramena, assez éclopé, par Sierra-Leone et Ténériffe. C'est cette fois l'Afrique belge, le Congo belge, qu'il raconte. Le livre, qui contient d'intéressants détails sur la révolte des noirs en 1897-1898, est peut-être d'une écriture un peu familière et avec quelques touches de charabia ; l'auteur écrit par exemple : la route *est potable ;* ce sont mes porteurs qui *s'amènent*, etc... Mais j'ai hâte de dire qu'il contient également nombre de pages attachantes et des observations précieuses : sur les marées du lac Nyassa ; le tambour à signaux, employé par les indigènes avec une sorte de code comme pour le télégraphe ; ailleurs le voyageur rencontre un singe aussi grand que lui-même ; il constate que les enfants nègres dès qu'ils sont habillés meurent davantage que ceux qui vont cul-nu, et donne des noirs en général, à propos de son domestique, un portrait peu flatté : — Il me chipe mes allumettes, mais me demande du tabac ; il nettoie la vaisselle en crachant dessus et l'essuie avec ses pattes ; cependant par compensation il frotte les couteaux à les user ; il met la graisse destinée aux chaussures dans la marmite et graisse les bottes avec les fonds de boîtes de conserves. — Les autres font de même sans doute ; mais nous aimerions autant ne pas nous en assurer !...

Memento. — *Le Tour du Monde* a publié récemment : *De la Nouvelle Calédonie aux Iles Hébrides*, par Pierre de Myrica ; *Dans les provinces du fond de la Chine*, par Emile Labarthe ; *Naples et la Campanie*, par Gérard et Jean de Beauregard ; *Avec les Lamas de Sibérie*, par Paul Labbé ; des articles de Louis Serve sur *Straford sur Avon, pays de Shakespeare ;* Ch. de Foucher sur l'*Ile de Ré ;* Labadie-Lagrave sur *le Berceau du genre humain au Pôle Nord ;* J. Arvon sur *la Recherche de trésors enfouis au fond de la mer*, à propos des galions de Vigo, qui ont tenté déjà tant de spéculateurs. — Dans *le Moyen Age*, on trouvera parmi les derniers travaux insérés : *Deux aventuriers de l'ordre de l'Hôpital : Les Talabert*, par M. J. Delaville Le Roux ; *le Roman d'Apulée était-il connu au Moyen-Age ?* par G. Huet ; *les Actes faux de l'Abbaye de Saint-Valery*, par Clovis Brunel. — Dans le *Bulletin de la Société archéologique de Gand*, une étude sur *Jean de Gand, duc de Lancastre* (*1340-1399*), par Edw. Maund Thompson (trad. Victor Fris) ; une protestation à propos des travaux si hasardés du château du Comtes, et de M. Van der Haeghen une note sur une vue du même château dans un manuscrit du XVIe siècle ; dans les *Annales* de la Société (tome IX), un curieux travail sur *l'Histoire*

des iconoclastes et des Calvinistes à Gand (1566-1568). — Les Amis des monuments d'Italie publient : *Sienne monumentale; l'abbaye d'Ischia;* Sienne, 1908, 16, Via di Città.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le Néo-malthusianisme devant les Tribunaux. Tribunal correctionnel de Rouen. Jugement du 12 mai 1909.

Certains amateurs, soucieux de développer la reproduction de l'espèce humaine, ont jeté l'anathème sur les audacieux qui revendiquent la liberté pour tous d'enfanter ou de ne pas enfanter. « Honte, Trahison... Abomination! clament-ils avec des gestes où tremble la « fureur de leur vertu offensée. Comment! il serait permis à des « gens de rechercher dans l'amour autre chose que l'espoir d'avoir « un enfant quelques mois après! Dans quel siècle, mon Dieu, « vivons-nous! » Fièrement ils se sont ligués, et au cri de : « A tout coup l'on gagne! » ils sont partis en croisade. Malheur à ceux qui parlent de fausser le jeu ; ils iront en prison ; et c'est ainsi que sont inventés mille prétextes pour traîner **le Néo-malthusianisme devant les Tribunaux.** Voici le dernier jugement rendu :

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE ROUEN

Jugement du 12 mai 1909

Attendu que H... et C... ne contestent pas avoir annoncé la conférence par eux faite le 6 février 1909, dans la salle de l'Eldorado, à Sotteville-lès-Rouen, par le moyen d'un imprimé dont la teneur suit :

Grande salle de l'Eldorado, Sotteville-lès-Rouen, le samedi 6 février, à 8 h. 1/2 du soir, réunion privée (pour les adultes seulement) sur le Néo-Malthusianisme;

Sujet : Ayons peu d'enfants.

Pourquoi? par L.-C., publiciste. — Exposé des raisons néo-malthusiennes. — Raisons d'hygiène. — Raisons individuelles. — Raisons économiques. — Raisons sociales ;

Comment ? par E. H., praticien de génération consciente. — Démonstrations physiologiques et anatomiques. — Préservation pour les deux sexes. — Moyens naturels. — Moyens chimiques. — Moyens mécaniques ;

Attendu que cet imprimé a été distribué à tout venant, à découvert, à Sotteville et à Rouen ; qu'un exemplaire a été remis dans ces conditions au domicile de Fernand Gast, avenue de Caen, n° 1 ;

Attendu que, pendant la conférence, il a été distribué, au public réuni dans la salle, un autre imprimé ayant pour titre « Aux femmes » et contenant au verso diverses annonces, notamment les suivantes : 1° Coupe du Bassin de la femme et objets de préservation sexuelle, lithographie en trois couleurs, prix : 0 fr. 15 ; 2° Brochures pour éviter la conception, la préservation sexuelle ; 3° Volumes : le Bréviaire de la femme enceinte, par le

Dr de L... ; Etudes sur les procédés d'avortement naturel, médical et légal, prix : 3 fr. 50.

Attendu que, par les indications qu'il contient, quant aux moyens pour prévenir la conception, l'imprimé annonçant la conférence est de nature à susciter des curiosités perverses et des idées immorales ; qu'il en est de même des annonces publiées au verso de l'imprimé intitulé « Aux femmes »;

Qu'on doit dès lors considérer ces deux imprimés comme susceptibles de provoquer la corruption et comme étant contraires aux bonnes mœurs ;

Attendu, enfin, qu'à un moment, pendant la conférence, H... a exhibé et placé sous les yeux du public divers spécimens de ce qu'il appelle des objets de préservation et qu'il en a démontré le fonctionnement;

Qu'une telle exhibition révolte la pudeur par son obscénité;

Attendu que H... exerce un commerce qui consiste à débiter des articles d'une nature spéciale, détaillés dans un prospectus qu'il distribue au public et qui est intitulé « Hygiène sexuelle — appareils et accessoires — E. H., Paris. Expédition pour la France et l'Etranger, sous emballage fermé et sans indication apparente »;

Qu'il est constant que, sous des allures soi-disant philosophiques et scientifiques destinées à en imposer aux naïfs, la conférence n'était qu'une réclame en faveur des articles dont H... fait le trafic ;

Que de l'instruction résulte en conséquence la preuve que H... et C... ont commis le délit prévu par la loi du 2 août 1882, art. 1er, modifié par l'art. 1er de la loi du 16 mars 1898, et l'art. 1er de la loi du 7 avril 1908 ;

Attendu que Gast intervenant dans la procédure suivie par le Ministère public contre H... et C..., a formé contre eux une demande en paiement de 500 francs à titre de dommages-intérêts ;

Attendu que l'imprimé délictueux annonçant la conférence de H... et de C... a été remis à découvert au domicile de Gast ;

Que H...et C...ne sauraient prétendre qu'ils n'ont donné aucune instruction pour la distribution de l'imprimé ; qu'il est évident que le fait leur est imputable ;

Attendu qu'ils ne sauraient davantage soutenir que Gast n'a éprouvé aucun préjudice; qu'il est incontestable que Gast a été offensé dans ses sentiments les plus respectable et qu'une atteinte a été portée à l'inviolabilité de son domicile ; qu'il a donc été lésé dans son droit par les auteurs du délit, et qu'à ce titre il est fondé à obtenir des dommages-intérêts ; que le Tribunal a les éléments nécessaires pour les fixer à 50 francs;

Par ces motifs :

Le Tribunal déclare H...et C...coupables d'avoir, à Sotteville, le 6 février 1909, ensemble et de concert, commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs en distribuant à domicile et en distribuant publiquement des imprimés autres que le livre, contraires aux bonnes mœurs, et en exposant publiquement des objets obscènes.

Condamne C... à 1 mois d'emprisonnement, 300 fr. d'amende ; H... à 2 mois d'emprisonnement, 500 fr. d'amende. Ordonne la destruction des imprimés saisis. Et statuant sur les conclusions de la partie civile.

Condamne C...et H... à payer solidairement à Gast la somme de 50 fr. à titre de dommages-intérêts.

Voyons ce que relève ce jugement sévère pour motiver la condamnation.

« L'imprimé annonçant la conférence est de nature à susciter des « curiosités perverses et des idées immorales... » On peut aller fort loin avec cette façon d'interpréter et d'appliquer la loi pénale. Ainsi ce n'est plus le texte lui-même qui est mis en jugement, mais les pensées qui pourront naître chez ceux qui le liront. L'inculpé n'est pas condamné pour ce qu'il a écrit, mais pour ce que penseront peut-être ses lecteurs. Vous êtes responsable non seulement de votre action, mais encore de toute réaction qu'elle peut produire sur tous les esprits.

Plus loin, le jugement retient cette autre faute : « Attendu que, « pendant la conférence, H... a exhibé, et placé sous les yeux du pu- « blic, divers spécimens de ce qu'il appelle des objets de préservation « et qu'il en a démontré le fonctionnement ;

« Qu'une telle exhibition révolte la pudeur par son obscénité. »

Remarquez la perversité de ce H... ; non seulement il exhibe ; — cela ne lui suffirait pas ; — mais il fait voir les choses qu'il exhibe ! Peut-on être cynique à ce point ! Si l'exhibition d'un appareil destiné aux parties sexuelles constitue une obscénité punissable, il faut alors jeter en prison les pharmaciens, herboristes, bandagistes et marchands d'instruments de chirurgie dont les vitrines présentent aux regards des passants des instruments dont l'usage se devine aisément.

A la vérité, ce qui a été poursuivi et frappé, c'est le néo-malthusianisme. Puisqu'on ne peut le vaincre sur le terrain de la raison, on l'étranglera aux détours des lois pénales ; ceux qui oseront le défendre seront punis pour outrages aux bonnes mœurs.

Cependant la liberté de la conception est aussi naturelle, — sinon plus, — que n'importe quelle liberté où l'on prétend trouver une marque de progrès social.

La France se dépeuple ! dira-t-on. Que ceux qui en souffrent procréent sans trêve ; personne ne contrariera leurs exercices de multiplication. Mais en vertu de quoi imposeraient-ils des enfants à ceux qui n'en veulent pas, comme on impose des centimes additionnels pour boucler un budget en déficit ?

La défense de faire l'amour autrement que pour procréer se comprend très bien dans une loi religieuse. Par exemple, il est naturel que la religion catholique, considérant l'œuvre de chair comme un péché mortel si l'ouvrier ne s'est pas muni préalablement de la bénédiction nécessaire, tienne également pour un péché le sabotage de l'œuvre en vue de la rendre stérile.

En dehors de ce domaine, où une loi divine ordonne et impose

sans qu'il soit permis de discuter ses volontés, l'obligation d'enfanter ne peut se justifier.

Et puis, il faut être logique. Si indiquer les moyens de prévenir la conception est un crime, c'en est un, plus grand encore, de les employer. Par conséquent doit être puni quiconque sera convaincu d'avoir goûté les plaisirs de l'amour et tenté d'en arrêter les conséquences. Alors, combien de citoyens et de citoyennes seront des repris de justice !

Toute civilisation, en se développant, agrandit la place de l'amour dans la vie sociale. Chez nous, aujourd'hui, l'amour est incontestablement le grand ressort ; à lui se rattachent presque tous les héroïsmes et les crimes. A mesure que son rôle grandit, son but change. Les peuples primitifs n'y trouvent que la satisfaction d'un instinct qui assure la perpétuation de l'espèce ; les gracieux passagers de *l'Embarquement pour Cythère* y cherchent autre chose. Dès que l'Amour cesse d'être un geste animal, il tend à la satisfaction de sentiments et d'appétits qui trouvent en dehors de la procréation leur raison et leur fin. Il est donc fatal qu'avec le rôle de l'amour se développe le souci d'en régler les effets.

Jusqu'ici les paysans et les ouvriers, mal renseignés, devaient subir toutes les conséquences de leurs maigres plaisirs d'amour. Chaque année, leurs femmes leur donnaient la charge d'un nouvel enfant ; et, à la première aventure, leurs filles étaient grosses.

La société capitaliste y trouvait son profit. L'inexpérience des classes laborieuses alimentait le grand réservoir d'hommes où la guerre et l'Industrie pouvaient puiser largement.

Par contre, les classes dirigeantes, « les gens bien pensant », tous ceux qui, actuellement, s'indignent contre le néo-malthusianisme, usaient de ces pratiques qu'ils dénoncent comme des « crimes abominables, des attentats contre la Patrie et l'Humanité... » !

Ne fallait-il pas défendre le patrimoine contre une trop grande division ? Est-il possible à une femme jeune, jolie, élégante et riche, d'être constamment retenue loin des réunions mondaines ? Est-il admissible que la fraîcheur, la sveltesse, la santé soient sacrifiées sur l'autel de la maternité ? Combien de gendres, pour avoir trop bien réussi dans leurs premiers essais de reproduction, ont vu se dresser devant eux la Belle-mère, sombre comme un remords et criant : « Vous voulez donc tuer ma fille ! »

Et c'est là qu'apparaît l'hypocrisie de ces prétendus moralistes qui prêchent le dogme de l'enfantement obligatoire ; car ce n'est qu'aux pauvres qu'ils contestent la liberté d'aimer sans enfanter. Leurs fils ont des maîtresses ; cela ne les indigne pas ; il faut bien que jeunesse se passe ; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'encombrer d'un enfant naturel !

La vérité toute simple, c'est que l'homme et la femme sont maîtres de leurs corps, absolument, et qu'ils peuvent se refuser à la reproduction. On n'est pas plus obligé de se continuer qu'on n'est obligé de vivre. Le droit à la stérilité est aussi incontestable que le droit au suicide.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Les Documents du Progrès : Mme « le docteur » Madeleine Pelletier, professeur d'énergie. — *La Semaine littéraire :* Sur J.-A. Coulangheon. — *La Grande Revue :* une anecdote sur Ingres. — *Akademos :* poème de M. Ch. Chassé. — *Revue bleue :* M. P. Mimande, en faveur des peines corporelles. — *La Revue :* choses anglaises. — Memento.

Le Féminisme et ses militantes, par « le docteur Madeleine Pelletier », — **les Documents du progrès** (juillet) : voilà des pages d'une incontestable énergie. Une femme qui n'écrit pas en vers a parfois quelque chose à dire. On sent, chez Mme Madeleine Pelletier, un bouillonnement d'idées neuves ou ressassées. Elle a le goût des constatations documentaires :

Dans la typographie, métier où les ouvriers gagnent bien leur vie, les femmes sont traitées en parias ; les hommes les repoussent des syndicats, et elles sont obligées d'accepter le travail à meilleur marché, de les remplacer pendant les grèves.

Lorsque, l'année dernière, la profession de cocher de fiacre, relativement lucrative aussi, fut ouverte aux femmes, ce fut dans le clan masculin une bordée d'ignominies. Les cochers, ô générosité masculine ! s'embusquaient la nuit pour surprendre les cochères et les rouer de coups ; ils coupaient les guides de leurs chevaux, tâchaient, dans les rues encombrées, d'accrocher leurs voitures. Les hommes qui admettaient parfaitement que les femmes travaillent douze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous, en faisant de la confection, voyaient un péril pour l'institution familiale à ce qu'elles pussent gagner six à huit francs avec moins de peine, comme cochères de fiacre.

Ah ! les hommes n'en demeurent pas moins le vrai sexe faible et leur conquête par les femmes une des plus indiscutables réalités de notre monde d'apparences :

De même que la servitude où les juifs ont été maintenus pendant des siècles a développé en eux des qualités incontestables de travail et d'économie, de même la condition spéciale départie à la femme n'a pas produit que des défauts. La femme a plus que l'homme cette qualité qui ne vaut pas le génie, quoi qu'on en ait dit, mais qui n'en est pas moins précieuse, le génie étant fort rare : le bon sens. Plus que l'homme la femme voit juste; rabrouée sans cesse dans la vie, elle n'est pas portée, comme l'homme, aux vantardises de mauvais goût. On a pu dire avec raison, d'autre part, que le sexe féminin ne devait pas seulement être appelé le beau sexe, mais

le bon sexe, parce que la femme est moins que l'homme portée aux crimes et aux voies de fait ; plus accessible à la pitié et à la charité.

Cela est assez ingénieux. On y peut répondre, nettement, que le bon sens, si rare parmi les hommes, est rarissime chez les femmes.

De même, ceci est assez contestable, — autrement, ce serait trop beau :

En présence des hommes, les femmes, même émancipées, prennent des airs de petites filles. Elles n'osent pas formuler leur opinion, ou, s'il leur arrive de le faire, elles cessent d'y insister dès qu'un homme la contredit. Il en est qui, turbulentes et récriminant sans cesse dans les sociétés de femmes, se tiennent sages comme de bonnes élèves, dans celles où les hommes sont en nombre et dirigent.

Mme Madeleine Pelletier mériterait de communiquer son énergie aux femmes, ses sœurs. Elle avait voulu « jeter des pierres dans les carreaux d'une section de vote », lors des dernières élections municipales. Elle a donc le droit de censurer ses contemporains de très haut :

Lorsque les femmes compteront dans la société, la pusillanimité de leur caractère servira au bien général ; elles empêcheront la guerre ; mais actuellement cette même pusillanimité dessert leur cause.

Ce n'est pas que les hommes soient, dans la moyenne, bien courageux ; mais ils le sont assez pour crier dans la rue lorsqu'ils sont en nombre « vive » ou « à bas » quelque chose. Les femmes, à la seule pensée d'une telle démonstration, s'arrêtent horrifiées ; elles entrevoient à cette manifestation de leur opinion toutes espèces de conséquences terribles ; les agents qui vont les bousculer, les arrêter, et puis la fameuse respectabilité féminine à jamais compromise. On nous ridiculisera, disent-elles ; comme si on ne ridiculisait pas tous les partis faibles, comme si le vrai courage ne devait pas braver le ridicule comme toute autre arme de l'adversaire.

Les hommes ont versé le sang pour conquérir le droit de suffrage. S'il fallait que les femmes emploient les mêmes moyens, il est probable qu'elles ne l'obtiendraient jamais ; non seulement parce qu'elles auraient peur pour elles-mêmes, mais parce que la violence en général leur fait horreur.

Que les femmes ne versent jamais leur sang plus qu'elles ne le font, c'est le vœu d'un homme de bon sens.

§

La Semaine Littéraire, de Genève, publie (10 juillet) un excellent article de M. Robert de Traz sur J.-A. Coulangheon, le jeune écrivain enlevé prématurément à la littérature et qu'ont bien connu les lecteurs du *Mercure*. Ce sont surtout les deux volumes de correspondance posthume que met à contribution M. Robert de Traz pour tracer le portrait moral de l'auteur des *Jeux de la Préfecture*.

Qu'y a-t-il de sincère, chez l'auteur, dans cette tendresse et cette mélan-

colie qui nous charment? Les *Lettres à deux femmes* nous le diront peut-être. Ce sont des lettres authentiques, écrites à deux femmes réelles (Mme Rachilde et une inconnue qui habite notre pays).

La Semaine littéraire publie le portrait de cette « Inconnue », Mlle M. de Vevey.

Ce livre, écrit au hasard et qui parle de tout sans souci d'intrigue ou de composition, sera donc une confidence.

Coulangheon est alors âgé de vingt-sept et de vingt-huit ans et il commence à se ressentir du mal qui l'emportera bientôt. Voici son portrait par lui-même : « J'aime les femmes pour la bête, quand elle est bien dressée et « pour leurs chiffons. Et j'aime les livres par-dessus les femmes... pour ce « qu'il y a dedans, leur papier, leur impression, jusqu'à leur reliure. J'aime « la cuisine simple et la musique compliquée. Je ne suis pas du tout névrosé, « à part la peur de mourir presque constante. Je me possède, sauf les colères. « Je n'aime pas beaucoup l'*Hamour* et pas du tout l'alcool. J'aime le lait « bouilli...et je fume une cigarette quand je prends le café avec des hommes, « pour faire comme eux. Je ne suis pas poseur. Je suis même certain que « je suis timide, mais je crois être une intelligence parce que j'ai quelque « mémoire et du goût. Je n'ai de haine que pour les sots... Quoi encore? « Je suis malade, mais les malades sont seuls capables de vivre *fort* en « peu de jours. »

Comment donc a-t-il vécu sa courte vie? Certainement il a souffert. Il a beaucoup désiré, il s'est beaucoup ennuyé, et il n'a pas été aimé autant qu'il aurait voulu. Les plaisirs froids de l'intelligence, dont il raffolait, n'ont pourtant pas suffi à le consoler. Surtout, il a ardemment cherché la vie... La joie de vivre, même peu de temps, lui suffit. Mais encore faut-il savoir comment. Alors il reproche à sa jeune correspondante de trop rêver à des chimères et il lui recommande d'être davantage sensuelle : « Aimez-vous « les fleurs, la couleur de l'eau, les étoffes heureuses et les fruits glacés?... « Trouvez-vous autant de douceur au parfum d'une rose oubliée qu'à baiser « des lèvres nouvelles? » Il ne s'attriste pas de considérer que ses désirs sont changeants : il lui suffit qu'ils soient nombreux. « Pourquoi souhaiter leur durée, puisque leur nombre est infini? » Surtout le grand crime serait de les mépriser, de les contraindre, de les choisir : « *Nos désirs sont des ordres* »...

Certes, vivre c'est désirer vivre. Mais à condition d'autoriser tous les désirs, même ceux qui ne sont plus que des rêves. Le désir emporte l'être à se dépasser. A mesure qu'il se raffine, il devient plus difficile à satisfaire, il se complique de curiosité et d'ambition. Le désir, c'est le besoin de manger, mais c'est aussi le besoin d'idéalisme. Coulangheon s'est défendu de cela : « Qu'appelez-vous le rêve? Ce n'est qu'une impuissance. » Et ailleurs : « J'ai horreur de Platon... Nous lui devons... cette longue agonie mystique et douloureuse... Vous parlez d'Absolu et d'Infini : l'âme n'est pas métaphysique. » Et ceci : « Je me suis guéri seul du spiritualisme, de cette tragique espèce de folie des grandeurs, de cette lamentable et lucide manie de vouloir être un autre Dieu. » Il ne veut compter que sur lui-même. Il exalte l'égoïsme, l'instinct « robuste et magnifique », qui est « la source

onde de notre vie », qui « mène, tout aveuglé, le vulgaire troupeau des mes ». Voilà peut-être son attitude essentielle, son affirmation la plus ère et qu'il n'arrive pas toujours à masquer d'ironie. Très intelligent, très et très sûr de son intelligence, il ne veut pas des solutions toutes faites, croyances antérieures, des traditions familiales ou professionnelles...
nsi fait, Coulangheon jouit au suprême degré des voluptés intellectuel-Les idées, il les analyse, il les critique, il les oppose, il les sacrifie : irait parfois qu'il les saigne. En fin de compte, une sorte d'amertume mêle à cette cruauté et la rend tragique. Parce que, naturellement, cette gne doit être faite à l'écart. On sent très bien chez Coulangheon la ance d'autrui et la préoccupation de se dissimuler : tel un anarchiste sa mansarde. Ses camarades, moins lucides, ont pris un métier et une me, se sont absorbés dans une tâche : des malentendus se sont pro-s entre eux et lui, probablement. On en devine un écho dans ses *Let-de Jeunesse*, récemment publiées, on imagine que l'amitié l'a peut-déçu. Alors, il plaisante et il cache son cœur. Lui, si merveilleusement eux de se prêter, ne se donne à rien. Ayant tout détruit, il reste seul. a solitude morale ou réelle m'est devenue chère à force d'habitude. Je uis plus sociable. Je ne parle plus, je tousse. » Mais il me semble qu'il résigne mal. La plus grande hardiesse négative de l'esprit s'accorde vent avec la douceur, la bonté. Et dans presque toutes les pages qu'à tes Coulangheon on peut noter un constant besoin de tendresse.
'amour ? Il n'a jamais été aimé, et il l'explique avec une amertume dépi-... Oserais-je vous avouer que je n'ai jamais eu d'aventures que celles j'ai péniblement cherchées. » J'ajoute que, malgré ses déboires, il n'en s voulu à l'amour. Il le remercie magnifiquement d'exalter la vie et re une « intarissable source de passions et de larmes ». Mais il refuse amour (« le plus tragique de nos gestes parce qu'il est le plus aveugle eut-être le moins nécessaire ») la suprématie totale. « L'amour n'est n des mille jeux où s'épanouit l'existence : le plus fervent peut-être et lus douloureux; mais il ne suffit pas à justifier la vie, du moment qu'il 'épuise pas tout entière. » Oui certes — et pourtant. N'y a-t-il pas un ret dans ces lignes, un regret à voir l'injustice de l'amour ? Pourquoi ne il pas aimé ? Les véritables amants ne sont pas toujours ceux qui s'ex-ment, ni surtout ceux qui agissent; chez beaucoup de ceux qu'elles aignent de toucher, les femmes trouveraient souvent de la délicatesse, l'ardeur, et une reconnaissance infinie. Peut-être Coulangheon fut-il de timides et n'eut-il pas de chance. Peut-être la destinée, à cause de fin si proche, a-t-elle préféré pour lui une œuvre qui dure encore à un timent qui serait oublié.

§

M. Boyer d'Agen publie des *Souvenirs sur Ingres* dans **la** **ande Revue** (10 juillet). Nous y trouvons cette historiette t à fait amusante où la fine bonhomie du grand peintre apparaît :

« Voilà le patron ! » firent un jour, d'une seule voix, tous les élèves de l'elier d'Ingres, en *s'appliquant* chacun subitement ou en faisant semblant d s'appliquer à sa besogne. Effectivement, le patron, dont on avait signalé

le pas dans l'escalier, fit son entrée, escorté du massier. Il salua brusq ment son monde et alla s'asseoir à peu près droit devant le chevalet d nouveau venu, un brave jeune homme fort distingué de sa personn l'aspect doux, à l'attitude profondément émue et respectueuse, et qui pétrait naïvement (le malheureux!) la plus scandaleuse débauche d'ac mie, d'après le modèle vivant. Le professeur, grave, soucieux, exam longtemps et garde un silence troublant, écrasant même pour tout l' lier. Enfin, lentement il compte :

— Un, deux, trois, quatre, cinq et six !...

Puis, levant la tête et le doigt vers le modèle qui pose, il recom comme en collationnant :

— Un, deux, trois, quatre, cinq! C'est tout... Voyons! Ai-je la berl Comptons encore, comptons mieux, comptons bien. Vous avez, mon garç fait six doigts, là, au pied droit de votre *bonhomme*. (Ce seul mot de *b homme* manifestait un certain degré d'irritation chez le maître, qui mait pas, en principe, que l'on appelât son modèle de ce mot d'atelier peu respectueux.) Nous disons six doigts, ici, n'est-ce pas? Et je trouve là que cinq, pas moins, pas plus; cinq, disons-nous, là-bas che modèle.

L'élève perd contenance, balbutie, prend aux oreilles un roug homard cuit, tandis que les bons camarades tendent les leurs et commen à étouffer difficilement leur verve à quolibets. Ingres, après une pose rafraîchir ses sens suffoqués, reprend d'une voix et avec un soin de dé cruels, féroces : « Toujours même résultat : *cinq* là-bas sur l'original, ici sur la copie. Ou bien *six* ici, en peinture, *cinq* là-bas, en nature. encore *cinq* sur l'homme, *six* sur la toile. Décidément, conclut-il, il l'un de nous trois qui se trompe : moi, vous, mon ami, ou le mod Pardi !

§

Akademos (15 juillet) publie ce quatorzain de M. Ch. Chas

NARCISSISME

Leurs beaux corps longuement s'étaient aimés. Leurs âmes
S'étaient ri, dans le saint tutoiement des baisers,
Et l'amant susurra doucement à la femme :
« C'est maintenant au tour de nos yeux de s'aimer. »

Et, comme sur le bord lumineux des margelles
On voit des enchanteurs se pencher dans le soir,
Il mirait le velours tendre de ses yeux noirs
Au magique miroir de ses claires prunelles.

Mais il n'y perçut point les géants scolopendres
Qui parlent aux devins dans les remous de l'eau.
Il vit dans ses yeux verts, ardentes salamandres,

Comme un portrait de lui gravé sur un joyau,
Portrait qu'il désira et qu'il eût voulu prendre,
Et murmurant : « Je t'aime », il songea : « Je suis beau. »

§

. Paul Mimande pose cette question : *Faut-il supprimer la transportation?* (Revue bleue, 24 juillet.) Et il conclut : « Si la transportation n'existait pas, il faudrait se hâter de l'établir. Nous l'avons, gardons-la. » Au cours de sa démonstration, il écrit, d'une plume qu'on pourrait juger un peu légère : « Supposez qu'on n'ait pas eu la transportation au moment de la Commune, que se serait-il passé? »

Voici un passage qui préconise un retour à l'application des châtiments corporels dans les bagnes :

J'ai connu un vieux forçat, nommé Boyon, qui avait reçu de la sorte, dix par dix, un total de *cinq cents coups* de martinet. C'était un bon travailleur dont le défaut consistait en une sorte de monomanie de l'évasion. Quand il avait reçu ses 50 coups, il prenait la poudre d'escampette, on le rattrapait et on recommençait. Malgré son âge, il avait encore de la vigueur, piochait et brouettait fort bien. Evidemment, son dos était sillonné de rugosités et zébré de raies violacées d'un aspect médiocrement esthétique, mais Boyon n'avait pas de prétention à la peau de satin. Je dois même dire qu'il tirait quelque vanité de ses cicatrices: c'étaient ses blessures de guerre!

Si Boyon, au lieu de recevoir cinq cents coups de lanières pour ses multiples évasions, avait été condamné à quelques années de cellule, il serait mort idiot avant l'achèvement du tiers de sa peine.

Ce vieux fustigé m'a toujours semblé un excellent argument pour la bastonnade contre la cellule. J'ajoute que mon humble supplique en faveur du chat à six ou neuf queues, reproduit l'opinion de gens avec qui on est content de se trouver d'accord, tels que l'amiral Courbet, pour ne citer que celui-là, dont nul ne méconnaît la grandeur d'âme, l'élévation des sentiments, la rectitude d'esprit, la générosité. Courbet écrivait officiellement, le 18 juin 1880, un rapport très instant pour demander le maintien des châtiments corporels, qui effraient le condamné, parce qu'ils le font souffrir momentanément dans sa chair, mais qui ne compromettent pas sa vie, n'immobilisent pas ses forces, n'éteignent pas son intelligence, ne s'opposent point à son amendement moral.

En rétablissant les châtiments corporels, sous forme de bastonnade appliquée avec précaution et en présence des médecins, nous ne ferions pas œuvre de réacteurs; nous reviendrions tout bonnement aux méthodes des grands ancêtres qui ont fondé notre statut social. Nous serions, pour le moins, j'imagine, aussi libéraux que mes contradicteurs, qui ne rêvent que bastilles, oubliettes et *in pace*.

Suit une énumération des pays libres où les peines corporelles sont appliquées. Nous la reproduisons afin que vous goûtiez le commentaire final de M. Paul Mimande :

L'Angleterre? à la prison de Wormwood Scubs, une commission de magistrats inflige 36 coups de chat à neuf queues ou de verges ; à Montjoy, le conseil général des prisons peut ordonner 36 coups de lanière.

L'Australie? Le chat à neuf queues y est fort employé et, dans les cours où on l'applique, on dispose un petit caniveau pour l'écoulement du sang (notamment à Sydney). Je l'ai vu de mes yeux.

Le Danemark? à Vridsloselielle, les détenus qui se conduisent mal reçoivent 18 coups de verges. Au pénitencier de Horseus, même régime. A Flakkebjerg, coups de rotin ou de verges. A Bogilguard (colonie agricole pour enfants) quelques coups de rotin « sur le fond du pantalon » (*sic*). A Bauders, coups de rotin et camisole de force.

La Suède, *pays modèle* au point de vue pénitentiaire? A Langholmen (travaux forcés), bastonnade, 40 coups. A Svartsjo (travaux publics), bastonnade. A Goleborg (prison mixte), même régime.

L'Amérique? à Saint-Quentin (province du Maine), le directeur peut punir les condamnés soit par le fouet, soit par les douches, soit par l'isolement en cellule, *soit aussi par la suspension par les bras ou les pieds, comme il le juge nécessaire* (*sic*). A Rusk (Texas), si le fait nécessite un châtiment exemplaire, le surintendant-adjoint prescrit la *punition nécessaire* (*sic*). On sait ce que cela veut dire. Même régime à Elmire, même régime dans le Delaware.

Ces exemples suffisent pour calmer la peur du qu'en dira-t-on. Je n'insiste pas...

Nous non plus!

§

D'un article : *Choses anglaises*, signé Brada et publié par **la Revue** (15 juillet), nous extrayons les lignes ci-après :

Il est hors de doute qu'à l'heure actuelle, dans une partie du grand monde anglais, la moralité et les convenances ne sont observées que dans les limites indispensables, et que le fond des âmes est empreint de cynisme et de cette incroyance élégante du XVIIIe siècle.

Il semble bien qu'il existe une similitude saisissante entre l'état de la société française, à la veille de la Révolution, et la société anglaise d'aujourd'hui : même enthousiasme chez une élite intellectuelle pour les idées d'égalité et de justice, mêmes aspirations vers un état social qui renversera toutes les bornes anciennes, mêmes illusions sur la façon dont ce changement heureux s'effectuerait; et puis, à côté de cette fraction travaillée par des aspirations puissantes, une majorité adonnée au plaisir à tout prix, livrée au luxe, à la frivolité la plus effrénée, et s'étant en même temps à peu près dépouillée des convictions religieuses et morales qui formaient le patrimoine et le rempart de ses devanciers.

La notion de respect entre autres subit d'étranges transformations, et plus d'un enfant contemporain ferait peut-être la réponse typique du petit Américain à qui sa grand'mère expliquait le principe du respect, et demandait s'il avait bien compris; le représentant d'une jeunesse émancipée lui en donna l'assurance en ces termes : « Oui, je comprends que je ne dois pas *vous appeler Tom.* » Ce respect négatif est tout à fait de mode.

La cour de divorce, jadis le plus redouté épouvantail social, a perdu ses terreurs; les jolies pécheresses incriminées y comparaissent en délicieuses toilettes (qui font sensation et que les journaux décrivent), et si l'épouse

ıclpée force une « amie » de son mari à entrer en scène, il y a rivalité sistements, de fleurs au corsage et de beauté.

: y a quelque chose de pourri, pareillement, dans toute l'Europe.

§

1ɛmento. — *L'Action Française* (15 juillet). — Très curieux fascicule où ntrouvera le compte-rendu du deuxième Congrès royaliste.

rs Rubriques nouvelles (15 juillet). — « Vigny et la Bible », par M. G. ebert.

.ı Revue critique des Idées et des Livres (10 juillet). — « L'Homme aux rt-cinq francs : Alphonse Baudin », par M. Robert Launay.

.ı Revue hebdomadaire (24 juillet). — M. F. Masson : « Derniers com-a » (mars 1814). — M. Ch. du Bos : « La Correspondance de Stendhal. »

Italie et la France (25 juillet). — « Le Cinquantenaire de Solférino », par [E. Lavisse. — « Le Roi Lear, Othello », par M. Tommaso Salvini.

'Occident (juin). — M. A. Mitbouard : « La Démolition de la cathédrale ». -Des vers de M. Fagus. — « Lettre à la Parisienne », par M. Maurice rreau. — De très curieuses « Notes » dessinées au crayon par M. E. B.

a Femme contemporaine (juillet). — « Une doctoresse chez les musul-ıns du Caucase », par Mme la doctoresse Bienaimé.

a Revue du mois (10 juillet). — « La Géométrie de situation et son rôle en ıhématiques », par M. Jacques Hadamard. — Une délicieuse chronique eM. Jules Sageret : « Lettre de Chine ».

'ages libres (10, 17, 24 juillet). — Lire notamment : « Les Sept pendus », eM. Léonide Andréieff.

.a Revue des Poètes (10 juillet). — « La Glorification de Mistral », par I A. Praviel. Poèmes de MM. Musurus, Mercier, de Bouchaud, R. Bar-ı etc.

.e Pays lorrain et le Pays messin (20 juillet). — « Souvenirs d'un pri-ınier de guerre », par M. le commandant Lalance.

.a Rénovation esthétique (juillet). — « Crépuscule », par M. Louis Thomas. 'oèmes », de M. Ch. Perrot. « La Danseuse nue », par M. Louis Lormel.

La Nouvelle Revue (15 juillet). — « L'Amérique inconnue », par M. J. ;aze-Bastard.

La Revue de Paris (15 juillet). — M. Fernand Caussy : « Voltaire et ses rés ». « Sainte-Hélène et Napcléon III », par M. Philippe Gonnard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Amant de Marceline (*L'Eclair*, 27 juillet). — Le Stendhal-Club (*L'Intermé-ıire*, 30 juillet). — Le plus beau vers français (*L'Intransigeant*, 3 août). — atole France en Argentine (*La Nacion*, Buenos-Aires, 20 juin).

L'amant de Marceline Desbordes-Valmore? Oui, telle est la ques-u du jour dans le petit monde de la petite érudition littéraire. Cela ı pas grand intérêt. « L'amant, disait Sainte-Beuve, du moins le emier amant de Marceline, ce fut Latouche... » Cela n'est pas bien tain. On cite d'autres noms, parmi lesquels le plus probable est

encore très incertain. Le secret a été bien gardé. Ce qu'il y a de plus curieux, peut-être, dans cette petite histoire, c'est la passion et la mauvaise foi ingénue de ceux qui plaident soit pour Dupuy des Islets, soit pour Henri de Latouche. Chacun élimine délibérément les arguments contraires à sa thèse et grossit les autres, sans aucun motif sérieux. M. Jacques Boulenger s'est particulièrement distingué dans ce jeu par des recherches de la psychologie la plus retorse : son dédoublement, dans l'esprit de Marceline, du Latouche de 1830 en jeune amant et vieux monsieur, est un chef-d'œuvre, mais un peu fragile. Marceline, sans doute, fut une créature dissimulée, menteuse, d'une spontanéité très prudente, mais elle a un fond de naïveté qui s'accorde mal avec ces complexités psychologiques. Elle mentait aux autres, non à elle-même.

En même temps qu'elle se donnait à cet amant invisible, en 1810, il semble bien qu'à la même date elle vécût maritalement avec un sieur Eugène De Bonne, caissier du théâtre de la Monnaie, et qui, se croyant si bien père, donna son nom à l'enfant que Marceline, de son côté, attribuait à l'amant. On a l'acte de décès de cet enfant, et il n'y a aucun doute sur la situation. De Bonne et Marceline y sont qualifiés de conjoints, et on en a conclu que l'acte contenait un mensonge et que De Bonne n'était qu'un complaisant. Le témoin aussi, donc, et aussi l'officier de l'état-civil? Car, en 1816, à Bruxelles, le caissier de la Monnaie était un personnage connu. Il faut une preuve à qui argue de faux en écriture publique. *Conjoints* peut très bien n'être là qu'un terme de courtoisie, un euphémisme. En tout cas, comme le note M. de Montorgueil, dans **l'Eclair**, cette histoire « ne sert pas grandement le renom d'ingénuité et de sincérité de la larmoyante Marceline ». C'était une rouée naïve.

Je cite la conclusion de M. Montorgueil :

On n'en est toujours qu'aux hypothèses ; on en viendra peut-être aux preuves. Il m'est agréable jusque-là de douter. La vérité, si elle est telle qu'on nous la présente, ne fera pas un grand écrivain d'une muse qui fut surtout lacrymatoire, et elle nous dévoilera dans une femme qu'on s'est plu à admirer, pour « la source pure » de ses interminables sanglots, une hypocrite qui, épouse et mère, occupant le monde de sa fidélité et de ses devoirs, ne trouvait cependant de volupté que dans le prolongement de la plus inavouable des chaînes.

§

M. Paupe, dans **l'Intermédiaire**, nous parle du *Stendhal-Club :*

Dans la préface des *Soirées du Stendhal Club* (1re série, 1904), M. Léon Bélugou a parlé de cette « mystérieuse confrérie » en des termes d'une évidente modestie. Cela s'explique par ce fait que M. Bélugou est un des membres les plus distingués du S. C. Mais tout le monde sait aujourd'hui que

asimir Stryienski, universellement connu, est le Président d'honneur
ette association tacite et restreinte, qui compte parmi ses élus, outre
e fondateur des *Petits Mardis Stendhaliens*, M. Paul Guillemin, auteur
nagerie de Stendhal entr'ouverte, M. Paul Arbelet, l'évocateur attendri
étille et de Pauline, dont les exhumations sont incessantes, M. Jean
itty, qui se repose sur les lauriers de *Napoléon* et de *Lucien Leuwen*,
etc. Si nous rappelons les titres de quelques sociétaires du S. C.,
qu'une des conditions d'admission, d'ailleurs tacite à remplir, est la
ication d'une œuvre stendhalienne d'un intérêt ou d'une documentation
rquables : c'est l'unique cotisation. C'est ainsi que Miss Doris Gunnell,
ble conquête du beylisme, fut reçue récemment à l'unanimité, du
de sa thèse doctorale sur *Stendhal et l'Angleterre*, alors que M. Jean
a, pourtant animé d'excellentes intentions, hésite à se présenter.
s réunions du Stendhal-club n'ont pas lieu d'une façon régulière et
un endroit déterminé ; elles sont soumises au hasard des circonstan-
t des saisons : une séance mémorable fut celle du 9 juillet 1908, clos
ame, rue Porto-Riche, à Meudon, en pleine verdure. La Bibliothèque
. C. ne laisse rien à désirer sous aucun rapport, mais elle est un peu
minée. Les éditions originales du Maître, lui ayant appartenu, et bon
bre de ses manuscrits sont précieusement conservés à la Présidence,
Soufflot ; les éditions courantes, étrangères et illustrées, ainsi que la
ique de tous les temps, s'entassent aux archives de la rue des Abbesses.
conographie, jointe à 1.800 documents de toutes sortes, se trouve ac-
cement sur les Alpes, aux environs de Briançon, dans un castel, amé-
par M. Guillemin pour y recevoir ses trésors.

joutons que l'archiviste du Club, qui est M. Paupe lui-même,
ède également une curieuse iconographie stendhalienne.
bientôt la suite de ces révélations sensationnelles.

§

'enquête sur le plus beau vers français reprend dans l'**Intran-
ieant**. Le même journal poursuit une autre enquête intitulée
Apothéose de la femme : on choisit son élue, et le grand prix, outre
sommes en espèces, est une chambre à coucher. C'était tout indi-
é.

§

ne belle fête a clos les conférences sur Rabelais que M. Anatole
nce donna, avec un magnifique succès, à Buenos-Aires. Des dis-
ours d'une réelle valeur philosophique et littéraire y furent prononcé
é de la part du général Roca, et par le Dr Magnasco et M. Leo-
oldo Lugones, qui voulut se servir de la langue française et du vers
nçais, qu'il manie avec un esprit mordant et original. Au grand
vain que la France lui envoyait, l'Argentine voulut opposer les
illeurs des siens. La **Nacion**, qui nous donne ces détails, a
blié les conférences d'Anatole France. Comme nous les aurons bien-
ôt en original, je n'ai pas cru devoir en parler. Mais il fallait signa-

ler cette manifestation littéraire : la nouvelle Europe latine, qu'est l'Argentine, payant de plus de cinquante mille francs le plaisir d'entendre la parole d'un écrivain français.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre d'Athèna-Nike a Marseille : *Kleis*, poeme dramatique en un acte, de M. Emile Sicard, musique de scène de M. Gabriel Marie (4 juillet). Danses grecques. — Théatre antique de la nature de Champigny-la-Bataille : *Hercule*, tragédie en quatre actes, de M. Achille Richard (1er août). — Théatre des champs d'Aunay-sous-bois : *Le Grain merveilleux*. Légende de Tolstoï, traduction Halpérine Kaminsky, adaptation scénique de M. Jules Princet. — Théatre des arènes de Nimes : *Dans la tourmente*, pièce en 3 actes de M. Marius Richard. — Grand casino de Vichy : *La Chèvre de M. Seguin*, ballet en deux actes, livret de Mme Henry Ferrare, musique de B. Godard, orchestration de M. Levy. — Memento.

M. Emile Sicard a écrit, surtout très *écrit* un poème dramatique dont on ne saurait dire trop de bien.

Dans un temps où les meilleurs des nouveaux écrivains sacrifient résolument le style au mouvement, où tous, même les derniers venus, se révèlent déjà possesseurs d'un tour de main qui étonne, on a plaisir à louer M. Sicard qui demeure fidèle à l'*écriture*. De l'écriture artiste, il abuse même parfois. M. Sicard a aimé Mallarmé, il goûte les maîtres subtils. Cependant comme c'est un latin, il se garde de toute obscurité, il reste solide, précis, net. Il a quelques images risquées, il n'en a pas d'incompréhensibles. Il n'est pas nuageux dans ses pires audaces. Sa pièce, **Kleis**, d'ailleurs a beaucoup plu et rien pourtant n'était moins vain. Sa richesse verbale ne vêt pas le néant. Sa sonorité résonne sous les voûtes du temple et non dans le vide de l'Agora. Il y a là des vers comme nous n'en avions pas entendu depuis *les Noces Corinthiennes*.

L'étoffe harmonieuse et la chaîne où pend l'or
Et ces bagues qui sont des baisers d'eau meurtrie.

Je cite encore :

J'ai reconnu le seuil et rencontré la route ;
Les aubes sont encor de palpitantes voûtes,
Les palmiers sont toujours de verts et grands jets d'eau
Et le jardin semblable est semblable au repos.
Mon exil n'a plus d'âge en retrouvant là même
Cette terrasse où le matin allonge et sème
Des nappes d'or, où j'ai vécu de tout mon cœur
Près de la bonne hôtesse et près de mon bonheur.
Jeunes filles, je viens d'Athènes et les voiles,
Le jour pleines de vent, la nuit pleines d'étoiles,
Aidaient mes beaux rameurs à s'approcher de vous !
Les monts Lybiens étaient de grands géants debout,
Dressés devant nos yeux lorsque nous atterrîmes.

Nous avons salué, glorieux sur les cimes
Le soleil de l'Egypte et le soleil du port.
Les mariniers, sur eux, portaient l'écume encor
Des Méditerranée ardentes et farouches
Qui gravaient des baisers de sel à notre bouche.
Si j'ai dormi la nuit, c'est peut-être à l'avant,
Car il me tardait trop de voir, se soulevant,
Mon gouvernail heurter le palais des Charites.
Je suis Phanès, ô jeunes filles, et j'habite
Déjà votre maison ! cette terre est la sœur
D'Athènes que je quitte et voici tout mon cœur !
L'Hellade altière joint une Hellade attendrie
Et la mer n'est qu'un monde entre mes deux patries.

Mlle Eve Francis et M. Joubé méritèrent leur succès.

Ensuite Mlle N. Napierkowska dansa. Elle plut. Sa grâce et sa ›uplesse sont un enchantement. Sa silhouette de petite Isis volup-ıeuse et cruelle et dédaigneuse, son profil d'une pureté si parfaite, art nuancé de ses attitudes obtiennent toujours, en plein air les ıêmes ovations.

M. Achille Richard, qui est l'auteur d'un *Endymion* joué à Odéon, reste avant tout un poète, mieux qu'un dramaturge. Dans ›n **Hercule**, il a adapté en quatre actes, fréquents en beaux vers, *Hercule Furieux* d'Euripide, qui ne doit pas être la meilleure pièce u tragique grec. M. Jules Bois traita le même sujet dans sa *Furie.* n voici l'analyse :

Depuis cinq ans Hercule n'a pas reparu dans Thèbes, la ville ont il est roi.

Lycos, son ancien lieutenant, en a profité pour usurper le pouvoi, afin d'en assurer la durée, se prépare même à faire périr Mégara, femme d'Hercule, et les enfants du héros. Cependant Hercule ›vient et tue Lycos. Rien de plus juste.

Or, c'est à ce moment que la tragédie rebondit. Até, prêtresse Artémis, qui oublia ses devoirs et perdit sa fleur aux bras de Lycos, ıtreprend de le venger, par un procédé qui révèle une certaine con-aissance psychologique du vainqueur néméen. C'est une brute cré-ule. Até se montre une femme rouée. Elle vient, dans l'antre, ·ier au meurtrier vengeur : « Tu as eu tort de tuer Lycos, c'est ta femme qu'il fallait tuer, ta femme te trompe, les trois enfants qu'elle te présente comme les tiens sont d'un autre homme. Tu as beau être un héros, tu es cocu tout comme un autre. » Sur ce, Her-ıle n'hésite guère, bien qu'il ait toutes sortes de raisons de se mé ›r de cet avertissement, bien qu'il sache par expérience que les dieux › se lassent point de le tromper, il accepte cette déclaration intéres-›e comme une vérité première. Il tue, après une scène où il avait

paru oublier la calomnie d'Até, il tue sa femme et ses trois enfants. Le coup fait, il en a des remords et se condamne après une sorte de confession publique à reprendre le chemin de l'exil et de l'aventure. Au nom de la justice, le chemineau héroïque et redresseur de torts va accomplir quelques nouveaux exploits. Il part sur une tirade grandiloquente.

On ne sait guère pourquoi Hercule a été poussé par les dieux à ce quadruple meurtre ? Pourquoi l'Olympe le punit-il ? Ici, il paraît que c'est pour la juste exécution du traître Lycos ; alors ?... D'autre part le fils d'Alcmène paraît bien benêt et sottement naïf. Ce n'était guère la peine d'accomplir treize travaux pour se laisser rouler ainsi par une amante rancunière !...

Par ailleurs, M. Richard confond et entremêle parfois les procédés propres au drame avec les moyens plus sobres de la tragédie. Au deuxième acte, dès l'instant où il a ému le public en lui faisant entendre les cris des enfants *égorgés* par leur père, il est inutile de recourir au long récit de l'envoyé.

Ces réserves faites, qui n'atteignent que le choix de M. Achille Richard et non son talent, il faut proclamer bien haut les qualités poétiques de son œuvre, sa couleur, sa facilité, sa fécondité en images, en beaux vers. Il y a même trop de beaux vers dans cet *Hercule*.

N'ai-je pas fait ma part de travail sur la terre,
Vaincu, dompté le cours rebelle des torrents,
Etouffé les lions, abattu les tyrans,
Et sur la liberté fondé la paix auguste,
Soumis le genre humain à la règle du juste,
Et consacré ta loi, sainte hospitalité ?
Toujours en marche, hélas ! où me suis-je arrêté
Pour goûter un repos mérité par mes armes ?
Trop de plaintes montaient à mon cœur, trop de larmes...
Mais n'ai-je pas assez peiné ? Ma vie, hélas !
Ne l'ai-je pas donnée aux hommes ? Je suis las.
Les ans accumulés creusent déjà ma tempe.
Mes yeux par les soleils brûlés cherchent la lampe
Qui luit, silencieuse, au cœur de la maison...
Trop longtemps j'embrassai le trop vaste horizon,
Et fis trembler la terre à l'un et l'autre pôle...
Je dépose le faix qui courba mon épaule.
Aurai-je, dans mes yeux, la vision encor,
Sur mes lèvres ce goût horrible de la mort ?
D'autres hommes, l'amour, le bonheur les enivre...
Mais moi ! Je souffre trop ! Suis-je indigne de vivre
Comme un père, en époux, en homme, sous mon toit ?
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux !

M. Camille Gorde (Hercule) assuma avec force, autorité un rôle

rasant. Il y fut admiré. Mlle Neith-Blanc se révéla une tragédienne la voix résistante, aux beaux gestes. Mlle Yvonne Ducos dit les vers u chœur comme elle sait dire les vers, avec ampleur, profondeur, motion et surtout avec netteté. Mlle Renée Dahon est bien séduisante. lle aura du talent. M. Govany a de la noblesse et MM. Berlioz et agan furent excellents.

Le Grain merveilleux de Tolstoï, fut adapté, avec agrément our ceux qui l'écoutèrent, par M. Princet.

Je n'ai pas vu jouer **Dans la Tourmente**, de M. Richard. Je i vu *repéter* au Trocadero. C'est un drame qui évoque les heures e la Terreur en Provence, à Nîmes même où la pièce fut applaudie. lle m'a paru d'un mouvement rapide. Il faut louer M. Richard d'a- oir évité la déclamation politique et sociale, pour demeurer dans la érité humaine. Par instants, il a atteint à la simplicité nue du drame rec. Mme Renée Parny, la belle Madeleine Céliat, la touchante Jane emy, Mlle Berthe Bovy, MM. Mayer et Roger Karl furent applaudis.

A Vichy, M. Saugey, qui dirige le plus luxueux théâtre de France, monté un nouveau ballet — le seul qu'ait composé B. Godard — a **Chèvre de M. Séguin**, sur un délicieux et charmant scéna- o de Mme Henry Ferrare. On doit à Mme Henry Ferrare des œuvres élicieuses et elle est un des sûrs espoirs du théâtre poétique. Mlle Lu- e Maire dansa avec infiniment de grâce et d'esprit. M. Soyer de ondeur avait réglé ce ballet avec goût.

Memento. — Au Théâtre des Arts, on a joué, dans un gala de charité, le juillet : *La Grande Tombe*, de MM. Gino Giorri et Hypolitte Mouton, une èce effrayante de réalisme, de vérité, de force et de couleur qu'il faut spérer voir reprendre. Elle est lyrique et belle.

ERNEST GAUBERT.

LETTRES ALLEMANDES

Mort de Detlev von Liliencron. — Frédéric Nietzsche et Karl Hillebrand. — emento.

Lilienc ron. — La grande figure du poète Detlev von Liliencron isparaît à l'horizon littéraire allemand. Tard venu aux lettres, long- emps ignoré du public, le maître du château imaginaire de Pogg- ed s'éteint dans une auréole de gloire. Cet ancien officier de cava- rie n'avait en somme aucune des qualités qui pouvaient plaire aux unes générations, et c'est sans doute par goût des contrastes que les éo-romantiques ont inscrit son nom sur leur drapeau.

Liliencron est né à Kiel, ville alors danoise, le 3 juin 1844. Sa ière, originaire de Philadelphie, était la fille d'un général améri- ain. Ayant choisi la carrière des armes, il s'engagea en Prusse et t, de 1864 à 1870, dix-sept garnisons. Blessé à Sadowa une première

fois, puis à Mars-la-Tour, il quitta peu après le service actif pou éviter les « histoires » que lui avaient attirées ses embarras d'argent Quand on lui demandait la cause de sa retraite, il répondait, non sans humeur « *Wunden und Schulden* — des blessures et des dettes. Ayant beaucoup vu et beaucoup vécu, il sentit naître en lui, trè tard, la vocation de poète. Il approchait déjà de la quarantain quand parurent ses premiers vers.

Maître de la forme, Liliencron se révéla, dès le début, lyriqu abondant et primesautier. Ses strophes sont débordantes de vi Qu'il chante les aventures d'amour ou les exploits guerriers, le vieilles légendes des héros germaniques, toujours il demeure le cava lier fringant, ivre d'images, comme naguère il était ivre de gloire *Raids d'adjudant* reflète cet état d'esprit du soldat-poète. Pendan près de vingt ans il mena, à Altona, aux portes de Hambourg, l vie obscure du bohême littéraire. Mais son robuste optimisme, autan que sa magnifique imagination le faisaient passer allègrement su toutes les misères de la vie. L'humble demeure devenait dans so esprit un château seigneurial. Les piqueurs sonnaient du cor. L chasse était ouverte. Et il montait à cheval, précédé de sa meut excitée par les cris des valets. D'un galop échevelé, le chasseur tra quait le gibier à travers les immenses forêts de son domaine. Pui c'étaient les arrêts dans les villages, les énormes lampées de vin, le filles troussées, les orgies formidables...

« Poggfred », le château de Liliencron, grand seigneur, a fa rêver plus d'un jeune cerveau germanique. Hélas! ceux qui connais saient alors le poète savaient que ses chimériques splendeur cachaient le dénument le plus complet. Mais Liliencron prenait all grement sa glorieuse misère. Quand naquit en Allemagne, vers 188 le mouvement littéraire moderne, l'ancien soldat fut sacré chef d file et les jeunes berlinois adoptèrent Liliencron, comme nos symbo listes avaient adopté Verlaine. Ils rencontrèrent, du reste, pour tirer d'affaire à peu près les mêmes difficultés...

L'auteur de *Poggfred* étonnait alors ses amis par une fécondit littéraire extraordinaire. Les nouvelles, les romans, les drames succ daient alors aux poésies. C'était la même joie de vivre et de se dépens sans mesure. *Les Nouvelles guerrières*, *le Mécène*, *la Lutte et l Jeux*, *Brume et Soleil* parurent coup sur coup. Mais les véritabl succès de Liliencron furent des succès de poète. Ses *Nouvelles po sies*, où la prose se mêlait aux vers (lire la jolie nouvelle *l'Horten sia oublié*), se mettent sous l'invocation de Gœthe, pour écraser l philistins. Elles se terminent par une extraordinaire lettre à Richar Dehmel, où Liliencron, citant des vers de son ami, fait une profe sion de foi épicurienne :

Le poète doit habiter un pays de soleil, pour pouvoir vivre, aimer et cré

s être asservi. C'est ainsi que Gœthe s'était fait une existence ; et, lui-me — combien je le regrette ! — n'a-t-il pas été forcé de se lier beau-p trop ! Restons braves et devenons de jour en jour plus doux. Mais ons joyeux, durant les quelques jours que nous avons à vivre sur la re.

Illusionniste impénitent, Liliencron datait encore cette épître de n domaine imaginaire : « Donné dans notre pavillon de chasse de ggfred, en février 1892. »

Son attachement à Richard Dehmel devait du reste grandir d'an-e en année. Quand, en 1900, le *Literarisches Echo* lui demanda n autobiographie, il se déroba modestement pour élever un monu-nt à la gloire de son ami.

De vous autres artistes du vers qui vivez actuellement (du moins de ux que je connais), aucun ne passera à la postérité. Un seul cependant : chard Dehmel. Ceci est ma conviction inébranlable, et c'est pourquoi je ai peu touché si, dans les cercles les plus etendus, on m'en voulait de te opinion qui m'est dictée par un sentiment d'amitié.

Cependant, pour le pauvre poète, ce fut peu à peu la gloire. Il fut pelé dans toute l'Allemagne pour faire des conférences. Weimar, i aime à se souvenir, jusqu'à la parodie, de sa grande époque, or-nisa une fête en son honneur. Liliencron s'était marié et était alle vre la vie tranquille du bourgeois aisé à Alt-Rahlstedt, toujours ns les environs de Hambourg. C'est là que les poètes vinrent lui ndre hommage en 1904, lorsqu'il fêta le soixantième anniversaire sa naissance. Dans le discours qu'il leur adressa le vieil esprit du ave soldat batailleur se fit jour. Il conta aux jeunes gens l'âpreté la lutte et l'acharnement qu'il faut mettre pour arriver à la gloire. Il faut avancer à coups de dents ! » Et, en parlant ainsi, après avoir oncé les sourcils il reprenait son bon rire d'enfant

Innocent comme l'herbe que je foule.

L'autre jour, il revenait de Mars-la-Tour, où il avait voulu revoir terrain de ses premiers exploits, lorsqu'il fut pris d'une pneumo-e qui l'enleva en quelques heures.

Sur sa tombe, M. Richard Dehmel a dit la reconnaissance qui nime la jeune Allemagne à l'endroit du vieux lutteur. Et ce fut en-re une belle cérémonie.

§

Frédéric Nietzsche et Karl Hillebrand. — Dans *Ecce omo*, Nietzsche rappelle comment le critique Karl Hillebrand fut n des seuls hommes en Allemagne qui sut évaluer à leur juste aleur ses œuvres de début. Hillebrand, « le dernier Allemand hu-ain qui savait tenir une plume », avait été frappé par certaines

appréciations sur la « culture » qui se trouvaient dans *les Considé-rations inactuelles* et il avait témoigné de sa pleine approbation dans une série d'articles qu'il publiait alors dans *la Gazette universelle* d'Augsbourg. L'un de ces articles, « sur la décadence de la langue et des sentiments allemands », citait Nietzsche en l'appelant « un jeune écrivain encore peu cité ».

Hillebrand habitait alors Florence, où il devait du reste terminer sa vie. On sait comment cet écrivain, après avoir pris part à l'insurrection badoise en 1849, vint en France, où il sut se faire un nom au bout de très peu d'années. Collaborateur estimé de *la Revue des Deux Mondes* où il parlait des choses allemandes, il écrivait parfaitement notre langue. Il devait du reste écrire plus tard, avec la même facilité, l'anglais et l'italien. Assidu des salons littéraires de l'empire libéral, il connut Taine, Renan, Daniel Stern. Vint la guerre. Il eût alors fallu prendre résolument le parti de la France. Hillebrand ne sut pas le faire. Ayant à choisir entre le vainqueur et le vaincu, il opta pour l'Allemagne triomphante et rentra dans le pays d'où vingt-et-un ans plus tôt il était parti en proscrit. Mais ce n'est pas impunément que l'on est resté si longtemps en contact avec « l'esprit ». Hillebrand, qui tout jeune avait assisté aux derniers moments de Henri Heine, ne put rester longtemps à Munich, où il était allé d'abord s'établir. Le « bonheur de l'étroite chambre allemande » ne put le satisfaire. Il s'établit en Italie, où il retrouva d'autres Allemands qui, eux aussi, estimaient que le nouvel Empire était une fort belle chose, mais qu'il valait mieux le contempler de loin.

Hillebrand partageait les sentiments de ses compatriotes éclairés au sujet de la fameuse « culture allemande ». Les opuscules de Nietzsche vinrent donc à point pour donner une forme à ses propres sentiments. Quelques années plus tard, il fit la connaissance du jeune professeur de Bâle. On ne sait pas exactement comment les deux hommes entrèrent en rapport. Est-ce par Mlle de Meysenbug ou par Hans de Bülow ? Peu importe du reste, car d'innombrables liens devaient les unir et il est certain que Nietzsche eût trouvé en Hillebrand un véritable sentier dans la vie, si l'état de sa santé aussi bien que son magnifique orgueil ne l'avaient prédestiné à la solitude.

M. O. Crusius publie dans les *Süddeutsche Monatshefte* (août) les quelques lettres échangées entre Nietzsche et Hillebrand qui ont pu être retrouvées et il les accompagne d'un intéressant commentaire. Les lettres du philosophe sont seulement au nombre de deux, les premières ayant certainement été perdues, celles du critique au nombre de quatre. En dehors des remerciements pour des envois de volumes nous trouvons dans ces pages quelques curieux détails sur la vie de Nietzsche. En 1874, Hillebrand se proposait de fonder une revue italiano-allemande et demandait au jeune professeur sa colla-

boration et le priait d'intervenir également auprès de Jacob Burckhardt. *Italia*, avec des articles de Paul Heyse, Grégorovius, Hermann Grimm, R. Bonghi vit en effet le jour, mais ni le nom de Nietzsche, ni celui de Burckhardt ne s'y trouvaient. « J'ai naturellement refusé », écrit Nietzsche à son ami Gersdorff (11 février 1874).

Hillebrand, après avoir apprécié *les Considérations*, fut un des seuls à comprendre la véritable portée de *Humain, trop humain*. Il n'en est pas de même de *Zarathoustra*. En lui adressant le volume, Nietzsche lui avait demandé de lui dire « ce qu'il aime le mieux entendre, la vérité, toute la vérité ». Et il ajoutait : « Parmi les savants, il n'y a que vous et Jacob Burckhardt qui puissiez me rendre ce service. Je vous en supplie du fond de mon cœur, faites-le ! »

Le critique florentin était déjà malade quand il reçut cette lettre. Il répondit donc par quelques paroles encourageantes et évasives. Mais dans une lettre à son ami intime Hans von Bulow, que M. Crusius publie également, il dit toute l'émotion que lui a causée l'appel de Nietzsche. « Je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes tant sa lettre est étrangement saisissante. Je ne l'ai vu qu'une seule fois en passant ; mais lui aussi a eu en moi une singulière confiance magnétique que j'ai rencontrée très souvent dans ma vie de la part des malheureux... »

Hillebrand, lui aussi, il le dit plus loin, fut choqué par la forme inaccoutumée de *Zarathoustra*, et Nietzsche se trouva ainsi privé d'un de ces encouragements qu'il attendait comme de la manne divine.

MEMENTO. — *Nord und Süd* (août) contient une série d'articles d'art des plus intéressants. M. Hermann Uhde-Bernays consacre à Hippolyte Flandrin une étude qu'il intitule : « Un maître de la ligne classique. » Lothar Brieger-Wasservogel présente le sculpteur Albert Bartholomé au public allemand (nombreuses illustrations). Pages vibrantes de M. Herman Bang sur Eleonora Duse, avec un beau portrait.

Dans *Hochland* (août) l'article de tête signé Pierre Paulin est consacré à Léon Bloy (*Une contribution au catholicisme littéraire en France*).

Oesterreichische Rundschau (1er août) est la première revue de langue allemande qui consacre un article nécrologique à Liliencron (*Liliencron et notre pays*, par M. Paul Stefan).

Deutsche Kunst und Dekoration (août). Étude de M. Th. Volbehr sur le graveur munichois Paul Brück.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

J. A. Hammerton : *George Meredith in Anecdote and Criticism*, 12 s. 6 d., Grant Richards. — Edward Clodd, *George Meredith, some recollections*, — John C. Bailey : *Meredith's Poetry*, Fortnightly Review. — G. K. Chesterton : *The Moral Philosophy of Meredith*, The Contemporary Review. — Dr James

Moffat : *George Meredith* ; — M. Sturge Henderson : *The Ordeal of George Meredith* : — Maurice Buxton Forman : *George Meredith's First Book*, The Bookman. — Memento.

Aurons-nous jamais une Biographie de Meredith ? Il la faudrait, alors, entreprise par quelqu'un de sa famille ou de ses amis intimes, et ce serait une œuvre singulièrement délicate et difficile, car on sait combien noble fut la vie du grand écrivain et avec quel soin discret il se taisait sur tout ce qui concernait son existence privée. Tout ce qu'on savait sur lui personnellement se bornait à quelques dates et à quelques faits qui sont inévitablement de notoriété publique pour les plus glorieux comme pour les plus humbles des hommes.

En attendant qu'on nous donne une vie de George Meredith compétente et autorisée, on trouvera un précieux appoint à la connaissance de l'homme et de l'œuvre dans le livre de Mr. J.-A. Hammerton : **George Meredith in Anecdote and Criticism**. La tâche était grosse d'embarras et d'obstacles ; il y fallait un labeur énorme, beaucoup d'intelligence et de perspicacité, et surtout une correction et un tact qui ne devaient jamais se trouver en défaut. La façon dont l'auteur se tire de l'épreuve est digne de tous éloges. S'étant donné pour but de rassembler, en fait de documents imprimés, tout ce qu'il trouverait d'intéressant, concernant Meredith et son art, il n'a guère laissé de lacune dans son travail, sauf peut-être dans le chapitre qu'il intitule *The Continental View of George Meredith*, où il n'est pas fait mention de quelques études françaises qui méritaient de ne pas être passées sous silence. Mr Hammerton a aussi tenté, et non sans succès, de présenter, en un récit ordonné, un aperçu de la vie de Meredith et de ses amitiés, sans toutefois empiéter sur la biographie qui reste à faire. Chacun des dix-sept chapitres du volume fourmille de renseignements utiles et intéressants. Quarante-sept excellentes illustrations aident à se mettre davantage dans l'esprit du sujet et un bon index complète agréablement l'ouvrage. Quiconque voudra connaître Meredith devra se munir de ce livre comme d'une préface et d'un commentaire indispensables.

§

Mr Clodd fut, depuis vingt-cinq ans, l'un des plus intimes amis de Meredith. Il le rencontra pour la première fois en mai 1884, mais il y avait plus de vingt-cinq ans déjà qu'il connaissait et admirait son œuvre. Mr Clodd avait dix-huit ans, quand, en 1858, *Richard Fevere* paraissait dans *Once a Week*, et il se souvient très nettement de l'impatience avec laquelle il attendait chaque numéro de la revue Mais les vers de Meredith avaient pour lui une attraction particulière, et quand le volume des *Poems and Lyrics* parut, « l'enchantement fut complet ». Aussi, lorsque Mr Clodd rencontra Meredith put-il lui mentionner, en les citant entières, plusieurs stances de

Earth and Man, qui renferme, plus qu'aucun roman ou poème, la quintessence de cette philosophie de la vie que Meredith exprime tout spécialement dans ses vers. Meredith lui prit la main, comme un signe qu'il l'acceptait dans son intimité intellectuelle, comme pour sceller une amitié que rien ne troubla.

Dans quelques pages du numéro de juillet de la **Fortnightly Review**, Mr Clodd relate une infinité de souvenirs, d'impressions, d'épigrammes, de conversations à travers lesquelles il fait sourire la grande figure de Meredith d'une façon extrêmement vivante. Beaucoup de détails dans ces pages sont nouveaux pour la plupart des lecteurs. Meredith fut toujours fort mystérieux au sujet de ses parents et de son lieu de naissance, d'où provinrent une multitude de légendes qu'il se gardait bien de démentir. Ce qui paraît inexplicable dans ces réticences, c'est que les curieux auraient pu sans difficulté aller directement aux sources.

J'étais chez lui, dit Mr Clodd, le soir du 31 mars 1901 où se fit le recensement. Il exprima son contentement que je fusse là pour lui épargner la peine de remplir le questionnaire. Quand j'en eus fini avec les domestiques, il fallut indiquer sur sa feuille le lieu de sa naissance. — « Est-ce bien nécessaire ? — Oui. — Bien, mettez, né dans le Hampshire. — Oh ! c'est trop vague, on vous renverra la feuille, pour avoir une réponse plus précise. — Alors, écrivez près de Peterfield. » Je ne pus le décider à préciser davantage. Quant à sa profession, il refusa de dire « auteur », et il me pria d'écrire : « possède des ressources personnelles ».

Or, le fait est que son père, Augustus Urmston Meredith, était tailleur pour la marine ; son nom véritable fut cité par Marryat, dont un personnage, dans un de ses romans, parle de se rendre chez Meredith, le tailleur, pour s'y faire habiller des pieds à la tête. Il était le fils de Melchisedec, le « grand Mel » qui, dès la première phrase d'*Evan Harrington*, est « rayé de la liste des tailleurs en vie ». George Meredith naquit donc à Portsmouth, au 73 de la High Street, et fut baptisé le 9 avril suivant à l'église paroissiale. Sa mère mourut lorsqu'il n'avait que cinq ans ; le père se remaria, émigra au Cap, où il exerça son métier pendant quelques années, et revint se fixer à Southsea. Il parlait rarement de ses parents.

Mon père, dit-il, vécut jusqu'à soixante-quinze ans. C'était un hurluberlu et un sot. On m'a raconté que ma mère, d'origine irlandaise, était belle, fine et spirituelle. Je crois qu'il dut y avoir, dans la lignée, quelque trace de sang saxon, ce qui explique la virilité de tempérament qui corrige en moi l'élément celtique.

Mr Clodd confirme et complète ce qu'on savait généralement de la jeunesse de Meredith : les vicissitudes de son enfance, les difficultés de ses débuts, les tristesses de son premier mariage. La vie lui

demeura longtemps hostile ; il lutta jusqu'au delà de l'âge mûr, jusqu'au jour où le succès lui vint avec la publication de *Diana of the Crossways* en 1885, quand l'auteur avait cinquante-sept ans. Ses ressources étaient si minces que pour les augmenter, il allait faire la lecture à une vieille dame aveugle, et qu'en 1876, à la mort de John Forster, le biographe de Dickens, il accepta avec empressement le poste, insuffisamment rémunéré pourtant, de lecteur pour les éditeurs Chapman and Hall. Heureusement, sa tante Eliza Meredith lui légua ses biens en mourant, et, quelque temps après, il hérita aussi d'un oncle sur lequel il ne comptait guère. A la mort de son père, en liquidant la succession, Meredith avait appris que cet oncle était le créancier du tailleur. Aussitôt, et bien qu'il fût bien peu en situation de se permettre une pareille générosité, George Meredith envoya à l'oncle un chèque en remboursement de la dette. Le chèque lui fut retourné. Meredith l'expédia une seconde fois, mais il ne fut jamais encaissé. Et ce fut sans doute pour reconnaître ce beau geste que l'oncle choisit pour héritier son intègre neveu.

Mais nous ne saurions tout citer. Il faudrait reproduire l'article entier. Dans ce même numéro de la *Fortnightly Review*, Mr John C. Bailey commente et critique, avec une perspicacité fort subtile, la poésie de George Meredith. Il en expose tout d'abord les indéniables défauts, et il motive ensuite son jugement admiratif par des raisons excellentes.

§

En six pages extraordinairement brillantes, Mr G. K. Chesterton disserte, non sans quelque fantaisie, dans la **Contemporary Review**, sur la philosophie morale de Meredith. Le morceau est curieux ; dans la pénétrante étude qu'il consacre dans la *Revue de Paris* à Mr Chesterton, M. Chevrillon appelle cela de l'orthodoxie paradoxale. Avec une avalanche irrésistible d'arguments, Mr Chesterton prouve que Meredith, tout comme Dickens, a partagé ses personnages, au point de vue moral, en bons et mauvais.

L'artiste dissimule toujours une morale dans sa manche, dit-il... Ce qui est intéressant en Meredith, ce n'est pas qu'il ne reconnaît ni bien ni mal, — laissons cela à l'idiot de village — mais quelles choses il jugeait bonnes et quelles autres mauvaises et en quelle mesure il différait ici des conceptions courantes de sa société. Il laisse relativement peu de doute sur ces points, sinon quand son mode d'expression est dubitatif ou indirect. Si fantasque qu'il paraisse, il fut toujours un combatif, et quand vous avez compris une phrase de Meredith, vous vous apercevez généralement qu'elle est un coup de dague.

Mr Chesterton se lance ici dans un parallèle entre Meredith et Thomas Hardy, — c'est le fragment le plus étincelant de l'article, —

il termine par un autre parallèle avec Henry James. Entre les eux, il intercale ce passage :

Le mystique pense que le spirituel est immédiatement derrière le matéel, comme un brigand caché derrière un buisson... En ce sens, Meredith t un mystique, bien que peut-être un mystique païen. Il est mystique en nt qu'il est matérialiste. Dans tout son œuvre, il y a l'odeur et la saveur es choses ; c'est le gazon et non l'ombre du gazon, le feu et non pas l'ome de la flamme, la bière et non pas l'analyse chimique de la bière. Rien est si beau dans Meredith que la satisfaisante solidité de toute chose. Le ent au milieu duquel marche Clara Middleton est un vent *réel* ; le lecteur sent passer dans ses cheveux. Le vin que buvait le Dr Middleton, le lecur peut s'enivrer avec. Il est vrai que Meredith, quand on ne le comprend as, apparaît comme un filigrane déconcertant, ou une toile d'araignée blouissante ; mais il s'agit seulement ici de la difficulté à découvrir la signification et non pas de ce quelle est quand on l'a découverte. La langue e Meredith est indiscutablement compliquée ; mais elle est la langue de leredith lui-même. C'est comme si quelqu'un disait quelque chose de très ordial et de très raisonnable en hébreu.

Et Mr Chesterton conclut en ces quelques lignes :

Meredith nous fait sentir la présence corporelle des gens autant que leur résence spirituelle, et il se délectait même à la corporelle, comme à la résence d'écoliers. Et tout ceci, je crois, se rapporte en fin de compte à sa onception de l'univers, vague ou panthéiste, comme on voudra l'appeler. Mais Meredith n'était pas un panthéiste, il était un païen. La différence consiste en ce fait formidable, que le païen a toujours des sacrements, tandis que le panthéiste n'en a pas. Meredith était toujours en quête de symboles péciaux et solides auxquels se raccrocher, comme dans ce beau poème, ntitulé *A Faith in Trial* (Une foi à l'épreuve) où toutes ses agonies trouvent leur réponse non pas dans une synthèse ou une cosmologie, mais dans ne neigeuse branche de cerisier en fleur.

§

Le numéro de juillet du Bookman contient un bon nombre d'intéressants documents pour l'iconographie meredithienne : portraits du maître, vues de sa maison, illustrations de ses ouvrages par Du Maurier, Sir John Millais, « Phiz », Charles Keene, etc. Trois articles traitent de l'œuvre de Meredith. Le Dr James Moffat l'envisage à un point de vue général :

Le style est, somme toute, une affaire de tempérament, et c'est la passion de suggérer une multiplicité d'idées plus ou moins évidentes qui est en grande partie responsable des discordes elliptiques et des préciosités du style énergique et brillant de Meredith... L'excentricité de Meredith est dans l'expression plutôt que dans les idées.

Dans son essai, Mr M. Sturge Henderson développe le côté de courage viril chez Meredith et dans son œuvre.

L'objet de sa vie fut de persuader aux hommes de se détourner des contingences de l'avenir vers les certitudes du présent et de se donner à ces certitudes avec un courage joyeux. Comme couronne à son effort, nous avons son exemple, sa personnelle démonstration que, pour la vie telle que nous la connaissons, la terre telle que nous la voyons, l'esprit de l'homme et ses besoins, il suffit de retrouver en eux et en nous-même la révélation du divin.

Enfin, Mr Maurice Buxton Forman donne un article bibliographique et critique très complet et très intéressant sur le premier volume de George Meredith, le recueil de *Poems*, qui parut en 1851.

Memento. — Le 429e numéro (juillet 1907) de la trimestrielle *Edinburgh Review* contient onze remarquables études dont celles sur Richard Jefferies sur l'élément mystique en religion, sur la transition naturaliste dans le roman français, sur les illusions et les superstitions, sur la peinture hollandaise moderne, sur la Hongrie, sur les frontières anciennes et modernes, etc.

A chaque nouveau numéro, et elle en est à son sixième, l'excellente revue *The Englishwoman* s'améliore ; elle arrivera ainsi à une mise au point parfaite qui en fera la plus sérieuse, la plus attrayante, la mieux rédigée des revues qui s'occupent de féminisme, dans le meilleur sens de ce terme trop souvent employé à tort et à travers. Le sommaire très varié du numéro de juillet offre une série d'études rapides pour la plupart et fort bien pourvues d'idées et de faits. Une foule de questions intéressant la femme, au point de vue économique, politique, social, y sont discutées dans un esprit de sagesse et de raison, et l'on y trouve aussi un article de Mr. Ch. Ricketts sur l'art de Watteau, et quelques jolies pages de Miss Laurence Alma-Tadema, sur le « cottage homes » d'Angleterre.

Dans le *Harper's Magazine*, il faut lire une parfaite étude de Mr Edmund Gosse sur le Mermaid Club. Dans *The Atlantic Monthly*, des articles sur Champlain précurseur de Washington, et sur le Conservatisme français.

La couverture du *Smart Set* annonce « Ten Great Hot-Weather Stories in this number, » mais le sommaire n'indique pas lesquelles méritent cette avantageuse épithète. Comme d'habitude on y pille un auteur français, c'est, cette fois, Mme Delarue-Mardrus, dont la nouvelle est suivie de quelques vers de Louis Le Cardonnel.

Dans la *Revue Germanique* de juillet-août, une excellente étude de M. F. Delattre sur Francis Thompson, et une lettre inédite de Wordsworth à A. W. Schlegel.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Pascoli : *Nuovi Poemetti*, Zanichelli, Bologne. — Note sur la poésie italienne. — Amalia Guglielminetti : *Seduzioni*, Lattes, Turin. — Térésah (Teresa Ubertis) : *Il libro di Titania*, Ricciardi, Naples. — Federico de Maria : *La leggenda della Vita*, « Poesia », Milan. — Gian Pietro Lucini : *Carme e di Amore e di Speranza*. « Poesia », Milan. — Luigi Siciliani : *Poesie per ridere*, Quitieri, Milan. — Remo Mannoni : Procellarie, Fossataro, Naples. — Memento.

Entre une tragédie de d'Annunzio et un livre de poème de Pascoli,

le public italien a à peine le temps d'achever ses discussions sur les manifestations de l'un ou de l'autre de ses deux grands poètes, et de se déclarer pour l'esthétisme effréné du poète élégant ou pour le « georgisme » paisible du poète bourgeois. Les « jeunes » affectent un éloignement de plus en plus marqué pour l'œuvre de d'Annunzio. La production abondante, en quelque sorte exaspérée et toujours surprenante, de l'auteur du grand poème incompris de la *Laus Vitae* semble fatiguer les esprits les plus jeunes par cette étonnante abondance qu'ils dédaignent comme étant toute en surface, toute en sensations, étrangère aux préoccupations idéales, aux angoisses méditatives de l'âme contemporaine la plus neuve. A celui dont chaque attitude semble une attitude de bataille, à l'artiste qui s'acharne à représenter le monde comme la sensuelle et merveilleuse proie à laquelle tous les artifices suprêmes des rythmes doivent demander et donner les plus farouches voluptés, on veut opposer Pascoli, le poète des campagnes et des hommes puissants et simples, du soleil, des montagnes bleues et des eaux tranquilles, écumeuses et vives dans la nature maternelle.

Cette opposition d'un nom à un autre est cependant toute factice. Elle ne sépare pas deux esthétiques, mais deux expressions lyriques et, encore plus, deux noms. Pascoli n'est pas seulement le poète admirable de la nature simple, qu'il évoque dans les détails les plus menus, tels que le paysan en contact séculaire avec la terre à labourer peut les saisir quotidiennement. Pascoli est passé maître sans doute dans ce lyrisme potager, imité ensuite par d'autres, et entre autres par Mme de Noailles, dont l'étendue sentimentale peut être très grande, très largement spiritualisée et évocatrice, à la manière de Jammes. Il n'est pas seulement le poète qui volontairement ou non s'est refait une âme primitive, s'est imposé une idiosyncrasie villageoise. Pascoli a rénové le grand mythe grec, a transposé en rythmes très modernes les significations essentielles, sentimentales et morales, du mythe, et a écrit cet admirable *Voyage d'Ulysse*, qui demeurera comme un des chants de reconnaissance et d'évocation les plus profonds offerts par les modernes à l'Hellade mère. De même que Nietzsche a *découvert* pour nous « l'esthétique » du mythe hellénique, Pascoli en a découvert à nouveau la *poésie* que la science scolastique, plus puissante que le noble et fécond effort de Leconte de Lisle, semblait avoir obscurcie à jamais.

D'Annunzio ne se refait pas devant la nature une âme primitive, capable de retrouver et de reconnaître les mille détails simples qui composent l'esthétique géorgique pascolienne. Au contraire il oppose à tout sa propre nature, son tempérament, produit de culture millénaire et de volonté orgueilleuse, et la nature lui apparaît en synthèse, dans une vision très complexe, où les aspects de la légende et de la réalité

immédiate, hommes et choses, se confondent et se subliment, au milieu de sonorités farouches où crépitent des flammes et hennissent des chevaux, perpétuellement. Mais le lyrisme mythique de d'Annunzio dérive aujourd'hui de celui de Pascoli, en est complété et le complète. Les dernières visions ancestrales de d'Annunzio sont entièrement dégagées de ce pathos historique, assez souvent scolastique et insupportable, de Carducci, qui donna quelques accents aux premiers chants du jeune poete. Malgré la diversité absolue des tempéraments, les différences essentielles des attitudes idéales, les deux poetes ont vibré dans deux délires pareils : celui de la nature, et celui du souvenir de la race. Ni l'un ni l'autre n'a jusqu'ici senti et exprimé le lyrisme de la création méditative, de la poésie métaphysique, élément fatal d'une cosmogonie nouvelle à laquelle une plus jeune génération de poetes semble profondément aspirer. L'un et l'autre, de temps en temps seulement, ont été repris par le déplorable démon politique de Carducci, et ont chanté quelques événements nationaux, songeant peut-etre à ce rôle du vatès, que Carducci si bruyamment, et avec force grincements de dents et roulement d'yeux furieux, a été le dernier à remplir en Italie.

Or les jeunes écrivains, qui se déclarent pour Pascoli ou pour d'Annunzio, ne montrent pas dans leurs œuvres qu'ils en ont assimilé les esprits. Leurs discussions sont plutôt des attitudes journalistiques que des orientations lyriques. Dans la quantité assez considérable de la production poétique italienne, il serait malaisé d'y chercher les paradigmes des principes esthétiques opposés et discutés dans les colonnes des journaux et dans les pages des revues. En haine de d'Annunzio, triomphateur éclatant, on aime Pascoli, triomphateur discret. C'est peut-être tout. Pascoli mérite mieux.

Avec les **Nuovi Poemetti**, l'édition des œuvres poétiques de Pascoli est complete. Ce sont six beaux volumes, dont cinq ont déjà paru, et celui-ci, le dernier, porte le numéro ordinal IIIe. La plus grande partie de ce volume est consacrée aux louanges de la campagne, à la beauté de la terre labourée et à la sainteté du labeur. C'est la même interprétation rythmique toute anthropomorphe, et particulierement paysanne, des vicissitudes des saisons, des heures, des joies et des douleurs, qui caractérisent les *Primi Poemetti* de ce passionné disciple de Virgile. D'autres poèmes reproduisent des figures singulieres de la vie champêtre, des figures de vieillards qui resument une tradition séculaire, non seulement sentimentalement mais aussi *plastiquement*, et semblent vraiment coulées dans du bronze antique, creux, mais extrêmement sonore. Et d'autres poèmes révelent de plus pres l'âme du chantre, tout agitée par des angoisses de notre temps, au milieu de contingences que nous pouvons reconnaître et dont l'émotion nous touche. *Les Emigrants dans la*

ne, parlant du grand peuple mystique de l'Occident contemporain, s Russes, chez lesquels l'histoire des mouvements universels de me, autant que l'histoire politique, s'enrichit en ce moment, plus e partout ailleurs, des événements fabuleux du renouveau que nous tendons. Le poète voit les pauvres moujiks, tourmentés par tous les ectres de leur misère réelle, rêver le salut idéal d'une émigration llective dans les royaumes de la lune, où l'existence sera moins placable.

Le patriotisme de Pascoli se montre parfois si simple, si attristé 'il en est touchant. Un détail suffit à en susciter les accents. Dans *vade-mecum* destiné à la phalange des émigrants italiens, le poète it une sorte de petit dictionnaire, où quelques phrases, qu'il est cessaire que l'émigrant apprenne, l'émeuvent profondément. Il lit ci, traduit en plusieurs langues : Je suis italien — je cherche du avail — j'ai faim — j'ai froid. Le poète voit là le drame de l'exilé, la vision du nombre incalculable de ces exilés lui semble grave significations, car le sort de la patrie peut être entraîné dans le urant redoutable de l'émigration. Il compose un poème curieux, i, malheureusement, est exprimé dans un vers froid, alourdi par classicisme facile, que nulle image n'ouvre jamais dans une gerbe incelante. Un paysan, du pays de Virgile, apprend les phrases i seront comme ses timides coups de crécelle, dans sa marche de goureux mendiant à travers le monde. La campagne qui vit l'An-en chercher dans l'âme de ses paysages, l'âme de ses personnages, émit en vain autour du pauvre paysan courbé sur le *vade-me-um* de l'exil auquel il se prépare. Mais l'ombre de Virgile apparaît mense, et ondoyante comme la chevelure des grands arbres, mme les blés superbes qui s'offrent à la moisson. La nature le recon-aît, l'homme ne le voit pas, ne l'entend pas. Virgile écoute les mots ranges que son dernier descendant prononce, la tête courbée tou-urs sur le livre de l'exil. Virgile pense à Mélibée fugitif.

I am italian
I am hungry...
à l'ombre
Virgile s'asseoit, non vu par lui,
et dans ce cœur il entend la plainte
de son antique pâtre fugitif.

. . . .

Virgile pense que son voisin malheureux
fuit des champs, oh ! non pour lui doux,
qu'il a sillonnés avec une charrue servile
et des bœufs d'autrui, pour le pain et le sel.
« Donc, n'est pas recommencé le royaume
du Dieu latin, de ce Dieu qui, juste,
ensemence et moissonne? Et Rome n'est plus ?

Et Virgile encourage le paysan de sa terre à rester attaché à la glebe de ses ancêtres, attendant les nouveaux destins de l'Italie, alors que la patrie pourra nourrir tous ses enfants, et se contentant du peu que la terre peut lui donner, car,

Juste est la terre, la mère ne te refuse la nourriture jamais : si le blé est rare, le raisin est abondant : toujours pour quelque chose la saison est bonne.

L'idée de ce poème était sans doute fort jolie, fort généreuse surtout, ce qui ne veut pas dire forcement très lyrique. Mais le développement en est faible, forcé, peu étonnant et peu émouvant. Tout le lyrisme de Pascoli présente trop souvent cette disproportion entre la vision et l'expression, surtout depuis quelques années. Les recherches de style si heureuses, accomplies par le poète, ne viennent plus enrichir une forme par une sorte de nervosité toute moderne qui donnait aux images des éclats caractéristiques d'innovation. L'harmonie imitative, dont Pascoli a certes abusé, donne encore à quelques vers une force particulière d'évocation :

> E quatte quatte nelle placide acque,
> Strepono or quà, le vecchie rane, or là.
> (Et coites, coites, dans les eaux placides,
> bruissent par ci par là les vieilles grenouilles.)

Parfois seulement une image d'une justesse presque explicative soulève une strophe

> Et les grands lacs? quelqu'un même si grand
> Qui comme une mer se rebelle au vent ?

Ce grand poète, qui semble vouloir se consacrer de plus en plus à des travaux d'érudition, ou plus exactement l'exégèse de Dante et de Virgile, fait paraître aussi la IIe chanson du Roi Enzo, la *Chanson du Paradis*, qui prendra place entre la première (la Chanson du Carroccio) et la troisième (la Chanson de l'Olifant) déjà parues. La poésie epique de Pascoli, cette tentative admirable d'epopée nationale, où les gestes du moyen âge mediterranéen seront évoqués par les hommes et les faits les plus représentatifs de ce formidable creuset des races qui fut l'Italie, a à la fois les qualités de tendresse de sa poésie géorgique et les qualités plus rudes, plus puissantes de sa vision hellénique. Il faut souhaiter que le poète retrouve tout entiere son inspiration, assez forte pour dédaigner la rhétorique facile et puérile désormais devant le monde contemporain, du « Tibre sacré » et de « Rome éternelle ».

§

Les jeunes poètes, les meilleurs tout au moins, semblent poursui

rre d'autres chimères : chimères psychologiques et chimères sociales. Les premières dansent la ronde vertigineuse, point folle, mais belle, le figurations de plus en plus significatives, que l'introspection moderne impose à certaines âmes ultra-sensibles. Les autres s'égarent dans les champs des grandes batailles, des grandes conquêtes, et dans tous les champs où une figure solennelle du passé, solennisée par le long amour des temps révolus, se dresse comme une synthèse et comme un signe humain, telle la figure de Napoléon.

La poésie « psychologique » semble se renouveler en Italie, comme en France, par l'œuvre féminine. La poésie féminine était jusqu'ici très faible en Italie. On en était à considérer le romantisme insignifiant de Mme Vittoria-Aganoor-Pompilj ou le pathétisme socialiste de Mme Ada Negri, comme de la poésie. D'autres femmes, très nombreuses, s'acharnaient à atteindre la renommée de ces deux, en faisant de la poésie avec l'esthétique des fleurs en aquarelles. Assez libres dans la vie en général, mais timides et moralistes *per decorum* en art, la femme-poète italienne a accumulé ces dernières années un nombre considérable de poèmes pour mère de famille. Quelques-unes, comme la comtesse Lara, dont la vie belle d'amoureuse fut brisée par un galant assassin, eurent des accents de liberté qui apportèrent quelques aperçus de vraie psychologie féminine. Mais nulle ne sut s'élever à la hauteur, ni acquérir l'importance, parfois réelle, de leurs compatriotes romancières, journalistes et érudites. Un certain succès vient d'être fait à une inconnue, dont le dernier volume, **Séductions**, a rencontré suffisamment la faveur de la presse. Ce qui est étonnant, c'est que la presse quotidienne, dont les engoûments sont toujours intéressés et pénibles, a découvert cette fois-ci une véritable poétesse, celle qui sans doute tient aujourd'hui la tête de la poésie féminine italienne. Mlle Amalia Guglielminetti se présente résolument au public avec une marque d'orgueil qui témoigne de sa puissance et de sa confiance. Sa psychologie est neuve. Elle renonce, sans aucun rappel possible, à tout romantisme. Elle ne chante point l'amour, mais son amour, avec une véhémence qui acquiert sa vigueur dans une vision très nette de la vie, et sans enthousiasme, sans regret, avec une conscience étrange faite de subtilité ironique et de volonté très ferme, elle affirme la souveraineté de son désir. Sa volonté est le levain de sa force :

> Hier je demeurai sur ce point qui est
> entre la sagesse et la folie, suspendue
> entre l'une et l'autre, en grande perplexité.
> Amour pressait, âpre dans l'attente,
> ayant épuisé toutes les fraudes subtiles,
> les pièges qui entraînent à se rendre.
> Mais, sur la limite incertaine les esprits

vigilants de la claire jeunesse
me retenaient, avec des modes plus honnêtes.
Curiosité me dit avidement : — Apprends !
le Désir : — Tente ! — m'incita.
Et à l'une et à l'autre l'âme superbe
de celle qui va seule dit : — Non.

« Celle qui va seule. » Le volume entier des *Séductions*, en chant égaux, en terza rima, est un unique poème consacré à l'âme et à l chair de *celle qui va seule*. Une farouche liberté d'esprit pousse l poétesse à ne rien aimer hors l'instant fugitif, à ne rien attendre, ne rien regretter. Sa psychologie, qui, aux pauvres âmes abruties pa une culture hypocrite, doit paraître féroce, est humaine, simple, extrê mement perçante et précise. La poétesse a regardé le mystère sexue après en avoir déchiré tous les voiles, jaunis par la bave des siècle décrepits, qui le cachaient et le cachent. Elle a compris que tout la science de l'âme est dans la conscience et dans l'intelligence de l sexualite. Et la particulière force de caractère, qui, de tout temps quoique la littérature en ait dit, a été l'apanage du sexe dit faibl s'exalte lyriquement enfin, et crée des œuvres d'une poésie tout vibrante de « vérité », merveilleusement spontanée autant que réflé chie, qui semble devoir renouveler, et renouvellera, ce vieil orga nisme, gorgé de littérature jusqu'à en étouffer, du lyrisme masculir L'Italie n'avait point suivi jusqu'ici cet admirable renouveau que l poésie moderne française, malgré des hostilités absurdes, qui sem blent réellement des révoltes d'esclaves craintifs, doit à l'œuvre fém nine. Malgré sa langue point encore riche, et nombre de formes viei lies qui vulgarisent le mouvement de quelques-unes de ses strophe malgré que sa personnalité ne s'accuse pas encore dans les expres sions et dans le style, et que sa poésie soit plus éloquente qu'imagé Mlle Amalia Guglielminetti s'élève tout d'un coup à la hauteu déjà atteinte en deçà des Alpes par quelques femmes poètes, dont lyrisme contient des principes de psychologie nouvelle qui seror ensuite codifiés dans des ouvrages de philosophie. Sa force serein et anxieuse de toutes les voluptés ne cherche pas à dissimuler le plu sacré des instincts. Elle sait chanter sa volonté de joie, elle sait asp rer à une vie joyeuse et féconde, où les attributs du cerveau ne se viront pas de voiles aux attributs du sexe, et les uns et les autr expliqueront harmonieusement la vie. Elle sait penser ainsi à la riva supposée :

Elle m'est inconnue, sa figure aussi
m'est inconnue, mais je l'imagine féline
dans ses gestes lents et dans ses prunelles grises.
Dans la rue peut-être elle passa près de moi,
et en cet instant parcourut mon corps, glacé,

le frisson de la secousse rapide.
Parfois je la vois derrière ta figure,
je l'épie dans tes yeux et dans ton sourire,
je sens sa forme entre tes bras.
Alors sur l'énigme de ton visage
je satisfais en caresses une colère violente,
jusqu'à ce que je sois bien sûre d'y avoir tué
cette image d'elle qui me tourmente.

Ce lyrisme vigoureux et serein, anxieux et volontaire, rappelle de très près celui de Mme de Saint-Point. La poétesse française aussi étonna ses premiers lecteurs par sa hardiesse harmonieuse et par un profond mépris de toute convention, de tous les clichés moraux qui avaient trop longtemps profané l'esthétique.

Si l'élan de la poétesse française est bien plus vaste, et sa pensée plus profonde, la poétesse italienne se rapproche d'elle par le même dédain de toute banalité, par la même aspiration à une vie puissamment « seule ». Dans *les Poèmes d'Orgueil*, Mme de Saint-Point écrit :

Qu'elle exulte à la cime ou se heurte à l'écueil,
Nul ne verra jamais la face de mon âme ;
Elle arde dans la nef aux voilures de flamme
Sous les ailes d'acier de mon suprême orgueil.
Et pour avoir vécu sans avoir été veule,
Harmonieusement j'épuiserai mon sort,
Une, donc toute à moi, toujours, jusqu'à la mort,
Au delà de la Mort, je demeurerai seule.

Et Mlle Amalia Guglielminetti, « celle qui a un rire de séductions » et « s'en va toute seule », se décrit ainsi :

Apre je suis, et j'ai un rire un peu acerbe ;
mordre me plaît plus que caresser,
et paraître, plus que je ne le sois, superbe.

Une autre analogie entre la poésie française et la nouvelle poésie féminine italienne m'est offerte par le **Livre de Titania**, de Mlle Térésah. Malheureusement, ici, la poétesse, par son sentimentalisme assez suranné, et fait de sanglots littéraires plus que de cris de révolte et de volonté, rappelle le pauvre lyrisme pour académiciens mélancoliques, qui caractérise trop Mme Hélène Picard. Cependant, Mlle Térésah apparaît plus douée que sa devancière. Elle sait être ironique et même fière. Et dans de longs poèmes, où les rythmes se chevauchent fièvreusement et tendent à l'exaltation spirituelle très belle de la fin, comme dans le poème *Per Via* (Dans la rue), Mlle Térésah révèle cette force à la fois pensive et sentimentale, qu'on put remarquer dans son drame : *l'Autre rivage*, et qui fait attendre

d'elle un livre plus personnel, un lyrisme plus « dégagé », plus sensuellement sincère, que celui du livre de Titania.

§

La production masculine récente s'est enrichie aussi de quelques ouvrages qui témoignent de l'essor d'une jeunesse intéressante. M. Ferdinando de Maria publie un poème, **la Légende de la Vie**, où se révèle l'esprit d'un maître de demain. Dans la préface, M. de Maria parle de son esthétique. Ses pages sont très méditées, et ses aperçus sur la nécessité d'une plus grande liberté dans l'expression rythmique, sentie par l'âme contemporaine, sont de la très belle et très juste philosophie de l'art. Les visions du passé, des grandes conquêtes et des grands conquérants, émeuvent le très jeune poète qui sait les évoquer avec une surprenante sobriété et un relief très sûr. La partie centrale du poème, consacrée à « l'Histoire et à la Vie », contient quelques chants d'un poème métaphysique de la création, absolument inattendus au milieu d'une littérature par définition de race plus sensorielle, ou sensuelle, que vraiment méditative et créatrice d'idées. Mais M. de Maria est Sicilien : des éléments grecs, arabes et celtes composent encore aujourd'hui la puissance spirituelle de l'île qui donna, au moyen-âge, ses premiers rythmes à la langue italienne. Dans le poème *le Chaos*, le poète dit :

Alors le vieux Dieu pensa changer l'insensé
Chaos, et de se donner
quelque but à lui-même.
Il fit un geste, et naquit le complexe
prodige du monde solaire,
s'ouvrit un œil énorme dans l'obscurité.
Les essaims des astres roulèrent habillés de nuées et de fumée.
Et il dit : « Dans le monde que j'allume
je veux me dissoudre : qu'il naisse
de moi la vie ; toute belle et terrible
forme, qu'elle monte en vicissitudes perpétuelles,
jusqu'à ce que de moi, seul Dieu,
dans l'Eternité que je refais,
se répande un peuple fait de mes atômes,
et chacun avec ses seules forces devra renouveler
Celui que maintenant je suis ! »

M. Gian Pietro Lucini, qui chante un **Chant d'Angoisse et d'Espérance**, sur la mort de Messine, atteint aussi un lyrisme beau de hautaine grandeur. M. G. P. Lucini est d'ailleurs un poète étrange, solitaire et puissant, qui rappelle par certains aspects M. René Ghil : par une conscience philosophique et rythmique personnelles, et par une ardeur d'innovation esthétique, de celles que les

contemporains ont la coquetterie de ne pas comprendre, mais qui un jour tôt ou tard sont comprises et admirées. M. Luigi Siciliani dans les **Poésies pour rire** garde le classicisme de son expression, mais le dépouillant de tout sensualisme de forme, et de toute solennité littéraire, le rend épigrammatique, et l'élargit considérablement. Heine épris des éclats méditerranéens à la manière de Nietzsche, aurait signé quelques vers de ces poèmes. Et si parfois l'inspiration est pauvre et l'expression vulgaire souvent, dans des poèmes « graves », qui coupent le volume avec une harmonie soutenue et un mouvement rythmique très intéressant, M. Siciliani montre la consistance pensive de sa poésie, faite d'une ironie triste, d'une tristesse qui veut sourire, comme lorsqu'il dit :

> Il me demande en entendant ce nom,
> pourquoi ce nom autrefois fut tout pour moi,
> et mesurai-je avec lui la joie et les pleurs ?
> Ainsi, en regardant la cendre pâle,
> quelqu'un demande où est la flamme.

Le lyrisme de M. Remo Mannoni, qui doit être très jeune, est au contraire tout éclatant, s'élance dans les **Procellarie** (*Pétrels*) vers des appels immenses de la mer, vers l'existence exubérante de soleil et de rêve, sans espoirs et sans attentes, comme un marin

> ferme au timon, sombrement absorbé
> dans sa vision surhumaine,
> sachant que c'est une fatigue vaine,
> et qu'il ne pourra jamais atteindre le Port.

Memento. — Guillaume Apollinaire : *L'Œuvre du divin Arétin*, Bibliothèque des Curieux. — G.-A. Borgese : *Gabriele d'Annunzio*, Ricciardi, Naples. — Angelo Sodini : *La Production de la culture en Allemagne*. Nuova Antologia, Rome. — F. Maltese : *L'Intelletto d'Amore*, S. Lapi, Città di Castello. — E.-P. Berg : *Dio concepito come Bellezza*, Cœnobium, Lugano. — Enrico Cocchia : *Saggi filologici*, Pierro, Naples. — Ugo Fritelli : *Le Favole in prosa di Lessing*, Lapi, Città di Castello. — Enrico Ruta : *La Psiche sociale*, Sandron, Milan. — Giuseppe Atenasio : *Verso il Sogno*, Sandron, Palerme.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

La Table-Ronde. — *Amadis de Gaule*. — Theophilo Braga : *Historia da Litteratura portuguêza* (*Edade Media*). Livraria Chardron, Porto. — Le Théâtre du Juif. — Antonio José da Silva : *Vida do grande D. Quixote de la Mancha e do gordo Sancho Pança*, préface de Mendes dos Remedios ; França Amado, Coïmbre. — Machado de Assis. — João do Rio : *Alma encantadora das ruas* ; Garnier, Rio. — José Severiano de Rezende : *O meu Flos Sanctorum* ; Chardron, Porto. — Memento.

Pour beaucoup d'esprits contemporains, la Renaissance est une

barrière qui les empêche de voir par delà autre chose que les ténèbres et le chaos et, quelle que soit la réhabilitation dont les modes romantiques et la science philologique aient fait bénéficier le moyen âge, celui-ci n'en demeure pas moins incompris généralement dans ses directions essentielles. Ni le phénomène éblouissant des cathédrales, ni celui de la chevalerie, solidaires l'un de l'autre, ne s'expliquent totalement par les procédés de fragmentaire analyse, et il faut les confronter d'abord, non seulement avec les mœurs de l'époque, mais aussi avec ce mystérieux moment de la littérature qui s'appelle le Cycle de la Table Ronde. On sait maintenant quels furent, de Galles et d'Angleterre jusqu'en France et en Portugal, les foyers de propagation de ces récits aux péripéties invraisemblables, dont les procédés d'idéalisation à outrance déconcertent nos goûts. Et voici qu'aux yeux les mieux avertis les histoires de *Tristan*, de *Merlin*, du *Saint-Graal*, d'Amadis de Gaule apparaissent dorénavant comme susceptibles d'une interprétation ésotérique. Tout un vieux fonds mythique et traditionnel s'y refait jour, en effet, à la faveur des aventures normandes et des croisades.

Un grand courant d'émancipation s'établit qui relie bientôt, à travers la France de l'Ouest, les aspirations rédemptrices du Celtisme au troubadourisme occitan. L'idée du salut par le mérite individuel prend une forme hérétique et se propage par la littérature. Les corporations s'organisent et les pouvoirs de caste sont battus en brèche. La grande conception du pardon divin se greffe sur une légende bardique et donne naissance au Purgatoire.

L'amour, principe rédempteur, illustre toute épreuve et, dans le culte de la Dame de beauté, Beatrice va s'identifier à la Vierge Marie. C'est l'époque des cathédrales et la conception littéraire se calque sur la conception architecturale. Tout se stylise et se surhausse. La réalité s'abolit. L'homme crée, sans égard pour la Nature. Il synthétise les fonctions sociales en figures de bêtes ou de héros, et le *Roman du Renard* voisine avec celui du *Graal*, l'un commentant l'autre. La musique éclot, importée de Bretagne avec les Lais, qui ont fourni la matière chère à Chrétien de Troyes comme à Wolfram d'Eschenbach et qui, déformés, amplifiés, traduits en prose et dépouillés de leur signification primitive, s'éparpilleront un siècle plus tard à travers toute l'Europe.

Qu'on y prenne bien garde : Tristan, Galaaz, Amadas ou Amadis, Erotocritos sont le même personnage.

A travers les événements auxquels ils sont mêlés dans chaque roman, leur épreuve est la même. Amadas, Amadis, Erotocritos servent à la cour d'un roi, dont la fille, Oriane, Ydoine, ou Areté, excite leur passion d'amour.

Pour mériter la main de l'aimée, il leur faut courir les aventures, montrer leur parfaite chevalerie.

A travers mille obstacles, les deux amants donnent l'exemple d'une inébranlable fidélité, jusqu'à ce que l'obstination du père ait fléchi. Sur ce thème essentiel, les narrateurs brodent mille incidents merveilleux ; mais la donnée psychologique reste la même.

Appelé à diriger les destinées d'un peuple particulièrement réfractaire à la conquête et jaloux de ses coutumes ancestrales, D. Diniz, le roi troubadour, le même qui tenta de reconstituer en Portugal l'ordre du Temple et qui se fit le protecteur du Gai Sçavoir, ne pouvait qu'accueillir favorablement à sa cour la mode littéraire de France.

Ethniquement celtisé de longue date, le milieu portugais offrait, d'ailleurs, un terrain favorable à la propagation de la « matière de Bretagne ». Il n'est pas invraisemblable de penser, avec Theophilo Braga, qu'un *Tristan* lusitanien ait précédé la composition des trois premiers livres d'*Amadis de Gaule* par João de Lobeira. Mais ce qu'il est important de retenir, c'est qu'*Amadis* est autre chose que le plagiat plus ou moins fidèle des romans français de l'époque ; c'est une création du milieu lusitanien et les figures qui s'y meuvent, les sentiments qui s'y expriment sont authentiquement portugais. A Vasco de Lobeira, fils du premier, doit être attribuée la seconde rédaction et l'addition d'un quatrième livre, infiniment moins original. En même temps Vasco retoucha l'ébauche laissée par son père, et c'est d'après le texte élaboré par ses soins que le Castillan Montalvo put sans doute écrire l'amplification célèbre qui fit le tour de l'Ibérie. Il y eut même antérieurement une traduction hébraïque du roman, vraisemblablement réalisée par un juif portugais.

L'antagonisme irréductible qui sépare le tempérament espagnol et le tempérament portugais opposa l'*Amadis de Gaule* aux gestes héroïques de la Castille, dont les personnages sont essentiellement réalistes. Le vœu d'unitarisme entretenu par la royauté espagnole et l'influence des Jésuites eurent tôt fait de ruiner la doctrine qui se cachait sous l'affabulation fantaisiste du célèbre roman. L'humanisme naissant en abolit les tendances, et il était réservé à l'adepte Cervantes d'incarner dans le vieux thème chevaleresque sa poignante désillusion, en créant le *Don Quichotte*, qui est la parodie géniale d'*Amadis*. De l'élégie épique était née la satire également épique ; car le rire péninsulaire est la suprême élégance de la douleur ; il prend sa source, comme l'héroïsme, dans le point d'honneur.

La décadence des romans de chevalerie marque le triomphe de l'académisme à l'encontre de la tradition populaire. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'emploi littéraire des idiomes vulgaires date du troubadourisme.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement à sa culture provençale et à

sa communion profonde avec l'idéal chevaleresque, sous les espèces d'*Amadis de Gaule*, que le Portugal dut, non seulement de garder jusqu'aujourd'hui son autonomie, mais encore de réaliser les grandes Découvertes, qui ont ouvert à la Civilisation européenne les routes du monde.

Peu à peu, la critique contemporaine retrouve ses titres de gloire démarqués par le castillanisme à l'époque de l'occupation, et, s'inspirant des travaux français, allemands, espagnols, Théophilo Braga les illumine de sa foi bénédictine.

Le premier tome de sa *Recapitulation de* **l'Histoire de la Littérature portugaise** en trois volumes porte ainsi sur le **Moyen-âge** lusitanien des clartés insoupçonnées et complète, du côté scientifique, l'enseignement donné par le beau poème de la série *Alma portugueza : les Douze d'Angleterre*, où le sentiment amoureux et l'esprit d'aventures se viennent conjoindre pour exalter la vertu patriotique. Théophilo Braga a réalisé là, en vers d'une forme exquisément archaïque, un roman de chevalerie moderne et tout imprégné des idées d'humanité integrale qui lui sont chères.

Dans le *Roi Galaor*, dans *Dona Briolanja*, Eugenio de Castro, à l'époque de ses premières batailles symbolistes, a cherché des allégories d'un autre ordre, et il ne puise dans *Amadis de Gaule* qu'un encouragement au songe olympique qui est la base de son art.

Le même contraste qui avait fait jaillir le *Don Quichotte* de l'âme désabusée du grand Cervantès, et qui oppose au rêve exalté la réalité poignante, fit sous la domination castillane éclore cet invraisemblable éclat de rire qui s'appelle **le Théâtre du Juif**. Par quel mystérieux mécanisme psychologique le pauvre Antonio José da Silva, ce persécuté de l'Inquisition que la hantise des bûchers devait envelopper de terreur, en arriva-t-il à créer ces bouffonneries géniales, qui incarnent la revolte du sentiment populaire et qui font rire irrésistiblement ? *Les Amphytrions*, *les Enchantements de Médée* et surtout **la Vie du grand Don Quichotte de la Manche et du gros Sancho Pança**, que rééditait naguère avec de savoureuses notes de Mendes dos Remedios l'éditeur França Amado de Coïmbre, marquent entre Gil Vicente et Garrett une étape caractéristique du théâtre portugais. Brésilien de naissance, il introduisit sur la scène la *modinha* de son pays natal et créa définitivement l'opéra-bouffe péninsulaire, la *zarzuela*. Malheureusement, il fut brûlé avant que son génie ait pu atteindre la maturité, et ce qu'il y a de plus nationale en son œuvre disparate, c'est l'esprit. Il ne paraît même point s'y mêler de vive amertume, et en cela il prépare la lignée des humoristes brésiliens depuis Gregorio de Mattos jusqu'à Valentin de Magalhaens, l'infatigable polémiste, jusqu'à **Machado de Assis**

même, si différent, à égalité de talent, d'un Camillo Castello ..nco, voire même d'un Eça de Queiroz.

..essimiste pourtant comme ses initiateurs portugais de l'Ecole de ..nbre, le souci de purisme qui distingue Machado de Assis devait ..érer à son art une sérénité particulière, et son goût de psycho-.. aiguë se marie si harmonieusement à ses dons de fantaisie ..esautière que l'arrangement des situations, non moins que la ..cité du récit et le tour d'expression, réalise en son œuvre un ..nour spécial. Peut être, en la remarquable conférence qui fut ..noncée à Paris récemment par M. de Oliveira Lima et que nous ..s signalée, y eut-il omission de définir nettement ces caracté..ques qui ont fait comparer Machado à Thackeray.

..'invention préméditée du détail plaisant aboutit à ce que l'on ..rrait appeler l'humour historique; mais chez l'auteur de *Quincas ..ba* le détail est fait de mouvement plus que de couleur, et de ..ision plus que d'abondance. C'est un classique. Il n'a pas de préoc..ations étrangères à l'art; comme tel, il se différencie nettement des ..eurs violents de sa génération, les Pardal Mallet, Ney, Luiz Murat, ..s français, âmes tropicales et généreuses, qui tant en prose qu'en .. conférèrent aux lettres nationales un prestige inaccoutumé. Leur ..on jointe à l'exemple de Machado allait permettre l'éclosion de ..nts authentiquement américains, comme Coelho Netto, Medeiros e ..uquerque, Ingles de Souza, suivis de Gonzaga Duque, de Nestor ..or et surtout de Xavier Marques. Chez Joao do Rio, l'humour est ..s la vision impressionniste, mais il n'est ni cherché ni voulu; au ..traire il ne fait que traduire instinctivement l'élégance d'un esprit ..tif et délicat, qui jouit de regarder et qui n'est ni railleur ni ..r. **Ame enchanteresse des rues** est une œuvre sociale .. la prétention d'apostolat en moins. L'auteur abonde en trouvail.. heureuses, d'une philosophie profonde sans en avoir l'air. Écou.. cette définition de la chanson, digne d'Eça :

..a chanson est la survivance joyeuse d'un genre lugubre appelé poème ..que, lequel parmi nous n'est plus cultivé que par Pereira da Silva.
..a muse du peuple est le continuel épitome de l'histoire
..ne collection de chansons suffit à esquisser des siècles de la vie senti..ntale, politique et artistique de n'importe quelle nation moderne

..oao do Rio sait beaucoup de choses et ne dit pas tout ce qu'il sait, .. que le lecteur songe et devine. Il aime la rue; il en connaît la .. tumultueuse et chantante; il la célèbre comme un barde et tout ..début du livre, à l'accent près qui se défend de toute grandilo..ence, évoque des idées chères à Whitman, à Jules Romains. Il y a .. professions de la rue : les *Tatoueurs*, les *Musiciens ambulants*, .. *Vieux cochers*; il y a les fabricants de couronnes mortuaires,

les *urubus*, les *Marchands de livres*, les *Papillonnes de luxe*, *Femmes qui mendient*. L'auteur nous conduit ensuite où finit la r à la prison, et conclut par la poésie des vagabonds ; un chapitre réjouirait Jehan Rictus.

Mon Flos Sanctorum, de José Severiano de Rezende, également un livre de style en même temps qu'un livre de foi. calendrier des saints offre l'intérêt d'une suite de poèmes, et c miracle comme, à force d'art, l'auteur a su renouveler son sujet, sa glisser dans la banalité glaciale des manuels de piété. Une hau philosophie, que l'on sent pourvue de tous ses moyens de défen illumine ces variations convaincues sur la Légende dorée. Ces p ses sont belles comme des roses semées au parvis du saint lieu. *E phanie*, *Semaine sainte*, *Pentecôte*, *Toussaint* sont prétext d'ingénieuses et pieuses élévations, capables de rendre meilleurs non-croyants eux-mêmes, et il n'est pas sûr que les dévots auront lu *le Mois de Marie*, *Sainte Thérèse de Jésus*, *Saint T mas l'apôtre des Indes* ou *Saint Jean l'Evangéliste* ne s'étonn ront pas un peu de cette originale orthodoxie qui ne craint pas d' ner sa religion de tous les prestiges du verbe. C'est que José Se riano de Rezende, comme Louis Le Cardonnel, est essentiellem poète. Aussi souhaitons-nous vivement la publication de ses vers.

Memento. — Le Portugal s'efforce à dégager des principes de réno tion sociale, et la littérature s'en ressent. Citons, dans l'ordre anthrop gique, les beaux travaux d'Antonio Aurelio da Costa Ferreira.

A l'*Instituto*, José Maria Rodrigues poursuit sa remarquable étude *Camoens et l'Infante D. Maria*, dont les citations nous permettent d' mirer une fois de plus le puissant lyrisme de l'auteur des *Lusiades*, et nous confronterons la documentation avec le beau livre de Th. Braga.

A l'*Instituto* encore un grand poème mythique, *la Beauté et la* d'Antonio Cid, digne de Maurice de Guérin. Mentionnons l'heureuse initiat de *Latina*, fondée à Paris par MM. le Vicomte de Faria et Xavier de C valho, pour la propagande des peuples latins, et qui reproduit le disco éloquent du président de l'Académie Brésilienne des Lettres, M. Ruy B bosa, à l'adresse de M. Anatole France, reçu en séance solennelle à Rio Janeiro.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Paris sous la République de 1848. — Le Musée C navalet et la Bibliothèque des travaux historiques de Paris organisé, cette année encore, rue de Sévigné, une exposition t intéressante, — celle des documents qui se rapportent à la Répub que éphémère de 1848. C'est la fin du règne de Louis-Philippe, journées de Juin, la présidence de Louis-Napoléon ; et le décor

e période mouvementée est fourni par des collections d'eaux-es et des panoramas qui permettent de reconstituer l'aspect encore urieux de la vieille ville. — Il faut voir d'abord le cadre, en effet ; tel-de-ville et ses environs, les ruelles aux coins si pittoresques la pioche municipale a sacrifiés : — Voici les maisons qui encaent la place; la tourelle de la rue du Mouton ; celle de la rue du -Saint-Jean (1851), détruite lors du percement de la rue de oli ; la rue de la Vieille-Tannerie (1850), du côté de l'avenue oria actuelle ; la rue de la Tixeranderie ; la jolie Tourelle de tel Schomberg (1851), au coin de la rue Bailleul et de la rue n-Tison ; la rue Grenier-sur-l'Eau, du côté du pont Louis-Phie, — une véritable ruelle en coups de sabre que domine la tour Saint-Gervais ; la rue Pavée-au-Marais, avec l'entrée de la Petitece. Plus loin, une précieuse photographie nous montre le dégaent de la Tour Saint-Jacques ; puis c'est la rue des Prêtres-Saint-main-l'Auxerrois, qui possédait également une tourelle (1851) : Pont-Neuf, avec ses boutiques sur les demi-lunes des piles ; la ipe Notre-Dame, et, derrière le Quai aux Fleurs, la cathédrale nt les travaux de restauration. — Je dois mentionner encore des x-fortes sur la rue de Reims et le Collège Sainte-Barbe (1851) ; la Coupe-Gueule, où était la chapelle des Jacobins ; un fragment mur d'enceinte de Philippe-Auguste, démoli en 1848, lors du cement de la rue de Cluny ; une petite aquarelle reproduisant la taine de la Porte-Saint-Denis ; les bains chinois du boulevard des iens ; une vieille photographie de l'entrée de la Bibliothèque au ivre, et la cour du Carrousel, encombrée de bicoques, de consctions diverses.

'aris avait encore ses barrières, que reproduisent de curieuses mpes : barrière Blanche, barrière d'Enfer, barrière Monceaux; is on y voit arriver les premiers « trains de plaisir » ; les caricaistes du temps blaguent le « macadam », — du nom de son invenr ; Bertall et Daumier s'en prennent au « Congrès de la Paix », les troupes de volontaires s'embarquent pour la Pologne derrière olonel Kamienski. Les bals, les courses, Robert-Houdin, les cafésntants de l'époque sont encombrés de gens à la mode, de belles nes et de grisettes, — dont les gravures de mode racontent encore toilettes vieillies ; c'est le bal de l'Opéra, le château-des-Fleurs, le ido, le Château-Rouge, et l'on s'écrase pour voir dans les théâtres boulevard les cabotins du moment : Geoffroy, Mélingue, Rachel, e Viardot. C'est enfin le bon temps des estaminets, et l'exposition la rue de Sévigné a recueilli jusqu'à une facture du café Procope, enveloppes de lettres qui voisinent avec des « vues d'optique », cêtres de nos stéréoscopes, mais où l'on regardait des lithographies, jusqu'au billet mortuaire de Murger, — mort à 38 ans. Les

estampes, des dessins rappellent ensuite les cris de Paris, les petits métiers ; les magasins de nouveauté attirent déjà la clientèle, et proche de caricatures sur la Califournie, d'un exemplaire jauni de « l'Aurifère », moniteur des mines d'or, on peut voir le départ des colons pour l'Algérie (1849), où la plupart évidemment pensaient faire fortune. — Déjà, nos aînés avaient la marotte de la locomotion aérienne, et rien n'est curieux aujourd'hui comme de voir les projets des hurluberlus du moment : la machine volante de J.-M. Michel; la « locomotive aérienne » Meller ; le « dirigeable » du système Pétin!

Les événements du reste se précipitent. En février 1848, on se bat dans les rues de Paris, principalement place du Palais-Royal, près du Château-d'Eau, et Louis-Philippe — dont une précieuse photographie faite d'après un daguerréotype reproduit, non la tête en poire des humouristes, bonasse et quelque peu grotesque, mais la face mafflue, la physionomie têtue et dure, — Louis-Philippe, effaré, désorienté, décampe enfin et va monter en fiacre au bout du jardin des Tuileries, sur la place de la Concorde. Le peuple envahit le palais et va brûler le trône royal sur la place de la Bastille (24 fév.) ; — un fragment du meuble, échappé à cet auto-dafé, se trouve même exposé sous verre. — Nous voyons ensuite les fêtes du moment : Proclamation de la République ; distribution des drapeaux à l'arc de Triomphe, — et les têtes falotes des députés, des membres du gouvernement : Falloux, Dupin aîné, De Tocqueville, Proud'hon, — avec son diplôme maçonnique, — Victor Considérant, dont on peut voir un très bon portrait ; Louis Blanc ; le petit père Thiers, tête de finaud à lunette ; Cavaignac, figure énergique dans le médaillon confié par André Lebey, — et qui devient presque sinistre dans la grande photographie qui se trouve sur la muraille de la salle ; Lamartine, tenant le drapeau et fourvoyé dans cette galère ; des rêveurs comme « l'apôtre » Jean Journet ; un très beau Fourier, par Jean Gigoux, etc... Mais l'hôtel-de-ville est menacé par la populace brandissant le drapeau rouge ; le 15 mai, l'assemblée Nationale est envahie (estampe de Fr. Bonhomme). Viennent les journées de Juin, succédant à une période de grands discours, de déclarations ronflantes, et le gouvernement est obligé d'appeler à son aide la garde nationale des Provinces.

Dans un grand panneau, on voit reproduits les costumes militaires de l'époque : gardes mobiles, gardes républicains provisoires ; il y a même au-dessous, dans un petit cadre, vu de dos, un brave bourgeois d'Henri Monnier qui brandit son fusil et dont la giberne aux bretelles trop longues descend jusqu'aux talons ; les blagueurs en somme n'avaient qu'à copier. — Sur le mur de fond de la salle, on a reproduit encore l'aspect d'un endroit d'affichage, à l'époque ; d'authentiques placards ont été réunis : proclamations, avis au public, voi-

nt avec des journaux, des chansons, le « calendrier républicain », ographie de Cavaignac. — Et maintenant ce sont les barrica- — dont cette exposition possède un plan d'ensemble et qui sont oduites encore dans deux grands panneaux confiés par André y; la fête va finir dans le sang; on se fusille dans les rues; hevêque Affre est tué au faubourg Saint-Antoine et Paris lui fait plendides funérailles; les troupes donnent l'assaut aux barri- ës de la rue Clovis, de la place du Petit-Pont, — où le décor it si peu changé jusqu'à ces dernières années : Cavaignac vient ersonne à la barricade de la rue Bichat, qui est enlevée le 26 juin. t le dernier acte de l'émeute. — Il faut ajouter aux documents ette époque des pièces relatives aux ateliers nationaux; des billets contribution volontaire » (Ste Alliance du Peuple, 1 fr.), de scription révolutionnaire », des chansons sur les « Martyrs » des rnées de Juin; des cartes de clubs — clubs du Progrès, des Amis Peuple, des Amis Fraternelles (*sic*). — Une vitrine contient enfin rs objets et souvenirs, un petit buste de Béranger, — que nous ons été bien surpris de ne pas retrouver dans cette histoire, — encriers, des boîtes, des médailles, toujours à l'effigie de Cavai- c; l'épée d'honneur du général et une miniature de Louis Bona- e. — C'est la fin de ce régime, qui ne fut jamais que provisoire. mmé président de la République, Louis-Napoleon Bonaparte, qu'on nommait dédaigneusement Badinguet — eut vite faite d'ar- ger les choses. Cette partie de l'exposition semble du reste très ffisante et sans doute se trouve réservée pour une occasion pro- ne. On n'y peut guère signaler qu'un portrait de Saint-Arnaud; oli profil de la princesse Mathilde; Victor Hugo, les bras croisés, sombre et mâchonnant déjà les invectives et les vociférations de *poléon le Petit* et de *l'Histoire d'un crime*; puis c'est la mort Baudin, l'aspect du boulevard après le coup d'Etat du 2 décembre. Louis-Napoléon avait accordé les adversaires en mettant la Répu- que dans sa poche.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

ri d'Alméras : *La Vie Parisienne us le Consulat et l'Empire*; Albin ichel. 5 »

V. Arnault : *Souvenirs d'un Sexa- naire*. Préface et notes par A. Die- ich; Garnier, 3 vol. 10 50

odore Blanchard : *Les Mavrogéni. Histoire d'Orient* (de 1700 à nos urs); Leroux, 2 vol. » »

Augustin Cochin : *La crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard*; Champion. 2 50

Robert Duquesne : *Vie et Aventures galantes de la Belle Sorel*; A. Michel. 5 »

William Martin : *La Situation du catholicisme à Genève (1815-1907)*; Alcan. 3 50

Littérature

Henri Boutet : *Les Petits mémoires de Paris : IV. Toutes les Bohèmes ;* Dorbon aîné. 2 »

Umberto Maspes : *Ce que doit l France à l'Italie dans la littératur* Gamber. »

Poésie

Estienne : *Variations ;* Sansot. 3 »

Charles Grolleau : *L'Encens et la Myrrhe :* Lethielleux. 2 50

Théo Hannon : *Au clair de la Dune ;* Dorbon aîné. 3 50

René Lyr : *Brises ;* « La Belgique artistique et littéraire. » 2 »

Jacques Pigelet : *Voix du siècle. Voi du cœur ;* Bloud. »

Auguste Pujolle : *Evocations ;* Bo deaux, Féret et fils. »

Alek Skouffo : *Chansons blèmes ;* Sa sot. 5

Questions religieuses

Henri Bremond : *L'Inquiétude religieuse* (deuxieme série) ; Perrin. 3 5

Romans

Tristan Bernard : *Auteurs, Acteurs, Spectateurs ;* Pierre Lafitte. 3 50

Ernest Depré : *Mémoires d'un jeune observateur ;* « Monde illustré ». 3 50

Gabriel Nigond : *Le Feu sous la cendre ;* Ollendorff. 3 50

Gaston Picard : *Adolescens ;* Dragui gnan, lib. de « Mimosa ». »

J.-H. Rosny aîné : *Contes de l'Amou et de l'Aventure ;* Librairie Unive selle. 1 5

Clément Vautel : *Un Vice nouvea* G. Vasseur. 3 5

Sciences

Yves : *Aviation sans formules ;* Lib. du xxe siècle. »

Sociologie

Grigori Guerchouni : *Dans les cachots de Nicolas II ;* Dujarric. 3 5

Théâtre

Alexandre Beauclercq : *Toinette ;* Bruxelles, Breuer. »

Divers

Annuaire du Monde littéraire et du Journalisme pour 1909 ; « Syndicat National de la Presse et des gens de lettres. » »

Annuaire de la Presse Suisse ; « Ar gus Suisse de la Presse ». 5

MERCVRE

ÉCHOS

La Correspondance de George Meredith. — Le Monument Charles Guérin. — L Maison de Schiller. — Une lettre de M. Jean Marnold. — Erratum. — Le Sottisie universel.

La Correspondance de George Meredith. — On se propose e Angleterre de publier un recueil de la correspondance de George Meredith Au sujet de cette publication, qui sera directement surveillée par Lor Morley de Blackburn, Mr William Meredith serait reconnaissant aux per sonnes qui possèdent des lettres de George Meredith d'avoir la bonté de le lui envoyer (10, Orange Street, Leicester Square, London W. C.). Ces lettre seront soigneusement copiées et rendues à leurs propriétaires dans le plu bref délai.

§

Le Monument Charles Guérin. — Le monument, dont l'inaugura-

ura lieu en septembre, est maintenant en place, sur la promenade des ets, à Lunéville. Nous donnons ci-dessous la suite des souscriptions :

scriptions reçues par M. le Dr Paul Briquel, à Lunéville :

. Edouard du Châtelle, Marc du Châtelle, baronne Maurice de Ravinel, orges Keller, Mme Edmond Keller, baron André de Ravinel, Asson des anciens Élèves de l'Institution Saint-Pierre Fourier, à Luné- M. Jean Apffel, Mlle Reinhartz, M. Paul Génin, baronne Charles de nel, MM. Adrien Barbey, docteur Paul Briquel, Georges Barbey, George. neur, Mlle Claire Parmentier, Mme Lionel de Bouvier, baron Pierre de nel, MMmes Ancel, Pierre Huet, baronne Thomas Mallarmé, Camille nel, MM. Massé, docteur Emond Lafitte, Mlle Adeline Lalande, Carême, M. Henri Masson, Mme Edouard Spinga, MM. Franz Keller, el Kahn, Ferdinand Castara, Mme Marin, M. l'abbé Francinet, Mme C. hal, M. et Mme Camille Jeannequin, MM. E. Kiefer, Henri de Conio, La Fraternité de la Paroisse Saint-Maur, Mmes de Grandville, Tony erotte, MM. Pierre Houel, Veillon, Simonin, F. Schutz, Mme Paul nentier, MM. René Gadel, Haegeli, Jacquot, Edmond Braux, le Cercle ain, docteur Louis Saucerotte, Mme Lallemand, Mlle Marie Parmen-
.... 3.354 »

scriptions reçues au Mercure de France (2e liste) :

. Henri Mazel, Mlle Nellie Rosetti, M. André Mabille de ncheville.. 35 »

scriptions précédemment publiées........................ 1.592 »

Total.... 4.981 »

§

a Maison de Schiller. — Au cours de cette année, l'aménagement a maison de Schiller à Weimar, — celle qu'il avait achetée, et où il ita jusqu'à sa mort, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, — a très heureusement modifié. Au lieu de l'espèce de bric à brac qu'on y it accumulé, on est parvenu à reconstituer l'intérieur du poète, avec les ubles et les objets mêmes qui avaient été les siens. On sait que Schiller ait arrangé dans les mansardes un petit appartement particulier, comé d'une antichambre, d'un salon de réception et d'un cabinet de travail, s lequel, plus tard, on tira aussi son lit.

a maison avait été vendue par les héritiers en 1827 et la ville n'en fit quisition que vingt ans plus tard, vide de tout souvenir authentique. st pièce à pièce, et souvent de très loin, qu'il a fallu rapporter le mobi-, pour rendre à ces chambres leur aspect primitif. Le secrétaire du ète a été cédé par un de ses arrière-neveux, M. Fr. v. Schiller; le pressepier, par l'impératrice Augusta ; le lit ne disparait plus sous un monceau couronnes, il est garni de draps et d'une couverture que le fils même Schiller, Karl, a légués. Au chevet du lit, une petite table, qui porte le roir, le chandelier et la tasse à café, revient, ainsi que la chaise de cuir vant le bureau et un fauteuil près du poêle, de chez la grande-duchesse ria Paulowna. Aux murs, les gravures en couleurs avec des vues du di ont été rendues par un petit-fils, M. de Gleichen-Russwurm; la tabare à priser par le fils Karl; la guitare de la femme du poète, par Mme Ju-

not, fille de Schiller. Le piano porte à l'intérieur, à l'encre, de la main de Karl von Schiller : « Friedrich Schiller 1803. »

Le salon contient en majeure partie les meubles rachetés à Marbach, avec quelques portraits. L'antichambre seule est demeurée une sorte de Musée, avec des vitrines renfermant toutes sortes de souvenirs contemporains et postérieurs, entre autres le manuscrit original de *Wallenstein*, orné des strophes à effet que le Hofschauspieler Graff, de Weimar, y avait ajoutées et contre lesquelles Schiller semble avoir été impuissant.

§

Une lettre de M. Jean Marnold.

Cher Monsieur Vallette.

Je ne saurais guère retenir de l'amusante épître de M. G. Uribe H. que le reproche de parler à mes lecteurs de choses que je n'ai pas entendues. M. G. Uribe H. exagère évidemment en m'accusant de « ne pas assister aux concerts » à propos de quoi mon avis diffère de celui de M. Pierre Lalo. A ce compte, je n'entendrais pas beaucoup de musique.

Sincèrement vôtre,

JEAN MARNOLD.

§

Errata. — Deux grosses coquilles dans notre dernière livraison (nº 291).

Page 490, ligne 30, au lieu de : C'est le ciel sous son aspect d'éternité : C'est le réel sous son aspect d'éternité.

Page 491, ligne 8, au lieu de : Rien ne séduit un cœur comme la dureté, lire : Rien ne réduit un cœur comme la dureté.

§

Le Sottisier universel.

L'appareil s'élève gracieusement... il s'avance rapidement... le voici juste au bord extrême des falaises ; il nous fait un geste de la main. — *La Patrie*, 20 juillet.

La dignité parlementaire, où prenez-vous ça ? et il faudrait bien des peignes fins pour en trouver dans la chevelure de nos parlementaires. — ALCESTE, *la Presse* 20 juillet.

UN AÉROSTAT FRANCHIT LES ALPES. A un moment donné, nous avons été au-dessus des deux versants du Valais et du Jura. — *Le Matin*, 11 août.

Le général a des pieds de Fille du ciel ; la nature l'a conçu cavalier. — DAUPHIN MEUNIER, *Le Temps*, 17 juillet.

Les jambes (de l'ataxique), lancées trop haut pour la marche en terrain plat, retombent lourdement sur le sol ; elles sont jetées à droite ou à gauche, s'embarrassent les unes dans les autres. — Dr H. LAVRAND, *Rééducation physique et psychique*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales, Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an...............	25 fr.	Un an...............	30 fr.
Six mois............	14 »	Six mois............	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.